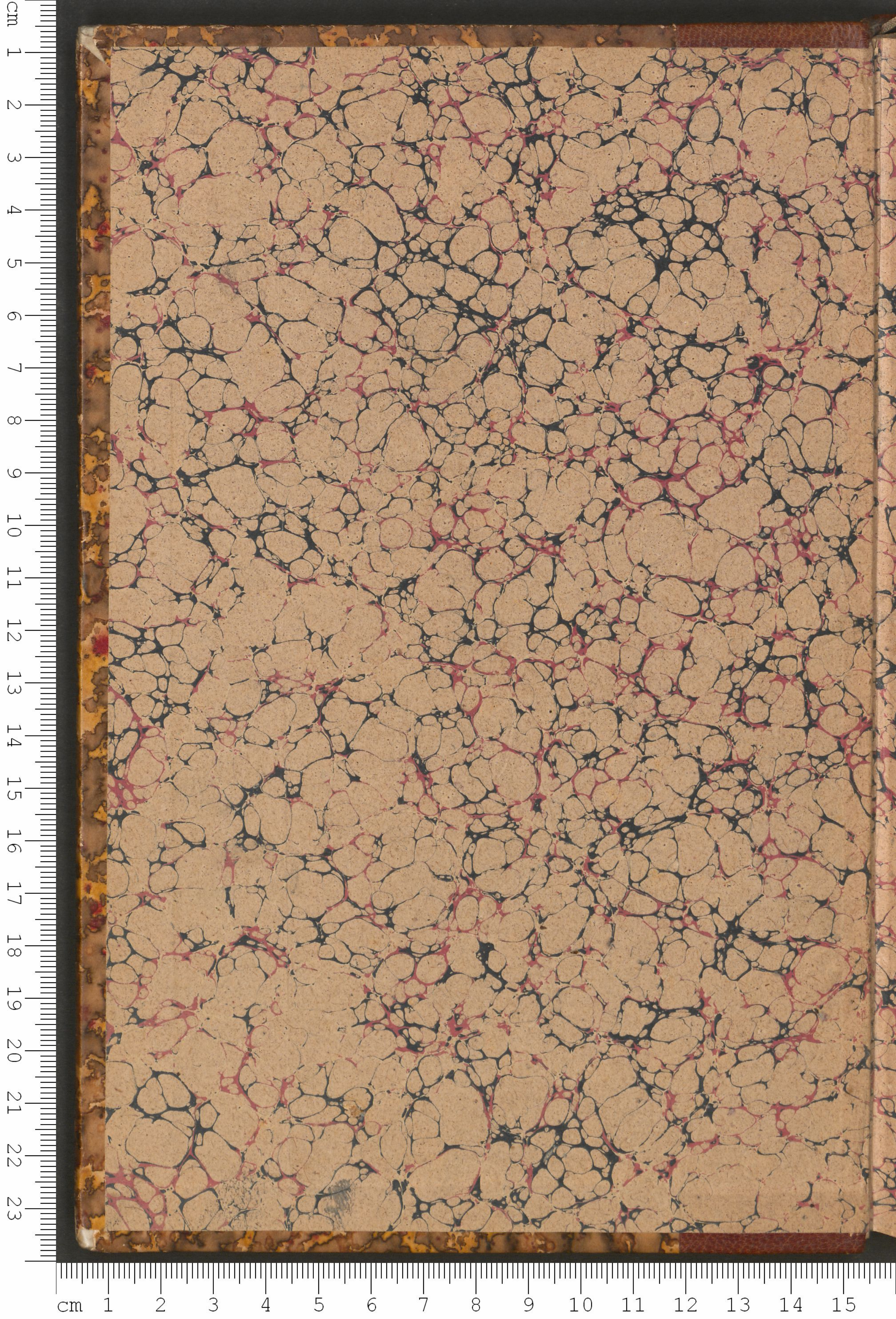
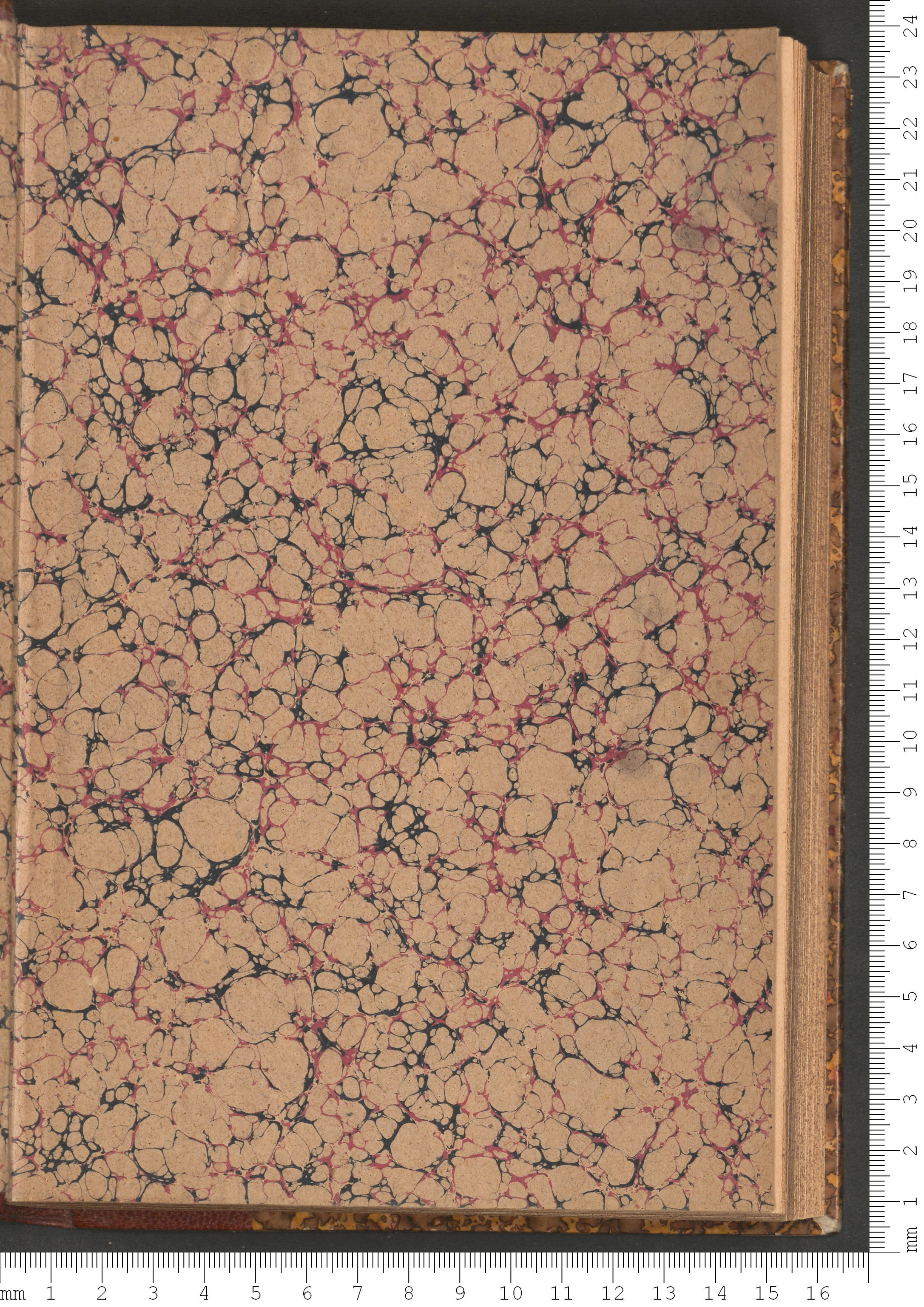
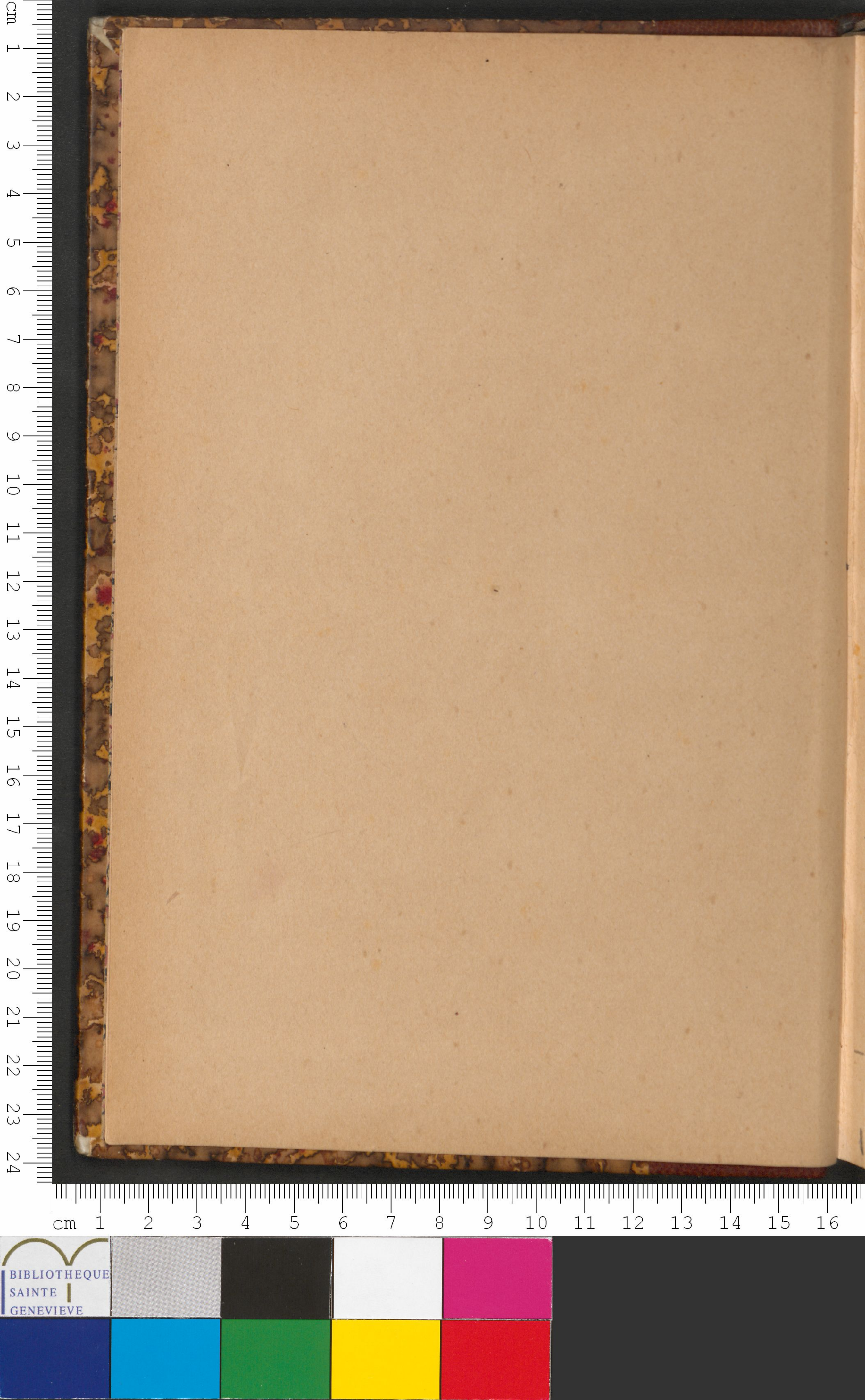

P. FRÉDÉ
VOYAGE
AU
CAP NORD
Scand
78432
Supp











VOYAGE
AU CAP NORD
ET EN LAPONIE PAR LA FINLANDE

PAR

PIERRE FRÉDÉ

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1887

VOYAGE

AU CAP NORD ET EN LAPONIE

PAR LA FINLANDE

CHAPITRE PREMIER

UN HÔTE INATTENDU

Chargé d'une mission scientifique en Suède par mon gouvernement, j'habitais Stockholm depuis deux ans.

J'y vivais très retiré, lorsqu'un matin du mois d'août, un violent coup de sonnette à ébranler les vitres, suivi d'un formidable coup de poing sur ma porte, me fit sauter.

Quel est donc le sourd qui vient à cette heure indue — il était cinq heures — faire craquer mon huis et casser ma sonnette? le feu serait-il dans le voisinage?

Je sautai vivement à bas de ma couche.

— Qui va là? m'écriai-je, de fort mauvaise humeur.

Une voix de fausset me répondit :

— Ouvrez, ou j'enfonce la porte! cornes du diable!...

J'ouvris.

— M. Pierre Fredé, s'il vous plaît? est-ce ici? fit une voix de Polichinelle.

— C'est ici, que voulez-vous?

— Ce que je veux, le voici — toujours d'une voix de Guignol, qui me parut étrange — j'arrive à Stockholm, à l'heure même, par le vapeur de Lubeck passant par Copenhague.

— Après?

— Par Lubeck, par...

— Après, après? vous dis-je, arrivez au fait sans faire le tour du monde.

— Par Calmar, avec une affreuse mer, je suis trempé jusqu'aux moelles.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi!

— Vous êtes un sans-cœur.

— Et vous un coureur d'aventures, un vagabond peut-être...

— Je ne connais personne ici...

— J'en suis vraiment fâché pour vous... allez au diable... Je me rendors.

— Je viens vous demander à boire, à manger et à coucher...

— Alors, vous me prenez pour un aubergiste.

— Absolument, ajouta le visiteur du même timbre de voix.

— Ah çà! c'est trop fort et vous commencez à m'agacer. Qui êtes-vous? d'où venez-vous? je ne vous connais pas, et je n'attends personne...

— Qui je suis? *per Baccho!* rentrez dans votre lit et je vais vous le dire.

D'abord ouvrez les rideaux, il fait si sombre ici que l'on ne s'y voit pas.

L'étranger, reprenant sa voix naturelle, me dit ;

— Bonjour, cher ami, comment vas-tu?

— Ah ! Dieu du ciel ! c'est toi, docteur?

— Moi-même, en chair et en os et en vêtements hydratés.

— Est-ce que tu as reçu la mission de venir sous la grande Ourse étudier la maladie des pommes de terre, celle du tabac ?...

— Tu y es donc bien mal, toi?

— Pas tant que ça; mais je pourrais être mieux dans le pays des lauriers-roses, des citronniers et des myrtes.

— Eh bien, moi, j'y suis, et j'y reste.

— C'est la Providence qui t'a inspiré cette heureuse idée.

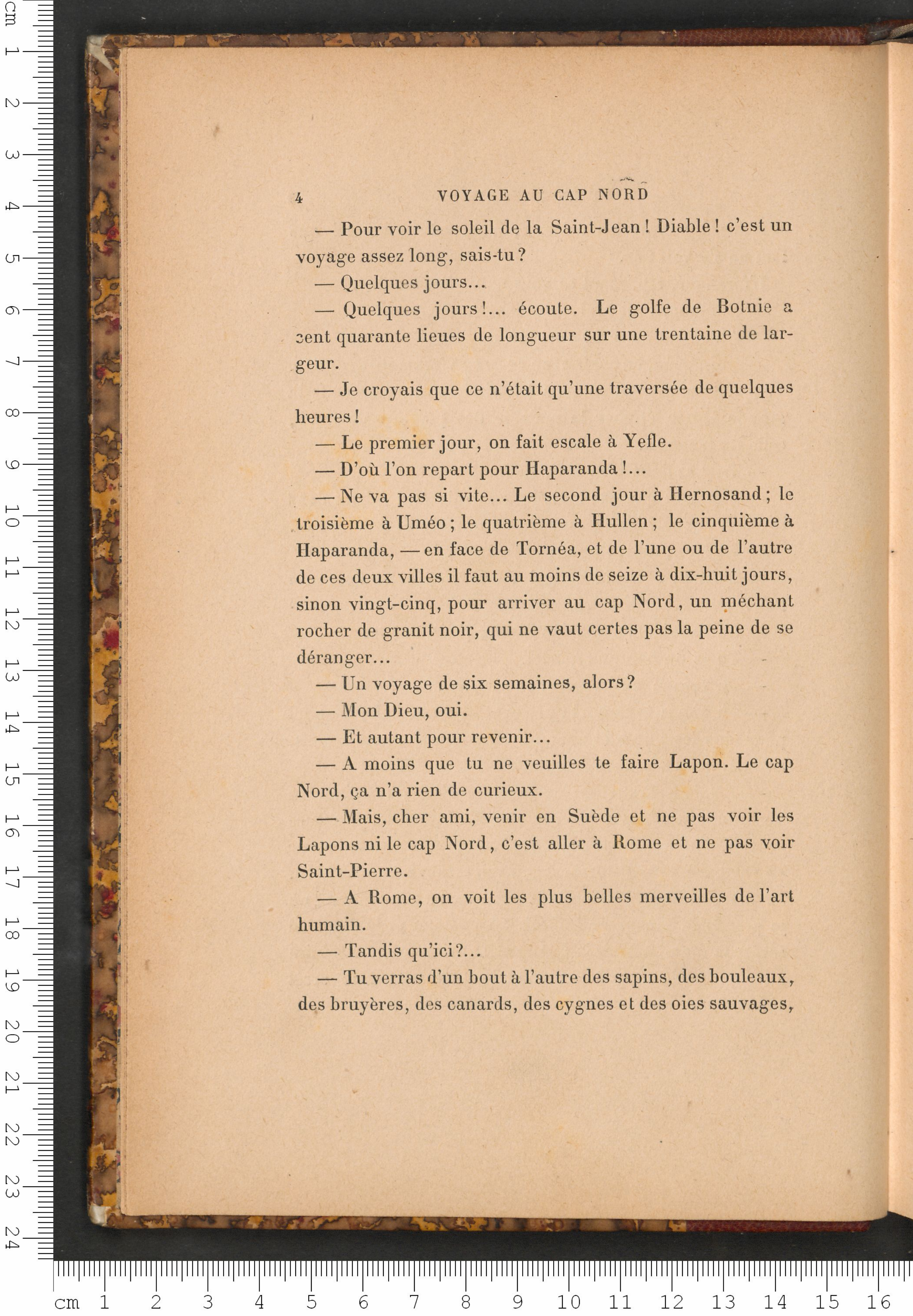
— La Providence ne m'en inspire pas d'autres.

— Tu es un heureux mortel.

— Tu vas me faire chasser et pêcher...

— Tu aimes toujours la pêche et la chasse? il y en a ici pour tous les goûts et pour tous les tempéraments. Mais, au fait, qui t'a poussé de ce côté?

— J'étais à Trouville ; un jour, au dîner du Casino, un vieux marin raconte les beautés féeriques de la nature polaire. J'apprends qu'il y a au Havre un navire à vapeur en partance pour Pétersbourg, avec escale à Copenhague. Je m'embarque, j'arrive à la capitale du Danemark, où je prends le bateau de Lubeck au passage et je viens te serrer la main, visiter la Suède et te prier de me conduire au cap Nord, en passant chez les Lapons, avec arrêt à Avasaxa.



— Pour voir le soleil de la Saint-Jean ! Diable ! c'est un voyage assez long, sais-tu ?

— Quelques jours...

— Quelques jours !... écoute. Le golfe de Botnie a cent quarante lieues de longueur sur une trentaine de largeur.

— Je croyais que ce n'était qu'une traversée de quelques heures !

— Le premier jour, on fait escale à Yefle.

— D'où l'on repart pour Haparanda !...

— Ne va pas si vite... Le second jour à Hernosand ; le troisième à Uméo ; le quatrième à Hullen ; le cinquième à Haparanda, — en face de Tornéa, et de l'une ou de l'autre de ces deux villes il faut au moins de seize à dix-huit jours, sinon vingt-cinq, pour arriver au cap Nord, un méchant rocher de granit noir, qui ne vaut certes pas la peine de se déranger...

— Un voyage de six semaines, alors ?

— Mon Dieu, oui.

— Et autant pour revenir...

— A moins que tu ne veuilles te faire Lapon. Le cap Nord, ça n'a rien de curieux.

— Mais, cher ami, venir en Suède et ne pas voir les Lapons ni le cap Nord, c'est aller à Rome et ne pas voir Saint-Pierre.

— A Rome, on voit les plus belles merveilles de l'art humain.

— Tandis qu'ici ?...

— Tu verras d'un bout à l'autre des sapins, des bouleaux, des bruyères, des canards, des cygnes et des oies sauvages,

en compagnie de cent autres sociétés de palmipèdes, puis des petits phoques noirs ou gris, des renards, quelquefois un élan, un ours, des rennes, qui font de temps en temps une singulière gymnastique; j'oubliais des pies, des corbeaux gris, etc.

— Oui, oui, tout cela est dans la nature, mon cher ami, comme la neige, la grêle, le vent, la glace...

— Tu oublies des milliards de milliards de moustiques qui te cribleront la peau et la figure comme une écumoire, le jour, la nuit, partout, à toute heure...

— Même la nuit?

— Oui, plutôt la nuit.

— Les mouches dorment la nuit!

— Oui, elles dorment la nuit, mais pas les moustiques: cette odieuse bête ne dort jamais.

— Le tableau que tu me fais du pays n'est pas encourageant; mais enfin, mieux vaut encore venir au cap Nord que de rester à Trouville, au milieu de la population que l'on y coudoie et qui sent le musc, le patchouli, le bouquet de néroli. D'ici, j'emporterai au moins des souvenirs.

— Tu as raison; les souvenirs sont le soleil de la vieillesse.

— *Alea jacta est!* Comme César, je vais franchir le Rubicon.

— Tu n'as pas de temps à perdre. Le bateau part tous les cinq jours : il y en a un après-demain. Dans vingt-cinq ou trente jours tu seras au cap Nord, où tu feras provision de lichen pour lénifier tes bronches quand tu seras enrhumé; je voudrais bien t'accompagner, je ne le puis en ce moment. Je vais te confier à Bobbenn.

— Qu'est-ce que Bobbenn?

— C'est mon domestique, un Suédois, brave garçon, qui a fait ce voyage trois ou quatre fois avec des Anglais.

— Il parle le lapon?

— Je crois qu'il l'a inventé...

— Parfait.

— Eh bien, si tu veux partir, tu n'as que le temps de faire tes malles.

— Mais, j'y songe, dans trois mois je ne pourrai plus sortir de la Suède... la rade sera gelée.

— Alors tu resteras près de moi jusqu'au printemps.

— Rester huit mois ici!

— Tu feras comme Chateaubriand, qui partit pour Rome avec l'intention d'y passer trois mois : il y resta cinq ans; il est vrai qu'il y apprit le grec. Si tu veux te livrer à l'étude de la littérature laponne, une bien jolie langue...

— Tu es consolant.

— Mais, mon cher docteur, il est indispensable que tu parles lapon à ton retour à Paris, le gouvernement s'empressera de créer à ton intention une chaire spéciale pour l'enseignement de ce charmant idiome; il n'est point difficile, sauf la prononciation, qui exige des mâchoires très développées. D'ailleurs, voici le moyen de se tirer d'embarras, quand tu devras parler lapon en public : tu auras soin d'avoir dans ta poche une patte de poulet; au moment de commencer ta conférence, tu te la fourreras dans le gosier; ça te donnera aussitôt l'accent du pays, au point d'être pris pour un naturel. Au bout de huit jours, tu



Vue de Stockholm.

seras membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, chevalier de la Légion d'honneur. Ne décore-t-on pas tous les jours des gens qui ne savent rien, pas même pourquoi on les a décorés?

— Tu me rends perplexe.

— Raisonnons. Reste ici jusqu'à novembre, et je te conduirai moi-même en Laponie.

— D'ici là que ferai-je?

— Tu visiteras Stockholm. Tu as du talent, beaucoup de talent : occupe-toi de la géographie médicale des États scandinaves.

— C'est une idée.

— Personne n'y a encore songé. L'Académie de médecine renferme un très beau musée. Tu iras à Upsal, aux mines de Dannemorah, les plus curieuses et les plus riches du monde, une merveille. La bibliothèque royale te sera ouverte; je te présenterai au bibliothécaire, un charmant homme, très obligeant et très savant... Enfin, dans les premiers jours de décembre, nous partirons en traîneau pour Tornea, en passant par la Finlande. Si tu aimes la bonne chère, nous vivrons de têtes de harengs et d'autres poissons... Je ne t'en dis pas plus long, pour te laisser le plaisir de la surprise. Dans tous les cas, tu feras une ample moisson d'observations et de souvenirs. Donc attends que je sois libre, et je t'accompagne. Est-ce entendu?

— Alors, dit mon ami en riant, tu me promets qu'à mon retour à Paris je serai professeur de lapon, membre de l'Académie et chevalier de la Légion d'honneur?

— Je te le promets.

— C'est entendu, je t'attendrai.

Ainsi dit, ainsi fait. Pendant trois mois, mon ami Marius parcourut la Suède dans tous les sens, revenant de temps à autre prendre langue à Stockholm. Quant à moi, je songeais à notre expédition, tout en mettant la dernière main aux travaux qui faisaient l'objet de la mission dont j'étais chargé.

CHAPITRE II

STOCKHOLM ; LE PORT ET LA VILLE

Mon ami n'était pas à plaindre d'avoir quatre-vingt-dix-neuf jours à passer à Stockholm. C'est une ville remarquable. Ceux qui y arrivent par mer restent stupéfaits devant la majestueuse grandeur du panorama qui s'offre tout à coup à la vue, lorsque le navire débouche d'un labyrinthe de plusieurs lieues d'étendue, semé d'îles et d'îlots plus ou moins boisés et dont les passes sont balisées avec soin.

A droite et à gauche, deux hauts mornes forment l'entrée du port de Stockholm, encaissé de tout côté par des falaises à pic, constellées de sapins séculaires surplombant la mer et s'échappant de toutes les fissures des rochers ; il n'y manque que le soleil des tropiques pour en faire la plus belle rade du monde.

En quittant Calmar, la dernière escale, les bateaux prennent de vitesse juste ce qu'il faut pour arriver de jour

dans les centaines de passes qu'ils ont à franchir et dont la plupart n'ont que la largeur du navire. Ce port n'est qu'un quai bordé de maisons et terminé par le château royal, construction lourde , de style florentin, perchée sur un rocher à une dizaine de mètres au-dessus de l'eau.

Sur la droite, le panorama s'allonge et se développe vers la partie nord et nord-ouest de la ville, habitée par la noblesse, la riche bourgeoisie et les gros négociants ; c'est là qu'est concentré le commerce de luxe.

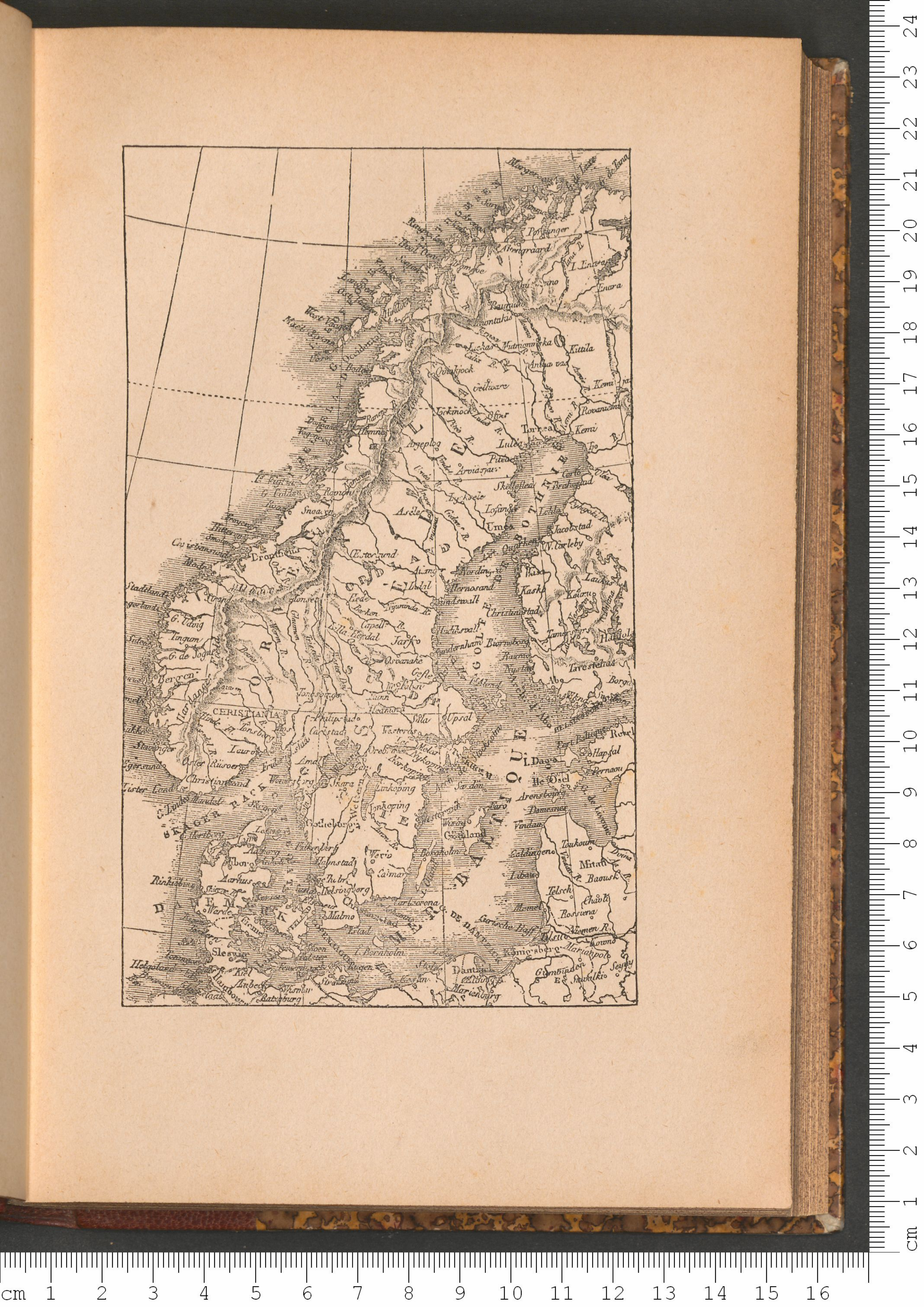
Stockholm n'est pas ce que l'on peut appeler une jolie ville, c'est à tort qu'on l'a surnommée la « Venise du Nord ». Elle n'en a ni l'aspect, ni la grandeur, ni la richesse artistique, ni le climat ; elle est bâtie de bric et de broc sur des îles, des rochers, des îlots reliés entre eux par des ponts en bois ou par des radeaux formés de rondins de sapin.

Dans la ville du sud, se trouvent les ministères, la poste, la Bourse, les principaux établissements de la couronne, l'église de Riddarsholm où sont les tombeaux des rois scandinaves. Elle se relie à celle du nord par un pont en pierre d'une seule arche, au-dessus du rapide par lequel le Mélar jette ses eaux dans la mer.

La partie occidentale renferme l'École polytechnique, la fabrique de porcelaine et l'École de médecine avec ses riches musées.

Le quartier sud s'ouvre, par le pont de pierre dont on vient de parler, sur la ville du nord qui forme pour ainsi dire le noyau de la capitale.

Aussitôt après ce pont est une immense place ayant à droite le Théâtre, l'Opéra, où le roi Gustave III fut assassiné le 15 mars 1792 par le baron Ankarstrœm, un membre



Porsanger
Altengaard
Enara
Kittila
Kemi
Rovaniemi
Torneå
Luleå
Piteå
Arvidsjaur
Argeplog
Hemnes
Snoasen
Drontheim
Œstersund
Hernosand
Sundswall
Hudikswall
Söderhamn
Christiania
Bergen
Stavanger
Egersund
Christiansand
Christinestad
Biörneborg
Raumo
Nystad
Abo
Borga
Jacobstad
N. Carleby
Umeå
Skellefteå
Brahestad
Kasko
Tammersfors
Upsal
Westeras
Carlstad
Linkoping
Norkoping
Skara
Gothebourg
Halmstad
Helsingborg
Malmo
Ystad
Carlscrona
Calmar
Wexio
Borgholm
Gotland
Wisby
Faro
Warde
Aarhus
Slesvig
Kiel
Hambourg
Lubeck
Wismar
Rugen
Stralsund
Dantzig
Marienburg
Königsberg
Memel
Libau
Windau
Domesnes
Arensbourg
Ile Osel
I. Dago
Hapsal
Pernaou
Mitau
Baousk
Telsch
Rossiena
Kowno
Mariampol
Gumbinnen
Tilsitt
Frisch Haff
Curische Haff
Helgoland
I. Bornholm
Skager Rack
Danemark
Norwège
Suède
Laponie
Golfe de Bothnie
Mer Baltique

de la noblesse suédoise. De l'autre côté est un palais dont la façade est exactement la répétition de celle de l'Opéra qui lui fait face : on en a fait un musée, où est la demeure du vicaire apostolique attaché à la petite chapelle catholique que le parlement suédois a fait élever pour le service de la reine mère, veuve de Bernadotte, et pour les besoins des catholiques résidant en cette ville. Divers grands personnages, appartenant à la cour, y ont aussi leur logement. Au fond, de ce côté de la place, s'ouvre la rue de la Reine, au bout de laquelle est l'Observatoire, perché sur un mamelon et à moitié renversé par la foudre.

Ce qui manque à cette ville de près de cent mille âmes, et réellement dans une situation très pittoresque, c'est le mouvement et la vie, parce qu'elle est éloignée de la route maritime qui mène en Russie et dans les ports allemands de la Baltique.

Quoique les hivers, à Stockholm, ne soient pas aussi durs qu'à Pétersbourg, les ouragans y sont d'une violence extrême. Les étés y sont agréables. Les lilas, qui font l'ornement des jardins de la ville, ne gèlent jamais, non plus que les cerisiers et les groseilliers.

Aux mois de juin et de juillet, la noblesse et la grande bourgeoisie s'éparpillent de tous les côtés, soit dans le pays, soit à l'étranger.

La société est hospitalière, les étrangers qui viennent passer une saison en Suède sont accueillis partout avec la plus exquise urbanité. La promenade du parc est le bois de Boulogne de l'endroit.

Les contours des lacs qui enveloppent la ville sont constellés de jolis chalets d'été. La vie y est facile. La Suède

est vraiment un pays de cocagne pour les chasseurs et les pêcheurs.

Dans le courant d'octobre, les froids commencent à se faire sentir, tout le monde rentre en ville prendre ses quartiers d'hiver; les salons s'ouvrent vers la fin de novembre. Toutes les jeunes filles et les jeunes gens à marier accourent y passer l'hiver, et, pendant la durée de la saison froide, il est rare qu'on passe un jour sans invitation.

CHAPITRE III

LE DÉPART

J'avais projeté de commencer notre voyage au cap Nord par le centre de la Laponie, vers la fête de Noël, qui, en Suède, est presque une fête nationale, et de passer par la Finlande. Le littoral maritime de la Suède sur le golfe de Botnie me paraissait route peu facile ; les villes, au nombre de quatre ou cinq, sont très peu peuplées, éloignées l'une de l'autre de près d'une journée de traîneau et dépourvues à peu près des ressources de la vie matérielle.

Sur le littoral finlandais, au contraire, la population est plus dense, les villes plus rapprochées. Dailleurs, j'étais depuis longtemps désireux de voir cette singulière contrée, moins connue du monde européen que la Chine.

Nos équipages préparés depuis plus d'une semaine et bourrés de provisions sous la surveillance de mon compagnon Marius, nous nous décidâmes enfin à partir. C'était l'avant-veille de Noël.

2

Nous avions appris par la station télégraphique de Sguitaire que la glace, d'une épaisseur de plus de deux pieds anglais, nous permettait le passage en toute sécurité, cette épaisseur étant plus que suffisante pour porter trois et même vingt traîneaux pesamment chargés.

L'air était sec sans être trop vif, et sans bise. Le soleil laissait tomber des rayons sans chaleur sur une neige éblouissante qui nous aveuglait. Le thermomètre marquait 11 degrés; nous ne pouvions espérer un plus beau temps.

Nous partîmes en traîneau à moitié découvert. Mon domestique Bobbenn nous suivait avec deux autres traîneaux contenant, outre les vivres, des habits fourrés, des couvertures de rechange, des liquides, en un mot tout ce que la prudence commandait d'emporter pour un pareil voyage.

Mes amis, venus pour nous souhaiter bonne chance, nous accompagnèrent jusqu'à Haga, château de plaisance des rois de Suède, charmante retraite d'été tout enveloppée de massifs de lilas, de sorbiers et d'une espèce de mûrier que l'on est parvenu à acclimater.

Là, on fit une station pour vider quelques verres de vin de Champagne, et nous poursuivîmes notre route vers Grisellham par Ulrickdall, autre retraite champêtre bâtie par Gustave III. Le soir, assez tard, nous arrivions à la porte de Grisellham, gardée par deux serviteurs du consul de Russie, M. Mallainoff, que je connaissais de longue date et qui nous guettait au passage.

— Messieurs, s'écria-t-il, vous faites bien d'arriver, je vous attendais. Un quart d'heure encore et vous me trouviez ici converti en un superbe glaçon. J'insiste pour vous

garder deux jours au moins. Point de *mais*... ni de *pourquoi,* ni de *ceci,* ni de *cela;* — vous êtes mes prisonniers, et vos équipages sont de bonne prise.

L'invitation était si aimable que nous suivîmes M. Mallainoff. Chez lui se trouvait réunie une nombreuse société, et les appartements étaient sens dessus dessous pour les apprêts de Noël qu'on célébrait le lendemain. On nous attendait pour souper, et le poêle de nos chambres ronflait joyeusement.

La soirée fut très gaie, et il y eut une charmante sauterie d'enfants à laquelle de grandes jeunes filles ne dédaignèrent pas de prendre part.

Deux heures après, tout ce petit monde, joyeux, bruyant, indiscipliné, s'insurgeait contre l'ordre du papa qui disait qu'il était l'heure d'aller se coucher. On parlementa; on discuta, il y eut des grincements de dents, des pleurs, de grosses bouderies; mais en fin de compte il fallut céder pour sécher les larmes. Les jeunes filles, très habiles diplomates, obtinrent que l'on accorderait une demi-heure de plus. Le piano reprit ses valses et ses polkas, et cette fois, le papa et la maman se mirent de la partie. Jamais je n'avais vu un spectacle plus séduisant, plus aimable, plus touchant. Et, en y pensant encore aujourd'hui après plusieurs années, je me demande lesquels étaient les plus heureux du papa et de la maman ou des enfants, dont le plus jeune, âgé de trois ans, valsait avec sa petite mère. Lorsqu'elle l'emporta dans ses bras pour le mettre au lit, Mme Mallainoff, passant près de moi, me dit en me montrant toute sa petite famille, cinq filles et quatre garçons : « Il n'y a que cela qui fait aimer la vie ! » Heureuses gens !

Le soir, jusque passé minuit, les dames et les demoiselles continuèrent à s'occuper des préparatifs pour la fête du lendemain, préparatifs très minutieux ; puis du costume du bonhomme Noël, que l'on fit bien en cachette, pour étonner, stupéfier, effrayer même le grand public.

Père d'une grande et belle famille florissante de santé, qu'il adorait, M. Mallainoff avait, pour fêter ces deux jours saints, fait une trentaine d'invitations.

— Les fêtes de Noël, sous les latitudes polaires, sont partout célébrées pieusement, nous dit M. Mallainoff. Noël est, avant tout, une fête religieuse. Chez les Scandinaves, on respecte cette touchante et mystérieuse croyance qui reporte nos souvenirs à l'aurore du christianisme. Ne cherchons pas à approfondir ce qui est au-dessus de la conception humaine, inclinons-nous devant cette sublime légende où nos pères ont puisé la justification de cette foi religieuse qui apporta, avec des consolations dans la souffrance, l'espoir de meilleurs jours dans un autre monde. Il est des moments dans la vie où l'homme a besoin de se recueillir, et la solennité de ce jour est de nature à nous prédisposer à la méditation.

Cependant, mes chers hôtes, que ces pensées ne nous impressionnent pas au point de nous faire oublier que c'est aujourd'hui la fête des petits enfants, pour lesquels tant de milliers d'arbres de Noël seront chargés de petits trésors. Soyons heureux de leur joie et disons à notre tour : Vive, vive le petit Noël !

CHAPITRE IV

LA FÊTE DE NOEL CHEZ LES SCANDINAVES

Dans la grande péninsule scandinave, comme dans toutes les contrées voisines du cercle polaire, les beaux jours d'été passent sans trop de regrets ; ils sont si courts ! La gelée, la neige, le grésil, les longues nuits sont attendus avec impatience, parce qu'ils annoncent le retour des plaisirs, des joies de longue durée, des réunions que l'été ne connaît pas.

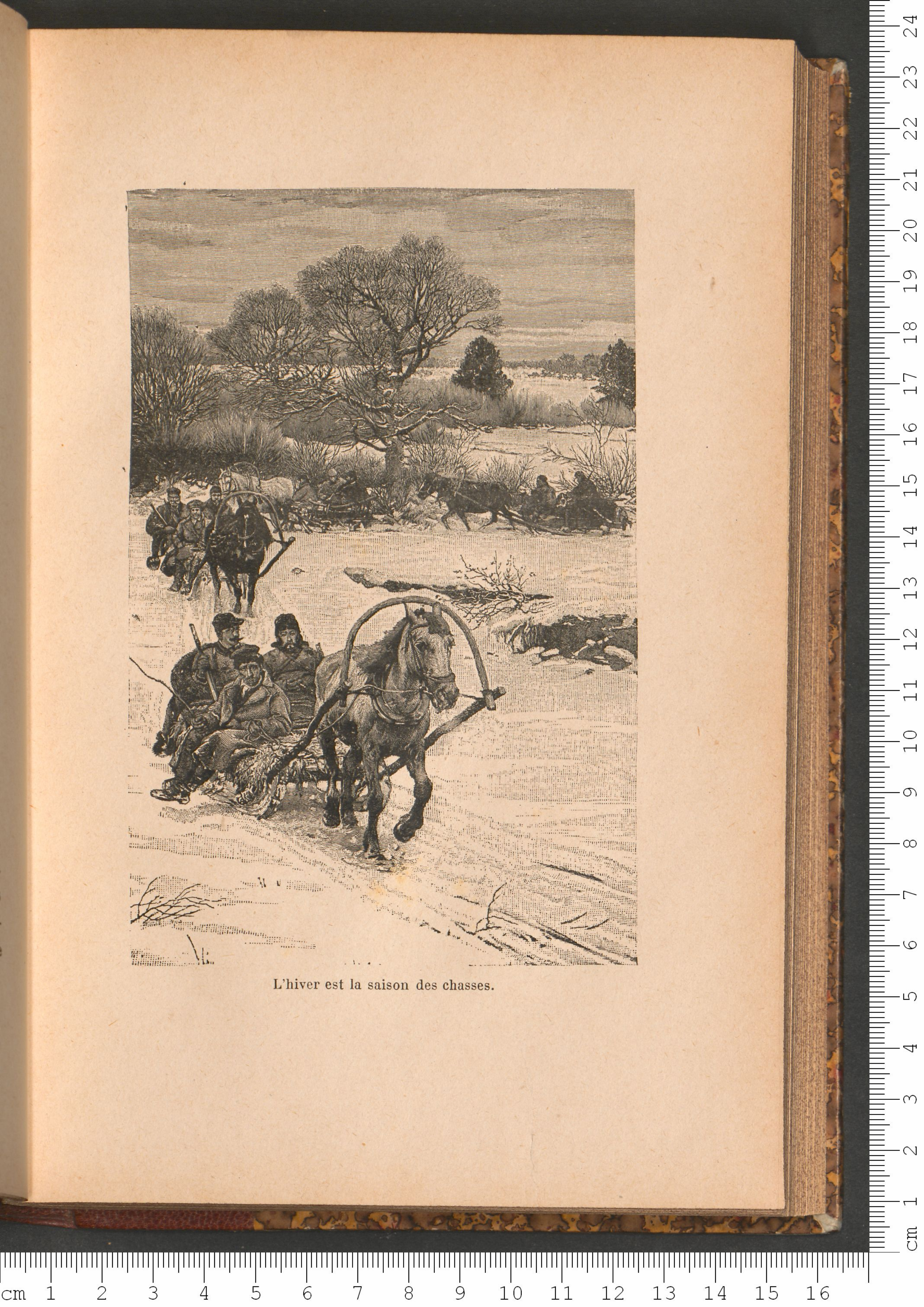
Tout le monde souhaite le retour de l'hiver, comme en France nous sommes impatients de revoir le mois de mai. Là-bas l'hiver est la saison aimée, désirée, la saison des bals, des spectacles, de la chasse aux grands fauves, des montagnes de glace, des courses en traîneaux, des joutes au patin ; c'est aussi la saison des mariages.

A l'heure où j'écris ces lignes, la péninsule scandinave, que j'ai habitée pendant plusieurs années, est plongée à moitié dans les ténèbres, n'ayant à peine que quatre heures

de jour. Le soleil, ce *soleil de minuit* des Lapons, s'est éloigné rapidement de cette contrée et a fait place à l'hiver. La nature est endormie, les oiseaux se sont envolés vers des régions plus douces ou se sont cachés dans des troncs d'arbres creusés par la vermoulure ; les animaux se sont blottis dans les fourrés les plus sombres des forêts de sapins, ou sous les bruyères chevelues qui tapissent le sol. Partout le silence. D'un bout à l'autre du pays les nuits versent une froidure de 10 à 20 degrés, quelquefois 30, souvent activée par des bises infernales qui descendent du pôle. Les fleuves sont glacés à la profondeur d'un mètre et plus; les forêts, les champs, les chemins, tout en un mot est couvert de neige. Les sapins sont frangés de givre, étincelants comme des rivières de diamants, de rubis, d'améthystes et de topazes. Le soleil n'y fait plus que de courtes apparitions et comme un glaçon verdâtre lancé à travers l'horizon.

Qu'importe la rudesse du climat! Chacun s'écrie : Voilà la neige, vive l'hiver!

Si les hivers sont longs et froids, en revanche les étés sont chauds et énervants, bien qu'ils ne durent guère plus de deux mois et demi. Pendant cette période de mille neuf cent vingt heures, le soleil ne se couche point ; il brille tout le temps, et quand la lune passe dans le ciel, elle apparaît comme une pâle bulle de savon. Les étoiles restent au firmament comme des phalènes perdues dans l'infini et à peine visibles. Ce soleil polaire qui ne disparaît jamais de l'horizon est fatigant, bien que chacun observe exactement la division des heures pour tous les usages de la vie.



L'hiver est la saison des chasses.

Il faut convenir avec Leibniz et le docteur Pangloss qu'il n'y a point en ce monde place pour l'inutile.

Je me suis éloigné de mon sujet et je me hâte d'y revenir.

La Noël, que l'on célèbre avec tant d'entrain dans les pays du Nord, est en quelque sorte un adieu à l'année qui vient de s'écouler et un souhait de bienvenue à celle qui arrive.

Dans les habitations et les métairies les plus isolées, dans les villes et les moindres bourgs de la péninsule scandinave, chaque famille — bien que la Suède et la Finlande professent la religion protestante — se fait un devoir traditionnel d'établir, dans une pièce de la maison, une crèche, souvenir du catholicisme d'autrefois, comme on a coutume de le faire en Italie [1] depuis des siècles, pour y fêter la naissance du Christ.

Chez les uns, l'Enfant divin est couché dans un berceau enveloppé de fleurs artificielles ; chez les autres, il repose dans une auge creusée dans un tronc de bouleau, et la messe de minuit est remplacée par des cantiques. L'heure

1. Le *præsepio* (crèche) à Rome, à Naples et dans toute l'Italie, prenait des dimensions monumentales. Le plus célèbre de tous était celui que la famille royale des Bourbons de Naples faisait édifier sous ses yeux, dans une des plus grandes chambres du château de Caserte, entre Capoue et Naples. Il représentait une grande partie de la Judée avec tous ses reliefs, ses villages, ses rivières ; Bethléem, avec l'étable, l'âne et le bœuf, le Jourdain, la venue des rois mages, guidés par l'étoile et montés sur des chameaux portant des présents. Puis des gens à cheval sur des mulets, des ânes, des éléphants, ou en chariots tirés par des bœufs, puis une foule de peuples de tous les types : Nubiens, Abyssins, Hindous, Chaldéens, Arméniens, Cophtes, etc., et toute cette foule accourant par vingt chemins différents, profilant les montagnes, traversant les fleuves à gué, pour venir adorer l'Enfant divin. Toutes ces populations en riches costumes du temps : animaux, hommes, femmes, enfants, étaient des chefs-d'œuvre de sculpture, bien que d'une dimension ne dépassant pas quarante centimètres.

de cette cérémonie n'est pas non plus la même chez tous. Ici elle a lieu avant le souper ; chez d'autres à minuit, et c'est aussitôt après que l'arbre de Noël est allumé.

Noël est donc aussi la fête des enfants, celle des jeunes filles et des garçons.

Quel beau temps, pour ce charmant petit peuple, quand la neige papillonne dans l'air et ramène ce cher bonhomme Noël, ce bon vieillard si impatiemment attendu ! Comment arrivera-t-il, ce libéral bonhomme, aussi âgé que le catholicisme et cependant toujours alerte, toujours désiré parce qu'il apporte sa hotte pleine de colifichets, de bijoux, de jouets ? Quelle besogne ! Comme ce cher homme doit se multiplier pour satisfaire tous les petits enfants !

Bien qu'il soit poudré de neige, que sa barbe soit bien longue, que ses habits soient bien usés et effiloqués, on l'accueille toujours comme un vieil ami. Dès la veille de Noël, la gaieté est partout. La bûche traditionnelle flambe joyeusement et pétille en son honneur, illuminant de ses vives clartés les frais visages d'enfants où rayonnent la joie et l'espérance.

Dans l'extrême Nord, la salle à manger est la pièce la plus grande du logis. Elle sert aussi, dans les grandes occasions, de salle de concert et de salle de bal.

En général, elle contient peu de meubles. Pour les fêtes de Noël, les murailles sont décorées de guirlandes de fleurs en papier de couleur se croisant, s'entre-croisant dans tous les sens. La cheminée et la bordure des glaces sont ornées de feuillages verts et de bouquets artificiels. Le pourtour du parquet est enveloppé d'une traînée de

feuilles de sapin. On fait place à l'arbre de Noël en rangeant le piano, les chaises, les fauteuils, les banquettes, le long des murailles au plus près des boiseries.



Ce bon vieillard si impatiemment attendu.

L'arbre, une superbe tige de sapin, coupée dans la forêt voisine, — et dont la hauteur est en raison du nombre des enfants en bas âge et des jeunes gens qui doivent assister à la fête, — est fixé au milieu de cette pièce. C'est aux mamans qu'incombe le soin de l'*habiller,* c'est-à-dire de

garnir ses branches infléchies de petites bougies aux mille couleurs.

Au-dessous sont suspendus par des fils des grappes de raisin de Malaga, des oranges, des grenades, des pommes, des noix et des noisettes dorées ; dans les familles riches, on y ajoute des bijoux, des objets de toilette : brosses, savons, parfumerie, gants, cravates, cols, robes, montres, boucles d'oreilles, bracelets, bagues, porte-monnaie.

L'arbre étant ainsi paré, et les bougies allumées, les petits convives, impatients, frappent à la porte.

Le bonhomme Noël, déguisé et grimé avec une grande perruque de filasse, tout couvert de flocons de ouate, simulant la neige, un immense paletot, des grandes bottes en feutre, une barbe blonde tombant jusqu'à la ceinture, des lunettes de la grandeur d'un verre à boire, demande d'une voix chevrotante et traînante :

— Qui est là ?

— Les petits Noëls.

— Que voulez- vous ?

— Entrer.

Les portes sont ouvertes. Mais, devant cet affreux bonhomme avec son nez d'une dimension impossible, les yeux brillants comme ceux des chouettes et des dents gigantesques, on recule d'effroi.

Le père Noël, tout transi, tout ratatiné, fait un speech de fantaisie à son petit public :

— Que demandent ces chers petits enfants du bon Dieu? fait-il avec une voix terrible. Pour pénétrer dans ma demeure, il faut avoir été sage, bien gentil. Ont-ils toujours bien dit leurs prières? Oh! oh! ça n'est pas bien certain.

Ont-ils toujours mangé leur soupe... hein, hein, hein ? Se sont-ils rongé les ongles ? Se sont-ils sucé le pouce ? Se sont-ils fourré le doigt dans le nez ? oh ! oh !... Et le lit..... hein ?... Abomination de la désolation !... Montrez-moi vos mains ! Diable, diable,... elles ne sont pas d'une blancheur immaculée... Et vous voulez entrer !... Arrière !... Cependant, ajoute-t-il d'une voix de Polichinelle, si vos papas et vos mamans affirment et jurent sur ma perruque que vous serez sages, que vous mangerez bien votre soupe, que vous vous laisserez débarbouiller.....

— Nous le jurons ! exclament lamentablement les mamans...

— C'est bien ! qu'ils entrent. Mais l'an prochain, s'ils ont manqué à leur parole, voici ce que j'apporterai en guise de bonbons.

Et le bonhomme Noël tire de dessous sa grande houppelande une énorme poignée de verges ornée de rubans multicolores !... Ces brindilles de bouleau font pour quelques minutes un effet terrible : chacun fait mine de se cacher ! mais devant ce bel arbre, si brillamment illuminé et garni d'excellentes choses, la frayeur n'est pas de longue durée.

Puis la marmaille, suivie des grandes filles et des grands garçons, des papas, des mamans et des grands-parents, danse une ronde autour de l'arbre en chantant un noël sur un air de cantique.

Ordinairement, c'est une grande demoiselle que l'on déguise en bonhomme Noël, et Dieu sait quelles grimaces, quelles contorsions elle s'ingénie à faire pour se montrer terrible. Souvent cette scène est désopilante.

La distribution faite, tout n'est point fini.

Le père Noël n'apportera les bonbons que demain matin.

On enjuponne les petits enfants pour la nuit et on les porte au lit. Mais, avant, ils ont eu soin de déposer dans la cheminée, qui ses souliers, qui les bottines de la maman; quelques-uns, les plus ambitieux, ont ajouté les bottes de papa : c'est plus grand, il y aura plus de bonbons!

Dorment-ils ces petits anges?

Non, pas tout de suite. Ils ne dorment que d'un œil. Ils luttent tant qu'ils peuvent contre le sommeil. Ils se tournent et se retournent dans leurs petits lits; ils attendent, écoutent d'une oreille inquiète, s'ils entendent du bruit dans la cheminée, si le bonhomme Noël, plus blanc de neige qu'un *ramoneur* n'est noir de suie, ne descend pas avec sa hotte pleine de bonnes choses... De guerre lasse, ils s'endorment, les uns avec de gros soupirs d'espérance, s'ils ont été sages; les autres avec de grosses larmes, s'ils ont été méchants...

Laissons-les dormir et revenons à l'arbre de Noël, dépouillé complètement. On le range dans un coin de la pièce, on replace le piano, les banquettes, les chaises, les fauteuils, etc., et le bal commence. Au-dessous du lustre principal on a suspendu le *mysteltoë*, une superbe branche de gui.

Ce n'est que dans la nuit de Noël que le *mysteltoë* est de la fête. Toutes les fois qu'en valsant un couple passe dessous, le cavalier a le droit d'embrasser sa danseuse. Les mamans, les papas respectent cet usage; ils ont,

eux aussi, passé dans leur jeunesse sous cette tête de gui. Les unes se prêtent volontiers et de la meilleure grâce du monde à la petite cérémonie. D'autres font des difficultés. Il s'établit alors, entre le danseur et la danseuse, une lutte dont les péripéties divisent la société en deux camps, et tout le monde s'amuse en se passionnant pour ou contre.

Le danseur cherche à entraîner sa danseuse sous le lustre ; celle-ci résiste, entraîne son cavalier loin du *mysteltoë*, et essaye de toutes les ruses pour se maintenir en dehors du cercle fatal. Si elle est parvenue à son but quand le piano a donné sa dernière note, on applaudit à tout rompre, le cavalier le premier ; cent bravos partent des quatre coins de la salle, et cette lutte devient le sujet de la conversation pendant le reste de la nuit. Mais la jeune fille, fière de sa victoire, se montre généreuse ; elle va prendre le bras de son danseur et, en plusieurs tours de valse, elle l'amène ou se laisse amener sous le gui, et tend ses deux joues au jeune homme qui est autorisé alors à l'embrasser deux fois au lieu d'une, au bruit de nouveaux bravos.

Beaucoup de mariages ont eu pour origine le *mysteltoë* de la nuit de Noël. N'est-ce pas une charmante coutume ?

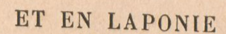
A minuit, le bal est suspendu. Tous les convives se retirent dans les appartements pour permettre aux serviteurs d'apporter huit ou dix tables longues et étroites sur lesquelles le souper est tout servi. En général, ce souper se prend debout. Les jeunes gens conduisent les jeunes filles, leur servent les mets qui leur conviennent le plus, ainsi

que les vins. Ces festins se composent toujours, sous la grande Ourse, d'une quantité énorme de victuailles froides ou chaudes. On débute d'abord par un apéritif : des tranches de poissons marinés, du caviar d'Astrakhan, dont il ne faut pas plus abuser que des potages aux fruits confits et aux pruneaux; ce repas finit par une oie rôtie, le mets traditionnel, là comme en Angleterre, enveloppé de brindilles de gui, au lieu de houx, inconnu en Suède. Le vin de Champagne, l'hydromel et le punch font leur entrée, les verres s'entre-choquent pour porter les santés. Puis viennent sucreries et gâteaux fabriqués par les mains de la maîtresse de la maison et de ses filles, si elles sont assez grandes.

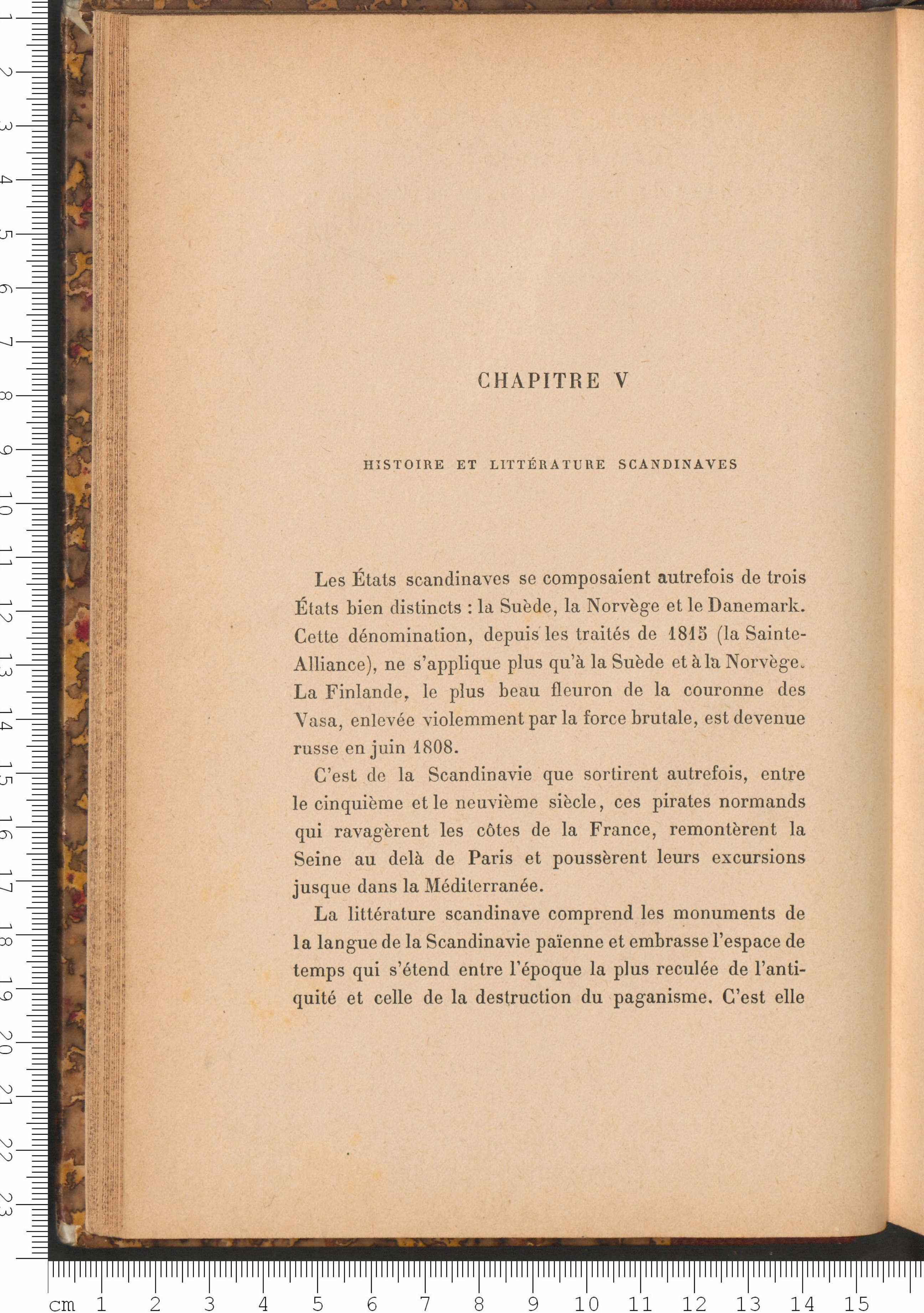
En général, les Finnoises et les Suédoises sont d'excellentes pâtissières et de très habiles confiseuses, de vrais cordons bleus. Pendant ce repas, les convives se groupent par deux, soit dans un coin, soit en se promenant de côté et d'autre une assiette d'une main, une fourchette de l'autre.

Les causeries terminées, les serviteurs enlèvent les tables, nettoient le parquet, et tout le monde revient. Les danses et les valses recommencent jusqu'à six et sept heures du matin. Alors les dames encapuchonnées, chaudement enveloppées de fourrures, montent dans des traîneaux chauffés et rentrent chez elles pour recommencer le soir suivant.

Je doute qu'il y ait sous la voûte du ciel un peuple qui soupe, danse et valse aussi longtemps que les Suédois et les Finlandais, — et ce plaisir se présente à peu près chaque jour pendant cinq mois environ, c'est-à-dire les mois



d'hiver. Ils sont si mal partagés du côté du climat que le Créateur leur a accordé comme une compensation une puissance de jarrets et de poumons dont nous autres, peuples du Midi, nous n'avons pas idée, et un estomac d'une capacité insondable.



CHAPITRE V

HISTOIRE ET LITTÉRATURE SCANDINAVES

Les États scandinaves se composaient autrefois de trois États bien distincts : la Suède, la Norvège et le Danemark. Cette dénomination, depuis les traités de 1815 (la Sainte-Alliance), ne s'applique plus qu'à la Suède et à la Norvège. La Finlande, le plus beau fleuron de la couronne des Vasa, enlevée violemment par la force brutale, est devenue russe en juin 1808.

C'est de la Scandinavie que sortirent autrefois, entre le cinquième et le neuvième siècle, ces pirates normands qui ravagèrent les côtes de la France, remontèrent la Seine au delà de Paris et poussèrent leurs excursions jusque dans la Méditerranée.

La littérature scandinave comprend les monuments de la langue de la Scandinavie païenne et embrasse l'espace de temps qui s'étend entre l'époque la plus reculée de l'antiquité et celle de la destruction du paganisme. C'est elle

qui a transmis aux peuples suédois, danois et norvégien, la connaissance de la mythologie de leurs ancêtres.

Les monuments de cette littérature sont l'Eddah ou les



C'est de la Scandinavie que sortirent autrefois ces pirates...

Sagas des dieux et les chants des Scaldes. L'imagination féconde des poètes a transmis les traditions populaires de cette époque lointaine.

Le Chaos, placé sous un ciel triste et froid, était un abîme sans fond, un gouffre de brouillards, d'où sortaient

douze fleuves aux flots glacés qui finirent par le combler. Après ce monde de brouillard, vint un monde de lumière et de feu. Un rayon de ce soleil, perdu dans les glaces, enfanta *Yemer,* le géant de la glace, race méchante. Les fils de Bure, issus du mélange du chaud et du froid, étaient, au contraire, bons et doux. Ils luttèrent contre le géant de glace, le tuèrent et jetèrent son cadavre aux enfers.

Ce cadavre devint le monde : les mers et les fleuves se formèrent du sang d'Yemer; sa chair forma la terre; ses os devinrent des rochers, ses dents et ses mâchoires des pierres et sa cervelle des nuages.

Quant à sa tête, les petits-fils de Bure et de Boër, son fils, en firent le ciel, où ils jetèrent quelques étincelles de lumière.

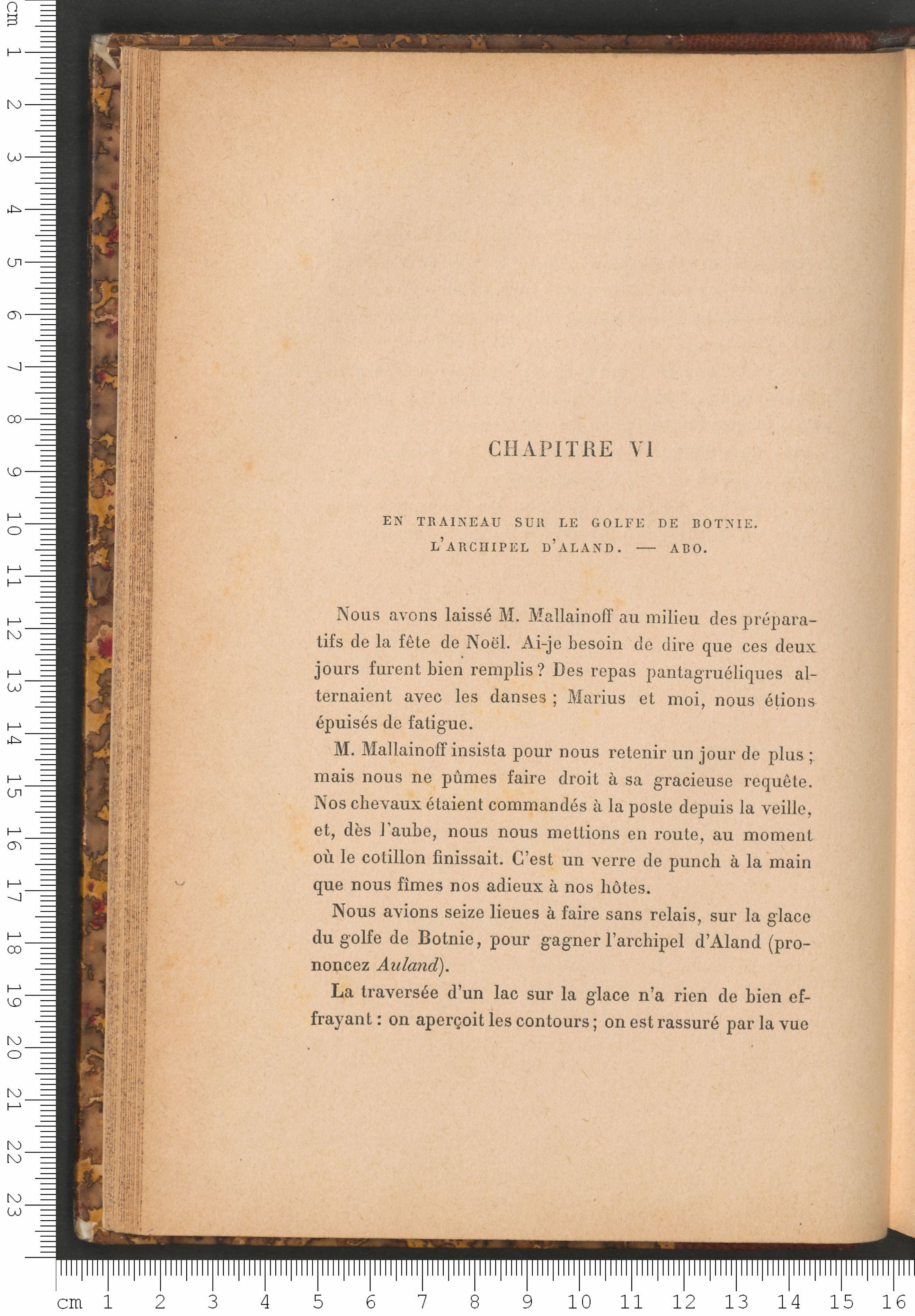
C'est ainsi que la mythologie scandinave expliquait, à l'aide d'ingénieuses fictions, en rappelant avec une couleur locale la lutte des deux principes du bien et du mal, le débrouillement du chaos. Toute la mythologie scandinave repose sur l'existence des géants, doués de tous les attributs de la divinité. Ils peuplent le ciel, la terre, les enfers de divinités sombres ou riantes, terribles ou gracieuses. Ils créent le premier homme Askur (le frêne), et la première femme Emba (l'aune). C'est de leur race que naissent Rolt (le crépuscule), Dagur (le jour), Trol (le soleil), Maani (la lune). Puis vint le terrible et farouche Odin, des premiers siècles de notre ère, avec un cortège de dieux, de déesses, non moins grands et non moins puissants que ceux dont les anciens avaient peuplé l'Olympe.

Cette mythologie est bien originale; elle est aussi la personnification des passions humaines.

La Suède, comme tous les autres États de l'Europe, est entourée, dans son antiquité, de mythes et de ténèbres. Son histoire ne commence guère qu'à l'Union de Calmar qui, en 1388, en fit une unité politique avec le Danemark et la Norvège.

Les caractères runiques sont les premiers signes graphiques connus dont on se soit servi dans toute la Scandinavie, jusqu'à l'introduction du christianisme.

Plus tard, dans le courant des récits qui vont suivre, j'aurai occasion de faire connaître les grands hommes, les grands poètes, les grands savants, les philosophes, les grands capitaines qu'a vus naître la Suède.



CHAPITRE VI

EN TRAINEAU SUR LE GOLFE DE BOTNIE.
L'ARCHIPEL D'ALAND. — ABO.

Nous avons laissé M. Mallainoff au milieu des préparatifs de la fête de Noël. Ai-je besoin de dire que ces deux jours furent bien remplis ? Des repas pantagruéliques alternaient avec les danses ; Marius et moi, nous étions épuisés de fatigue.

M. Mallainoff insista pour nous retenir un jour de plus ; mais nous ne pûmes faire droit à sa gracieuse requête. Nos chevaux étaient commandés à la poste depuis la veille, et, dès l'aube, nous nous mettions en route, au moment où le cotillon finissait. C'est un verre de punch à la main que nous fîmes nos adieux à nos hôtes.

Nous avions seize lieues à faire sans relais, sur la glace du golfe de Botnie, pour gagner l'archipel d'Aland (prononcez *Auland*).

La traversée d'un lac sur la glace n'a rien de bien effrayant : on aperçoit les contours ; on est rassuré par la vue

des berges boisées de sapins, de bouleaux, d'aunes, etc. On peut espérer gagner le rivage sans difficulté ou, en cas de besoin, obtenir du secours... Mais l'aspect d'une mer glacée, à perte de vue, est bien différent, et il faudrait vraiment avoir autour du cœur le triple airain dont parle Horace pour ne pas sentir un frisson lorsque, la terre ayant disparu de tous les côtés à l'horizon, on n'entend plus que les fers des chevaux frappant sourdement la couche de glace, les patins des traîneaux grinçant et mordant la neige gelée, puis des sons étranges qui accusent un plancher sous lequel est un abîme qu'un coup de vent inattendu, venant du pôle, peut ouvrir sous vos pas!

L'archipel d'Aland est à peu près au milieu du passage. C'est un groupe de grandes îles, habitées et cultivées, enveloppées d'une poussière de petites îles, d'îlots, de rochers, les uns nus, les autres boisés. La petite ville d'Abo (lisez *Aubo*) en est la capitale.

A deux milles des côtes de Suède, six lieues environ, nous fîmes halte au milieu de la mer pour reposer nos chevaux, faire du thé et déjeuner sur le pouce chacun d'un poulet rôti... Un poulet! quels Sardanapales! va s'écrier le lecteur; quel féroce appétit! Les poulets scandinaves ne sont pas d'une grosseur prodigieuse : à peu près celle d'une perdrix. Et d'ailleurs, sous ces latitudes, par un froid d'une douzaine de degrés, il est nécessaire de se nourrir solidement et souvent de faire usage d'aliments gras. C'est non seulement une question de santé, mais de vie. Nous expliquerons plus loin, quand nous serons chez les Lapons, l'effet des huiles ou des viandes grasses sur l'organisme humain. La soute aux vivres, abondamment pourvue, nous assurait

des provisions pour plusieurs jours. Nous portâmes gaiement un toast au dieu Neptune et à son cousin Borée, qui, sans un grand effort de poumons, en soufflant de si grosses et si piquantes bises, établissait si bien un solide plancher sur ces mers scandinaves, pour l'agrément des populations voisines du pôle.

Nos chevaux ne furent pas oubliés. Ils firent honneur à une copieuse ration d'avoine blanche, et Bobbenn leur fit avaler à chacun un grand verre de thé chaud additionné d'eau-de-vie pour leur donner, disait-il, « du cœur dans les jarrets ». Les pauvres bêtes s'en trouvèrent si bien qu'elles nous conduisirent d'un seul trait jusqu'à Sguiskaïre, sans apparence de fatigue. Les chevaux scandinaves sont d'excellentes bêtes, un peu moins hauts que nos chevaux bretons, mais plus râblés et plus musclés.

Sguiskaïre est un village d'une trentaine d'habitants, y compris les six ou huit employés du télégraphe, sur un îlot à quatre ou cinq mètres au-dessus du niveau de la mer.

La partie la plus monotone et la plus dangereuse de notre voyage s'était accomplie sans accident et sans incident. A côté du télégraphe nous trouvâmes une bien modeste auberge et un dîner préparé à notre intention par les employés, prévenus de notre passage par mes amis de Stockholm.

L'auberge ressemblait en ce moment à un magasin de peaux de phoques ; toutes les pièces en étaient remplies, les hangars au dehors en étaient encombrés. Ces phoques sont de petite taille, de l'espèce *phoca vitulina,* très nombreuse dans les archipels et le long des côtes de Botnie. En hiver, on les prend autour des trous creusés dans la

glace, au pied des falaises, où ils aiment à venir humer l'air et voir la lumière. Le repas qui nous fut offert et consommé joyeusement se composait d'excellent gibier, de poissons secs et d'un énorme filet de phoque, assaisonné de sauces pimentées. Je trouvai excellent ce gibier d'eau,



Les phoques sont nombreux...

mais Marius se fit longtemps prier pour en goûter ; cependant il en absorba une bonne part, tout en disant que ça ne valait pas une tranche de turbot.

De Sguiskaïre, nous passons à l'île d'Ekerio, puis à celle de Fireberby, un peu plus peuplée que les autres. La lune était splendide et les étoiles scintillaient avec un éclat que l'on ne voit que sous la grande Ourse.



Chaque métairie, dans ces îles, est flanquée d'un petit moulin à vent, d'une simplicité toute primitive. La route qui traverse ces îles est bien entretenue et débarrassée de la neige qui l'encombre quelquefois, au moyen d'un triangle en bois tiré par un cheval, le plus souvent par une vache. En Finlande et en Suède, la vache est mise au labour. Le soir du deuxième jour nous arrivions à Abo.

A l'auberge où nous descendîmes tout le monde était à table. Nous ne pouvions mieux tomber. Une soupe très appétissante et toute fumante nous fut apportée : hélas! c'était un potage aux pruneaux et aux pommes tapées. Connaissant ce régal de longue date, je m'empressai de repousser ce breuvage sucré; mais mon ami Marius le trouva si fort à son goût qu'il en prit deux fortes assiettées : deux heures après, son estomac chantait une musique infernale qui le tint sur pied une partie de la nuit.

A notre table se trouvait un Anglais d'un certain âge, d'humeur chagrine.

Ce singulier personnage, à la recherche de sa femme et de ses deux enfants, achevait son quatrième voyage autour du monde pour les retrouver. Il arrivait du fond de la Sibérie, d'Irkoutsk; il se disposait à passer en Suède pour en visiter une dernière fois les villes, interroger les habitants.

Jusqu'ici, ses recherches n'avaient point abouti. Au reste, c'était un voyageur fort poli, bien qu'un peu raide, mais ayant l'air abruti par le chagrin ou... par le *gin*.

Lord Matwey (c'était son nom), étant à Rome pour y passer l'hiver, y fit la connaissance d'une jeune fille d'une rare beauté, appartenant à la haute bourgeoisie, la demanda en mariage et l'obtint.

Deux enfants naquirent de cette union, une fille et un garçon.

Bien que d'un abord froid, il portait, parait-il, à sa femme une très sérieuse affection.

Un jour, madame disparut tout à coup avec ses deux enfants. Il se mit en quête à travers tous les États d'Europe et des autres parties du monde. Cette pérégrination durait depuis vingt ans sans succès.

Notre hôtelier s'occupait de lui préparer un équipage pour la traversée du golfe.

Marius Roux avait écouté très attentivement l'histoire de l'hôtelier. Il lui parut étrange que lady Matwey eût pris une si grave résolution sans un motif des plus sérieux. une femme mariée et mère de famille ne se résigne pas, ans cause majeure, à rompre de cette façon et à fuir avec ses deux enfants. Il se promit immédiatement d'amener cet Anglais à lui détailler sa situation.

— Milord, lui dit-il, il y a dans votre situation un fait étrange que je ne m'explique pas...

— Ni moi non plus, fit l'Anglais.

— Et si vous voulez me rappeler les principaux événements qui ont précédé votre mariage, peut-être pourrai-je par induction, vous retrouver votre femme.

— *Oh! yes, oh! yes.*

— Si elle était morte, vos enfants se seraient empressés, de vous rechercher.

— *Aoh!* vous avez raison, monsieur le docteur, répliqua aussitôt l'Anglais, qu'une lueur d'espérance venait de ranimer... je vais dire tout à *vô*.

Deux mois après mon mariage, je dis à milady : Ma

chère ! vous voyez, le mariage, eh bien, c'est toujours le même chose, toujours le même chose, demain, après-demain, dans un mois, dans un an, dans dix ans, toujours le même chose, et cette chose n'est pas gaie absolument. Or j'ai besoin, pour mes affaires et ma petite santé, de faire une petite voyage aux Indes, au Japon et en Chine. Je reviendrai bientôt, dans une année, peut-être deux. Adieu, ma chère, soignez bien votre santé..... adieu.

Mon jeune femme ne dit rien et je partis deux mois après la noce. Quand je revins six ans après, milady me montra tout joyeusement une petite gaçon en me disant : — Milord, voilà votre fils. — *Aoh ! aoh !* très bien, milady, très bien. Je passai trois jours avec mon femme, et le quatrième je lui dis : — Vous voyez, le mariage, il est toujours tout de même. Milady ne dit rien et je partis pour New-York pour aller à San-Francisco par terre. Un voyage superbe, gentlemen, superbe, en traversant les sauvages, les buffalos. Dix-huit mois après, je revins chez moi. Je n'y trouvai plus mon femme ; personne ne put me dire où il était. Tout ce que je pus savoir, c'est qu'il avait eu une petite fille depouis quelques mois. Un voisin, qui était aussi un peu son parent, me remit une lettre de mon femme où je lus ces lignes :

« Puisque le mariage est toujours la même chose, vous n'avez plus besoin de moi, ni moi de vous. Vous pouvez désormais faire autant de fois qu'il vous plaira le tour du monde, vous ne me reverrez jamais ; je veux me marier à un homme qui trouve que le mariage condamne un mari à des charges, des obligations sérieuses qui lui font un devoir de rester chez lui. Adieu ! vos enfants ne connaîtront

pas d'autre père que l'homme que je vais épouser, aussitôt que j'aurai fait prononcer le divorce contre vous, par suite d'absence prolongée et de résidence inconnue... « Voilà, Monsieur, mon histoire.

— Diable ! fit le docteur, votre cas est beaucoup plus grave que je ne pensais, je vous conseille de retourner.

— Dans le Angleterre ?...

— Oui, en Angleterre, et d'y vivre oublieux et tranquille. Votre femme est remariée, ce n'est point douteux, et il est à croire qu'elle vit ignorée dans un coin de terre où, à moins d'un miracle du ciel, vous n'irez jamais.

— *Aoh!*... vous avez raison, je retourne dans le Angleterre pour toujours !

Après le départ de cet original malheureux, nous sortîmes dans la ville. Son aspect est exactement le même que celui des petites villes situées sous le cercle polaire : des maisons en bois avec une cour, une grande porte massive, puis un padièze (un perron), toutes peintes en rouge brique. A part deux églises luthériennes et une église russe toute badigeonnée de blanc, rien qui puisse attirer l'attention ou la curiosité d'un étranger, si ce n'est l'ancien château, construction lourde sans caractère avec quatre grosses tours carrées aux quatre angles, ayant l'apparence d'une caserne, de la même époque et du même style que le Castelholm de Frebenbu, qui porte le même nom. Il a été bâti par Birger-Ioële.

Le malheureux Éric XIV, fils de Gustave Vasa, le héros si populaire de la Suède, y fut enfermé. On promena ce prince de prison en prison, de château en château, pendant vingt années, et finalement, on l'enferma dans celui

de Gripsholm, bâti sur le lac Mélar à une heure de Stockholm, où il est mort après dix-huit ans de captivité.

On voit encore au haut de la tour la principale pièce qui lui servait de cachot, et la fenêtre dont les briques ont été usées, creusées par ses coudes, à regarder tout le jour l'extrémité du lac par où il espérait des secours de ses partisans.

Il existe en langue suédoise une tragédie sur la fin tragique de ce malheureux prince. Cette œuvre de haute littérature, qui a valu à son auteur, un simple pasteur de village, l'entrée à l'Académie royale de Stockholm, mériterait les honneurs de la traduction.

La principale église d'Abo est d'un style gothique qui rappelle la cathédrale d'Upsal. Comme en Suède et dans la plupart des villes de la Finlande, un gardien de nuit répète les heures avec une trompe en cuivre de deux mètres de longueur et rassure les habitants en leur criant qu'il n'aperçoit point d'incendie.

Dans l'extrême Nord, les incendies sont terribles, les habitations étant toutes en bois de sapin très résineux.

Abo avait autrefois une académie, une bibliothèque fort riche due à la munificence de Gustave-Adolphe et de sa fille Christine, et dont le directeur, avant les Russes, était le poète Franzen, le plus populaire des États scandinaves.

La poésie a toujours été cultivée en ces pays du Nord; elle reflète le caractère et les sentiments des habitants. En voici un exemple; c'est le chant que l'on entend partout et à tout propos :

Jossolis sun suden veresä
Sillen Kättä Skääpä jäisin
Jaspa Kärme Käummen päpänä

Olisko tunli mie lellissä
Ahainen Kielellissä
Sanau toisi, sanau veisi
Sanan lujam lukuttaisi
Kahden rakkaän Valilla
Ennemba heitan herkim ruät
Paistit papilau unshdan;
Kuis mä heitäe hertaï seni
Kesan kestydel diäni.
Talven taivutel duäni [1].



Ah! s'il venait mon bien-aimé,
S'il m'apparaissait mon bien connu,
Comme un baiser volerait sur ses joues!
Quand même elle serait teinte du sang d'un loup, comme je serrerais sa main dans la mienne,
Quand même un serpent s'y serait enlacé.
Le souffle du vent que n'a-t-il un esprit,
Que n'a-t-il une langue,
Pour porter ma pensée à mon fiancé et me rapporter la sienne!
Pour échanger deux paroles entre deux cœurs aimants,
Je renoncerais à la table du pasteur,
Je rejetterais les parures de sa fille, plutôt que de quitter l'objet aimé,
Celui que j'ai tâché d'enchaîner pendant l'hiver
Et d'apprivoiser pendant l'été.

Presque tous les chants populaires sont sur ce rythme.

Tout d'abord cela vous paraît seulement singulier; mais à la longue, cela devient insupportable quand on en a les oreilles assourdies à tout bout de champ.

1. La lettre *ä* se prononce *au*.

Sous ce rapport, les paysans russes et les Tartares ont l'instinct un peu plus musical. J'ai entendu sur les bords de la Kama et du Volga des bateliers et des paysans chanter une foule de petites poésies, et je puis affirmer qu'ils en ont de très jolies ; l'une des plus remarquables, que j'ai souvent entendue avec grand plaisir et que j'ai notée, est le Berozwey (le rossignol).

CHAPITRE VII

LES CATARACTES DE KYRIO. — LE PASTEUR BERENZ

La plaine qui entoure la ville d'Abo est constellée de petites métairies et de maisons éparses sur les deux rives de l'Aura, petite rivière au cours lent et au reflet noirâtre, ce qui laisse supposer, bien que cette plaine soit couverte de neige, qu'elle doit être parfaitement cultivée. L'aspect de toutes ces maisons n'est pas, par exemple, absolument gai ; de loin on dirait des demeures de charbonniers. La fumée sort par la charpente d'en haut percée çà et là ; cette manière de se chauffer semblerait bien étrange si elle n'avait un double but : celui de sécher les céréales que l'on rentre avant d'être parfaitement mûres, de crainte des gelées, et cette fumée grasse qui enveloppe le grain le met à l'abri des insectes.

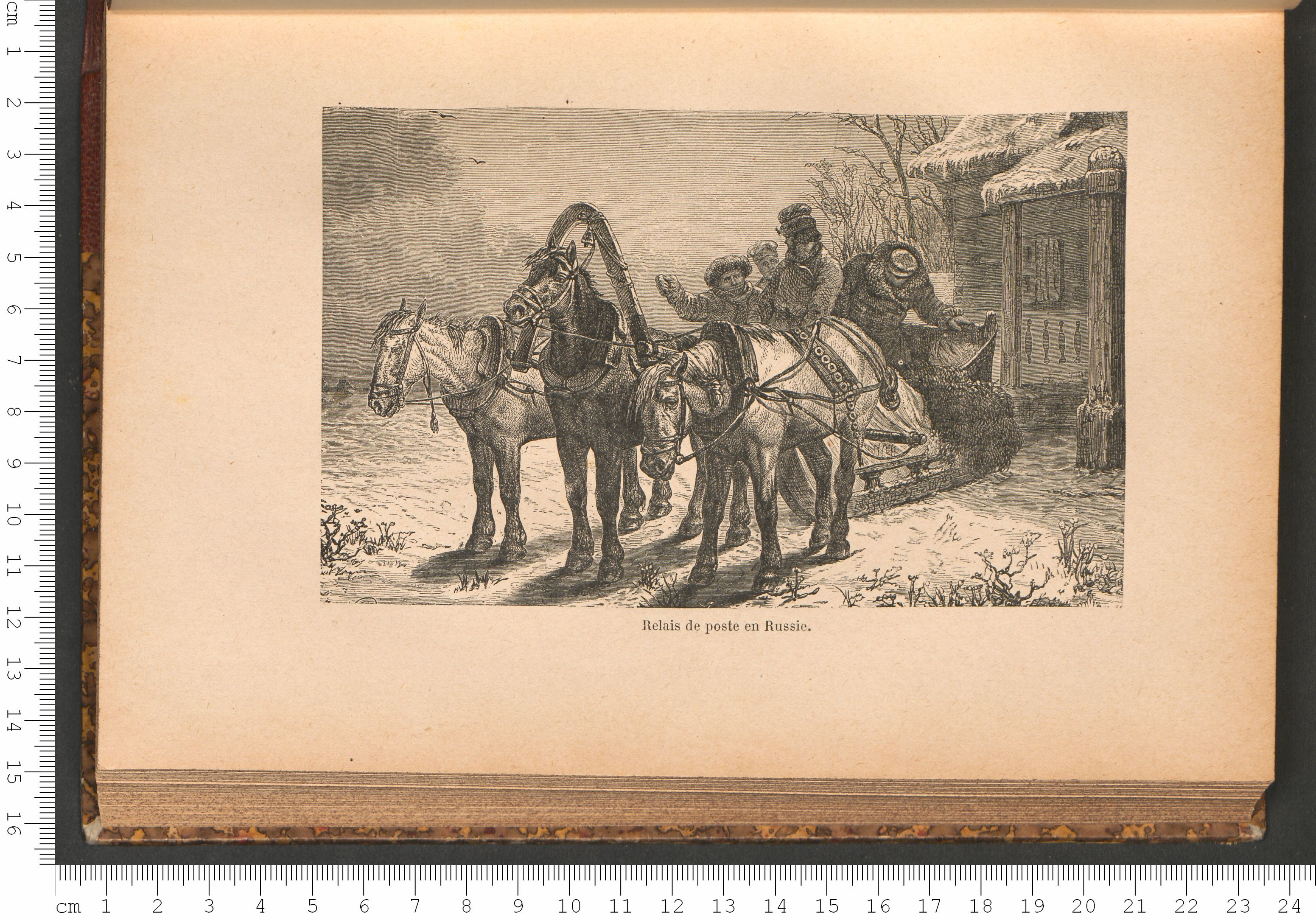
La neige tombait à gros flocons. Notre postillon nous proposa de passer par la forêt de Kyrio pour gagner le Kumio, sur lequel est un pont comme on en voit peu. Il est

construit en bois, en lignes courbes, ou segments de cercles rentrant dans le courant. Les Finlandais prétendent que cette manière de construire un pont est plus solide que toute autre pour résister aux eaux descendant des forêts, à la fonte des neiges. On serait tenté de croire le contraire. Cependant l'expérience prouve le fait. Le pont existe depuis près d'un siècle et il a tenu tête à d'effroyables avalanches d'eau.

De temps à autre nous passions devant des groupes de pierres runiques, toujours dressées, debout, soit en rond, soit en carré de peu d'étendue. Il est rare que, dans le voisinage de ces pierres cabalistiques, il n'y ait point une habitation de pauvre paysan ou une métairie. Les pierres runiques que l'on voit dans la Bretagne ou dans le Finistère doivent évidemment avoir été élevées lors de l'invasion des Normands. Qui a vu celles que nous avons en France a vu celles que l'on rencontre partout du haut en bas de la Finlande et de la Suède.

Nous nous arrêtons pour voir les cataractes de Kyrio, où l'on pêche bon an mal an des milliers de tombereaux de saumon. Nous entendons, malgré le bruit de notre équipage, le remous de l'eau à travers les roches, bien que nous en soyons à plus d'un kilomètre. Plusieurs petits moulins à scierie de bois sont mis en mouvement par des ruisseaux dérivés du haut de la chute, ce qui leur donne une force prodigieuse.

Vers le milieu de la chute enchâssée entre des rochers, nous remarquons deux passerelles de glace placées à quelques pas l'une de l'autre, formées par la poussière d'eau jetée par la cataracte, assez larges et assez solides l'une et



Relais de poste en Russie.

l'autre pour traverser le torrent, vingt-cinq mètres et peut-être plus. Si par malchance la glace de ces deux arches se rompait, on serait emporté et haché par les glaçons dont les roches sont coiffées. Notre postillon nous encourage à franchir la plus élevée — un mètre au-dessus du courant — et nous donne l'exemple. Nous passons sur l'une et nous revenons sur l'autre. Mais je me promis, et Marius de même, de ne jamais recommencer pareille ascension. Grâce à l'écume épaisse comme des flocons de mousse dont la diffusion m'inondait le visage, je dus de n'être point pris de vertige par la rapidité du courant.

La nuit suivante fut égayée par une splendide aurore boréale, spectacle toujours curieux et saisissant. Pendant mon long séjour dans le nord de la Russie, je m'étais familiarisé avec ce magnifique phénomène que les savants ne savent point expliquer. Contrairement aux racontars des voyageurs en chambre, ces météores, ces lueurs vacillantes ne font entendre aucune crépitation, n'éclairent nullement l'horizon et ne font pas plus de bruit qu'une éclipse de lune.

Bientôt une forêt embrasée vint atténuer la monotonie du paysage coupé de bouquets de bois, constellé de blocs de roches de granit, de toutes les dimensions, comme semés à la main. On se perd en conjectures sur la présence de ces champs de cailloux. Ce phénomène ne se présente pas sur toutes les terres polaires. — En Sibérie, ces plaines de roches se rencontrent rarement.

Le ciel paraissait être en feu du côté de l'incendie. Des nuages rouges s'élevaient à l'horizon, et de temps à autre de longues langues de flamme dépassaient la forêt.

Les paysans semblaient être indifférents à ces dévastations du feu. C'était loin d'eux, que leur importait? et d'ailleurs une forêt brûlée devient à la longue un vaste champ défriché ou un bois de bouleaux.

Après trois heures d'une course heurtée à tout instant par les aspérités de la neige, nous arrivons enfin à un relais de poste, nous entrons dans une vaste cour encombrée de paille. Au haut de la porte est cloué un animal écorché vif jusqu'au museau : c'est un renard qui s'est laissé prendre dans un poulailler.

La maîtresse de la maison, en manches de chemise bouffantes, une bonne grosse Finlandaise au teint basané, à la taille imposante, nous invite, avec un sourire de bonté, à entrer dans une immense salle, décorée de tous les côtés d'ouvrages en papier de couleur, tapissée de guirlandes, de branchettes de sapin. Le pourtour est meublé de banquettes larges rembourrées d'étoupe ou de mousse, de chaises, de deux fauteuils, d'un canapé, d'un piano.

La crépitation égayante de l'âtre nous fait oublier que nous venons de faire une douzaine de lieues en traîneau sur un sol raboteux.

En Finlande, de même qu'en Suisse, sur toutes les routes on vous sert du poisson cuit à l'eau ou rôti, une soupe aux pruneaux, que mon compagnon ne pouvait plus voir sans éprouver de fortes nausées, du coq de bruyère flanqué d'agortzy, d'une salade de choux rouges, du beurre salé, du kwasse, du café, du punch.

Le *kwasse* est une espèce de bière faite avec de la farine d'orge fermentée, des croûtes de pain brûlées et aromatisées avec des feuilles de menthe, de cassis, de framboisier.

Ce repas fut servi avec un luxe de linge d'une blancheur de neige.

Partout en ce pays, à quelque heure de la nuit que vous frappiez à la porte d'une maison, on vous ouvre aussitôt, sans vous demander qui vous êtes, d'où vous venez. — Si vous frappez, c'est que vous êtes en détresse, et l'on vous introduit aussitôt dans une pièce du logis où vous êtes chaudement réconforté par un souper solide.

La cuisine se fait devant un âtre, espèce de bûcher homérique, constamment alimenté par des brassées de branches résineuses, de bruyères fragrantes, dont l'odeur rappelle un peu l'encens et que l'on ramasse dans les clairières. Il est rare que l'on n'entende pas à la fois le remous de cinq ou six bouilloires dans lesquelles cuisent du gibier, du poisson, des légumes du pays.

Après le café, suivi d'un ou de plusieurs verres de punch, nous nous remîmes en route vers Stov-Kyrio, dont l'église, cachée dans un bocage de tilleuls et de bouleaux, a été ruinée pendant la bataille livrée par les Suédois aux Russes en janvier 1714. Il n'en reste plus que des ruines. Les Russes n'ont jamais songé à la faire rebâtir.

En entrant à la poste de Stov-Kyrio, tout le monde du logis était à table, et sur cette table s'étalait une profusion de victuailles, de vin de Porto, de petites pâtisseries très alléchantes, de punch, de bière, de kwasse.

Devant le feu plusieurs cafetières en terre, culottées de café comme de vieilles pipes noires de tabac, laissaient échapper un arome qui nous donnait envie de goûter à ce nectar.

La maîtresse de la maison se leva aussitôt, à notre ap-

parition, et nous invita à prendre place et part au festin, ce que nous fîmes d'un brillant appétit. Faire honneur à un festin par un appétit gargantuesque est ici considéré comme une grande politesse. Et nous dûmes paraître, en effet, d'une politesse excessive.

C'était, ce soir-là, fête anniversaire du maître du logis et, en même temps, jour de naissance d'un nouveau-né, petit-fils de nos hôtes. Ces braves gens se montraient joyeux jusqu'au délire — *delirium exultans* — de se voir grand-père et grand'mère.

Le repas terminé, on nous servit du café, dans des tasses en faïence à dessins bizarres, hauts en couleur. Et, pour nous prouver que chez eux on cultivait aussi les beaux-arts, leur gendre et un jeune homme de la famille, parrain de l'enfant, se tenant tous deux par la main, chantèrent à plein gosier un hymne du pays presque sur l'air d'un *De profundis !* Quel duo, mon Dieu ! Pour nous montrer reconnaissants et polis, nous applaudîmes vigoureusement en criant hourra !... ce qui sembla faire grand plaisir à la société.

En Finlande comme en Russie, on fait, dans beaucoup de localités, usage des bains de vapeur et par le même procédé. C'est une importation moscovite qui tend de plus en plus à se généraliser. Ce procédé consiste à établir auprès d'un cours d'eau, ou même dans une pièce de la maison préalablement capitonnée de planches du haut en bas, plafond et parquet, un foyer en briques rempli de cailloux que l'on fait rougir et sur lesquels on jette un seau d'eau. La vapeur qui se dégage remplit l'étuve en quelques secondes, et provoque une transpiration très abondante, que

l'on active par divers moyens, par exemple, en se flagellant toutes les parties du corps avec une poignée de brindilles de bouleau garnies de leurs premières feuilles, qui en atténuent le cinglement ; puis en se frictionnant avec une forte poignée de filaments de tilleul, réduits à l'état de fil fin comme de l'étoupe.

Les paysans font eux-mêmes provision de ces verges. Chaque famille a son bain, dont la dimension excède rarement un mètre et demi ou deux mètres carrés.

Je remarque à chaque relais une coutume que l'on devrait bien prendre chez nous : le *pourboire*, qui en France nous fait passer pour une nation de mendiants, est ici tout à fait inconnu. Souhaitons qu'il ne s'y établisse jamais. Quelles que soient la course que vous ayez faite, les difficultés de la route parcourue ou la rigueur de la température, on ne vous demande rien. Il en est de même dans les auberges : le Finlandais s'offenserait sérieusement si on lui offrait quelque menue monnaie. Chez ce peuple on n'accepte tout au plus qu'une larme d'eau-de-vie, et pourtant nulle part au monde on ne rencontre autant d'ivrognes que dans les États scandinaves. C'est une plaie apportée par les Russes. Le *voodky* qu'on leur vend est un véritable poison, qui détermine en peu de temps, même chez ceux qui n'en font point excès, des accès de *delirium tremens.*

On voyage facilement en Suède et en Finlande, où les routes sont assez bonnes, et, sans connaître un traître mot de leur langue, avec un simple dictionnaire de poche français-suédois on peut faire le tour du pays. Ce peuple est intelligent et comprend assez bien sans effort d'imagina-

tion ce que vous lui demandez par signes. En quittant la ville de votre point de départ, vous dites au cocher le nom de celle où vous voulez vous rendre. Aux relais suivants, les cochers s'informent l'un l'autre de la route que vous devez suivre, et pas un seul n'aura la pensée de vous égarer. Si l'on est aimable pour le cocher et bienveillant pour ses chevaux, vous en êtes remerciés par un : *Huywna herra.* « Vous êtes d'aimables messieurs. » Ça ne vous coûte pas un kopeck, si ce n'est la bagatelle d'un cigare offert en route à l'automédon. Mais si vous êtes impatient, désagréable, tout ira mal, vous mettrez douze heures pour faire cinq lieues et vous n'arriverez point; vous coucherez peut-être au milieu de la route. Nous pouvions gagner Vasa le même soir; nous préférâmes nous reposer deux jours à Syllan qui n'en est qu'à trois lieues, dans une situation très poétique, au pied d'un mamelon fort élevé, très boisé, garantissant le village des bourrasques du nord. Les maisons bien proprettes, décorées à l'intérieur dans les embrasures des fenêtres de nombreux pots de fleurs, où la violette, la pensée, le géranium et les petits rosiers nains dominaient, rappelaient ces jardins minuscules des villes allemandes. Des rideaux blancs, relevés à moitié par des rubans de couleur, leur donnaient un petit air de coquetterie et de propreté qui ne se voit pas fréquemment ailleurs, et laissaient deviner la présence dans ces logis de jeunes femmes et de jeunes filles aimant à poétiser leurs prisons durant les hivers. On juge tout de suite que les femmes y sont soigneuses et d'un luxe de propreté bien rare chez leurs voisins, les Russes.

La Finlande est le pays où l'hospitalité est encore en

honneur dans toutes les classes de la société. Je l'ai déjà dit : quand on ne rencontre pas d'auberge dans les bourgs ou dans les villes, on va droit frapper à la porte du pasteur, où l'on est sûr d'être toujours bien accueilli, souvent très magnifiquement traité. Puis tout aussitôt le bruit se répand dans la localité que des étrangers sont descendus au presbytère, et tous les habitants les plus aisés s'invitent chez le pasteur, envoient ou apportent eux-mêmes des victuailles de toute nature : gibier, poissons, conserves à défrayer un bataillon.

L'on passe alors des heures charmantes en causeries, soit en français, soit en anglais, soit en latin baroque : car, je n'ai point honte de l'avouer, les Français sont, la plupart, de pauvres latinistes. Les Finlandais sont généralement très bien élevés et parlent le latin avec une grande aisance. Dans les familles riches, toutes les femmes parlent français, connaissent notre littérature, reçoivent les journaux de modes et sont très bonnes musiciennes.

Les jeunes filles et les jeunes garçons viennent, le soir, prendre leur part du dessert et du thé, qui se termine invariablement par une sauterie dont la fin arrive avec le jour. Ajoutons que les jeunes filles sont d'intrépides valseuses. Là-bas le quadrille est inconnu.

Soyons indulgents pour ces braves gens. Ils ont si peu l'occasion de s'amuser et les hivers sont si âpres et si tristes que le moindre événement est pour eux le sujet d'un plaisir et d'un festin.

Le pasteur, qui avait mis sa maison à notre disposition avec cette bienveillance charmante qui distingue la bourgeoisie scandinave, était un latiniste et un helléniste de

premier ordre. Sa femme, jeune encore, fit les honneurs de sa maison avec un tact parfait. Ce qui nous parut le plus étrange, ce fut de voir toutes ces dames et demoiselles en toilettes de printemps, de couleur très tendre, quand, au dehors, on comptait 16 degrés Réaumur au-dessous de zéro.

Le lendemain nous fûmes invités à dîner et à passer la soirée chez le plus riche industriel du pays, M. Berenz, exploitant des mines de fer très importantes. Nous nous y rendîmes. En entrant chez lui, quel ne fut pas notre étonnement de voir d'un côté de la porte une énorme ourse grise debout, un bâton à la main, un hibou sur la tête; de l'autre un fort ourson, aussi debout, un tablier devant lui et un plumeau à une patte. Au premier abord je me demandai s'ils étaient vivants. Ils étaient très habilement empaillés.

Notre hôte sourit :

— Vous voyez, Messieurs, dit-il, que nous sommes bien gardés.

— Vous chassez l'ours ?

— Quand il en vient.

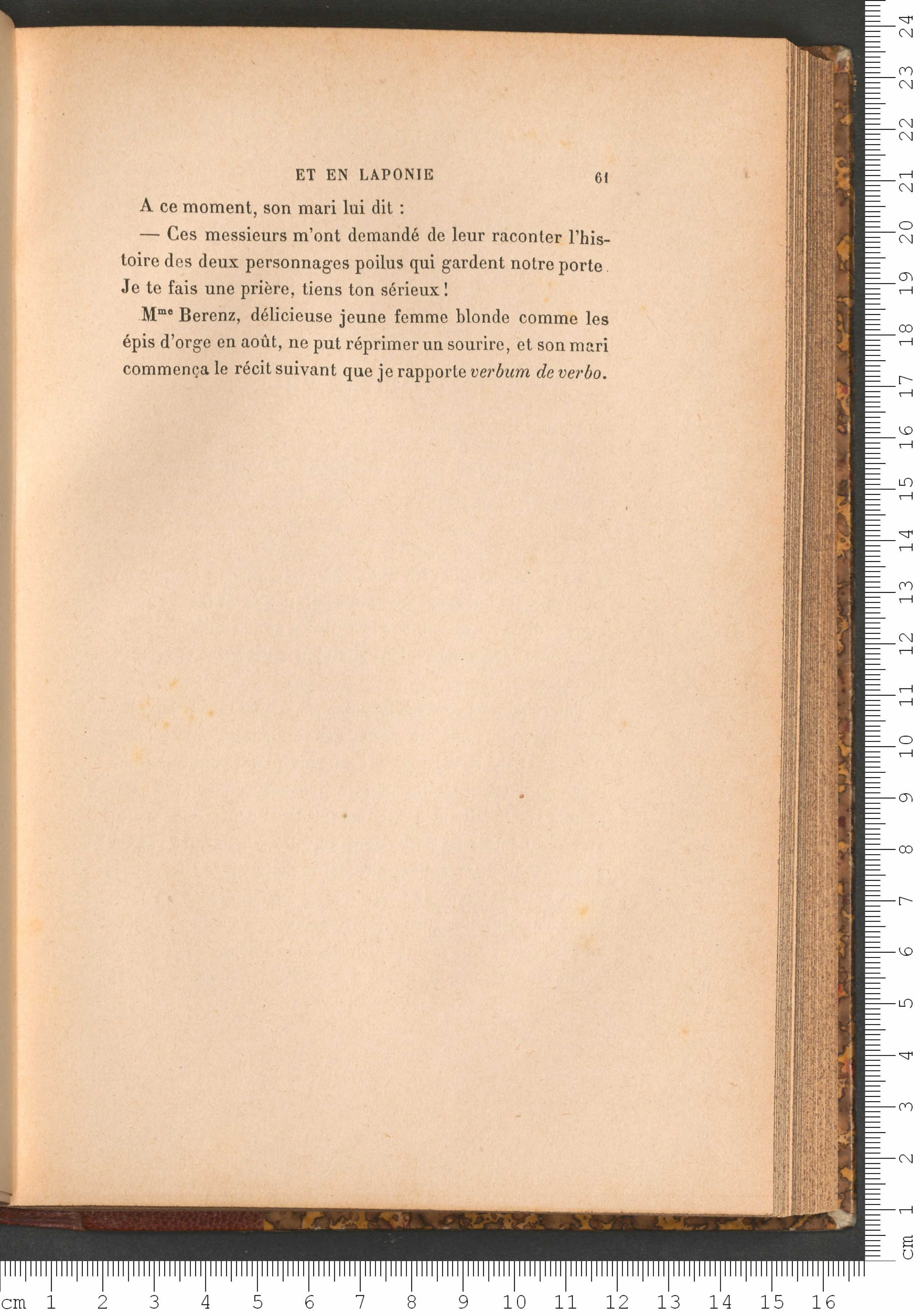
— En vient-il souvent ?

— On en rencontre deux ou trois par hiver. Ils nous arrivent de la Russie. S'il ne nous venait que cela! mais, malheureusement, nous avons trop de Tchinownick.

— Ces deux ours et ce hibou doivent avoir une légende, vous seriez bien aimable de nous la raconter.

— Ce soir, à l'heure du thé, je me mettrai à votre disposition si cela peut vous être agréable.

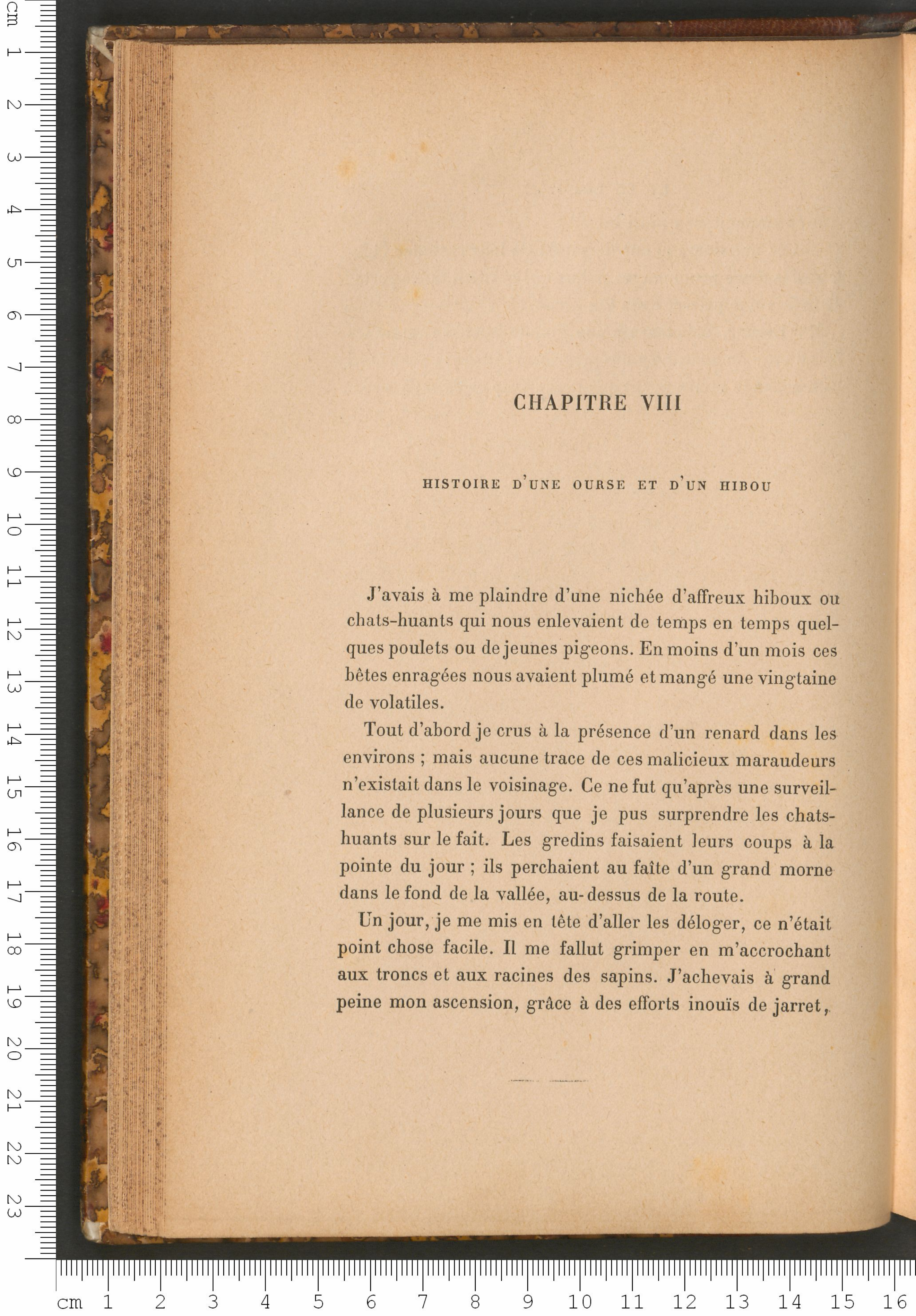
Le soir, Mme Berenz nous servit le thé elle-même, selon l'usage du pays, et aidée par sa jeune fillette.



A ce moment, son mari lui dit :

— Ces messieurs m'ont demandé de leur raconter l'histoire des deux personnages poilus qui gardent notre porte. Je te fais une prière, tiens ton sérieux !

Mme Berenz, délicieuse jeune femme blonde comme les épis d'orge en août, ne put réprimer un sourire, et son mari commença le récit suivant que je rapporte *verbum de verbo*.



CHAPITRE VIII

HISTOIRE D'UNE OURSE ET D'UN HIBOU

J'avais à me plaindre d'une nichée d'affreux hiboux ou chats-huants qui nous enlevaient de temps en temps quelques poulets ou de jeunes pigeons. En moins d'un mois ces bêtes enragées nous avaient plumé et mangé une vingtaine de volatiles.

Tout d'abord je crus à la présence d'un renard dans les environs ; mais aucune trace de ces malicieux maraudeurs n'existait dans le voisinage. Ce ne fut qu'après une surveillance de plusieurs jours que je pus surprendre les chats-huants sur le fait. Les gredins faisaient leurs coups à la pointe du jour ; ils perchaient au faîte d'un grand morne dans le fond de la vallée, au-dessus de la route.

Un jour, je me mis en tête d'aller les déloger, ce n'était point chose facile. Il me fallut grimper en m'accrochant aux troncs et aux racines des sapins. J'achevais à grand peine mon ascension, grâce à des efforts inouïs de jarret,

lorsque j'entendis du bruit dans le haut d'un sapin; je m'imagine que c'est un coq de bruyère ou une gélinotte qui s'est perchée là.

— Bonne aubaine, me dis-je, voilà notre dîner tout trouvé pour demain.

Et je tire au jugé : l'oiseau dégringole, et tombe à mes pieds. C'était un chat-huant.

J'avance quelques pas pour ramasser cet oiseau de mauvais augure et je me trouve à quinze pas d'une ourse couchée sur la bruyère toute perlée de la rosée du matin, et regardant son fils, un gaillard de sept à huit mois, occupé à humer toute une fourmilière sur laquelle il étendait sa langue noirâtre et luisante, qu'il rentrait prestement dans le fond de son gosier quand il la trouvait suffisamment chargée de fourmis.

Dès qu'elle m'aperçut, l'ourse se leva en grognant; son fils leva la tête pour voir d'où venait le bruit de mon coup de fusil, puis il continua son exercice sur la fourmilière.

— Enfer! me dis-je; voilà une rencontre désagréable. Ce genre de gibier est brutal. La bête va m'égruger comme une croûte de pain.

Je n'avais plus qu'un canon chargé, et cette charge se composait de petit plomb. Du plomb à perdrix pour créper la fourrure d'une ourse, c'était bien aventureux.

Après s'être étiré les pattes, le monstre vint à moi. Je lui tournai au plus vite les talons pour sauver ma peau.

On s'imagine que l'ours est lourd et maladroit; c'est là une erreur que vous serez à même d'apprécier quand vous vous trouverez en face de ce plantigrade. Je ne conseille à personne de jouer à courir avec lui, il est plus agile

qu'on ne croit. A peine avais-je fait vingt pas en me laissant glisser le long de la déclivité du rocher, constellé çà et là de vieux sapins, que l'ourse m'allongeait dans le dos un coup de griffe à assommer un bœuf. Sa griffe n'entra que dans l'épaisseur des habits sans atteindre la peau.

Bonheur extraordinaire! J'échappe à l'animal, mais je laisse entre ses griffes tout ce qu'elles avaient accroché, et je vais roulant comme un caillou me heurter, cent pas plus loin, à un mélèze aussi vieux que le monde. J'essaye d'embrasser l'arbre pour y monter; impossible d'y réussir.

Grâce à la structure particulière du pied des plantigrades, plutôt fait pour monter que pour descendre, la bête fauve avançait en chancelant. J'avoue que j'avais froid dans le dos, sans faire ici de calembour, car je n'avais plus que des loques.

Les filaments de mes habits flottaient derrière moi comme des guenilles au vent.

Du paletot il ne restait plus que les manches et le collet; du gilet que le devant, et du pantalon, hélas! seulement le bas des jambes; tout le reste était percé à jour.

A une quinzaine de pas au-dessus de moi, la bête allongeait le cou et les pattes pour me saisir. Un jeune sapin élançait sa tige empanachée de fruits imbriqués à côté du mélèze. J'y grimpe en toute hâte, non sans me ratisser les jambes sur sa rugueuse écorce; j'atteins enfin les premières branches horizontales, enchevêtrées dans celles de son gigantesque voisin, et, au risque de les voir se rompre sous moi, et de tomber sur les rochers, ou sur le nez de l'ourse, je me jette dans les rameaux du vieux mélèze.

Voyant sa proie passer d'un arbre à un autre à la façon

d'un écureuil, l'ourse plante ses griffes dans l'aubier, s'aide des chicots échelonnés autour du tronc, monte lourdement et atteint l'aisselle de la branche où je me balançais à califourchon.

Tout d'abord elle hésite. Cependant elle s'approche pru-



Ours noir.

demment, gueule béante, ornée de crocs trapus, jaunâtres, enveloppés d'une salive finement moussue.

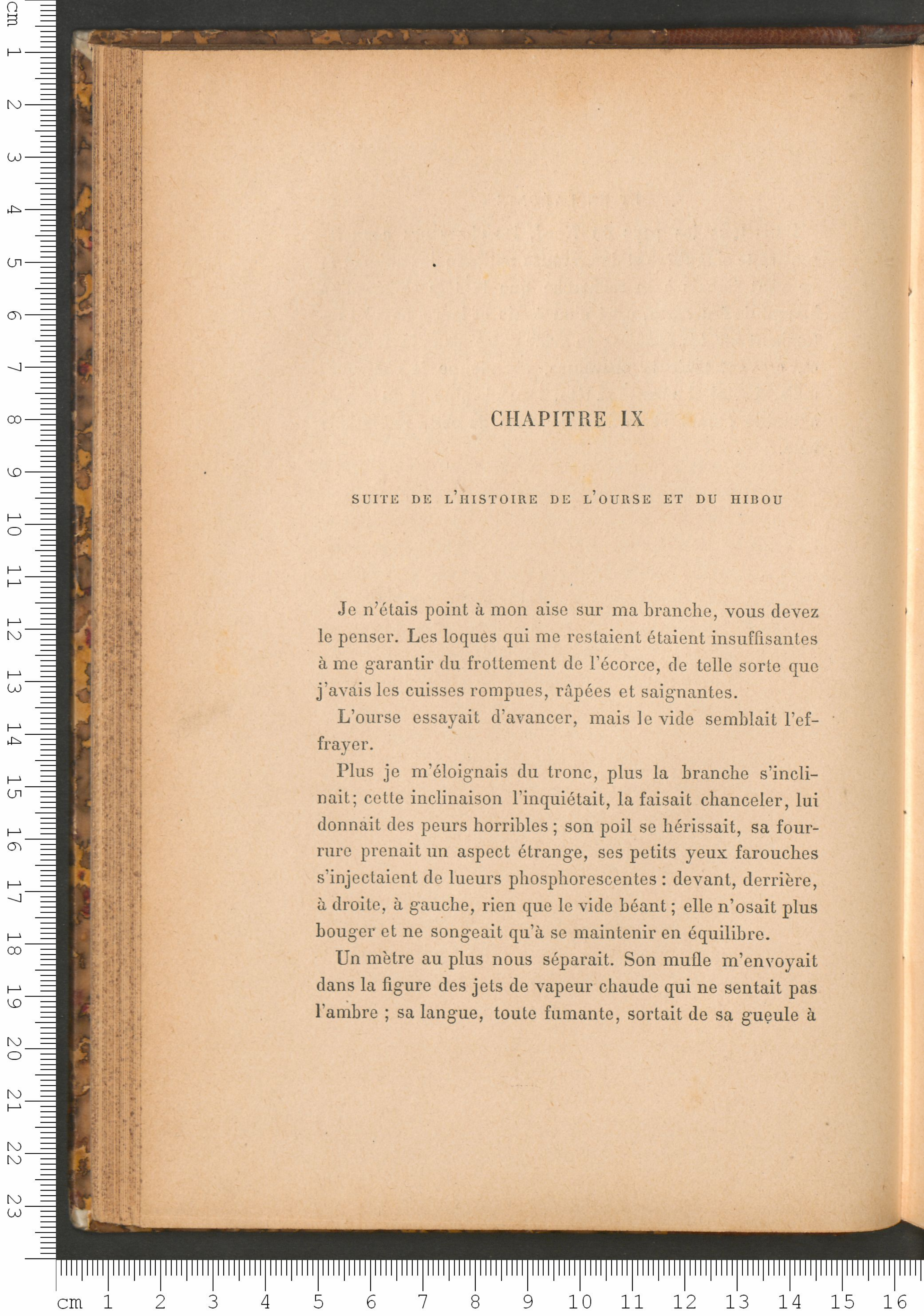
Avait-elle l'intention de se nourrir de mon individu? Je le présume à son acharnement à me poursuivre, bien que l'on dise que les ours sont plutôt herbivores, frugivores et granivores que carnivores, croyance absurde, puisqu'ils mangent parfaitement les poissons, qu'ils sont très habiles à prendre dans les moments de frai.

L'ours mange-t-il la chair de l'homme ou des grands animaux terrestres? C'est un sujet qui a été souvent controversé par beaucoup de savants.

En Europe, cet animal paraît ne se nourrir que de graines, de légumes, d'avoine et d'orge, de fourmis, de miel, dont il est très friand, quand il peut enlever une ruche, ou qu'il trouve dans nos forêts, dans les creux d'arbres, des ruches forestières. Il est un fait incontesté et incontestable du reste, c'est que la conformation de sa mâchoire est omnivore, comme celle de l'homme. Il peut donc au besoin manger de la viande. Mais nous n'avons jamais ouï dire ici qu'on l'ait surpris à dévorer une créature humaine, ni même un cheval ou une vache. Dans la Russie orientale, que j'ai habitée et où les forêts ne manquent pas de ce genre de carnassiers, là, pas plus qu'ailleurs, on n'a entendu dire que les ours eussent jamais attaqué l'homme pour se décarêmer. Il est vrai que ceux qui auraient passé par leurs mâchoires ne l'ont point été dire à Rome!

L'ours est rancunier et tenace. Dans notre pays il n'attaque l'homme que quand il s'en croit menacé, et sa manière de vous tuer est toujours la même : il vous enveloppe à bras le corps avec une de ses pattes et, de l'autre, vous prend par la nuque et vous ramène chevelure et peau sur le front; en un clin d'œil vous avez la tête dépouillée de tout le cuir chevelu, chair et poils, laissant le crâne nu jusqu'au menton : c'est une manière de vous scalper. L'homme est tué du coup, cela va sans dire. Quelquefois il vous enlace de ses deux pattes, vous renverse, se couche tout de son long sur vous et ne vous quitte que quand vous êtes étouffé.

Dans tous les pays du Nord, les chasseurs connaissent cette singulière et dangereuse aptitude de l'animal, et ne vont jamais à sa recherche que la tête coiffée d'un bonnet de fourrures, orné d'un épais et large bavolet retombant sur les épaules ; sa griffe entre dans la fourrure et, croyant tenir la chevelure, abandonne le chasseur ; mais, si celui-ci a sauvé sa tête, il sort, la plupart du temps, à moitié étouffé et tordu des griffes de cette redoutable bête.



CHAPITRE IX

SUITE DE L'HISTOIRE DE L'OURSE ET DU HIBOU

Je n'étais point à mon aise sur ma branche, vous devez le penser. Les loques qui me restaient étaient insuffisantes à me garantir du frottement de l'écorce, de telle sorte que j'avais les cuisses rompues, râpées et saignantes.

L'ourse essayait d'avancer, mais le vide semblait l'effrayer.

Plus je m'éloignais du tronc, plus la branche s'inclinait; cette inclinaison l'inquiétait, la faisait chanceler, lui donnait des peurs horribles ; son poil se hérissait, sa fourrure prenait un aspect étrange, ses petits yeux farouches s'injectaient de lueurs phosphorescentes : devant, derrière, à droite, à gauche, rien que le vide béant ; elle n'osait plus bouger et ne songeait qu'à se maintenir en équilibre.

Un mètre au plus nous séparait. Son mufle m'envoyait dans la figure des jets de vapeur chaude qui ne sentait pas l'ambre ; sa langue, toute fumante, sortait de sa gueule à

demi ouverte. N'ayant plus qu'une trop petite portée sur la branche, elle se voyait dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer vers le tronc. J'allais enfin m'en rendre maître.

J'imprimai à la branche un mouvement brusque et si vif que la bête chavira. Restée suspendue par les griffes, elle poussait des grognements de porc écorché vif.

Pour alléger ses pattes tendues soutenant péniblement le poids de son gros corps se balançant dans le vide, elle fit des efforts inouïs pour élever son museau à la hauteur de la branche, où elle parvint enfin à accrocher ses mâchoires. C'était un spectacle étrange que de voir cette énorme bête se raidir contre le danger, lutter avec une énergie désespérée, dépenser tant de force musculaire pour se maintenir suspendue. Elle avait évidemment la conscience ou l'instinct du danger dont elle était menacée.

Si j'avais eu la certitude qu'elle eût eu un élan de reconnaissance pour son sauveur, je l'aurais aidée à se tirer de cette mauvaise position. Mais, à vrai dire, je ne me sentais guère porté à la générosité.

J'avais d'ailleurs affaire à un ennemi avec lequel un couteau, bien aiguisé, est le plus sûr des arguments.

— Ce soir, lui dis-je, de la moelle de tes os je ferai de la pommade philocome pour faire repousser les cheveux sur les crânes trop défrichés ; et d'une de tes jambes on préparera un splendide souper, sans compter que je mettrai le reste de ta carcasse dans notre saloir, et que ta fourrure fera une superbe descente de lit. Quant à tes os, mes chiens les mangeront.

Dans le paroxysme de la frayeur ses griffes se crispaient, s'enfonçaient dans le bois ; ses crocs aigus s'y soudaient

de plus en plus, par une série d'efforts convulsifs. En voyant ses crocs et ses griffes disparaître peu à peu dans l'écorce, puis dans l'épaisseur du bois, je me pris à penser qu'ils pouvaient bien scier, couper la branche; cela me paraissait possible.

Cette réflexion me fit dresser les cheveux, horripiler la barbe et me donna le frisson jusque dans les moelles. Le bois de sapin, et en général tous les bois à sève résineuse, ne sont pas aussi élastiques que la grande famille des joncs et des bambous. Les fibres du sapin ploient peu et cassent net sous une tension un peu forte. La chute eût été terrible : quinze pieds ! la hauteur d'un second étage, sur un sol rocheux, anguleux !

Un moment d'hésitation pouvait compromettre ma vie.

L'animal en m'enlevant le fond de mon pantalon avait laissé les poches intactes. J'en remerciai du fond de l'âme le Créateur. Mais elles ballottaient de tous côtés. Je n'en trouvai plus l'ouverture, et mes mouvements, paralysés d'ailleurs par le suprême besoin de me tenir en équilibre, ne me permettaient que l'usage d'une seule main.

Enfin, je parvins à en retirer mon couteau à lame large et pointue, finement aiguisée l'avant-veille, et je l'ouvris avec mes dents. En m'inclinant sur la branche pour me rapprocher de la bête, je lui sciai d'un seul coup la moitié de la patte ; puis, me ravisant, je lui crevai les yeux avant de couper l'autre.

La douleur fut si horrible qu'elle tomba.

Dans sa chute elle se brisa les reins; elle essaya de se relever; mais quelque effort qu'elle fît, elle n'y put parvenir et resta étendue sur le flanc mourante et soufflant bruyam-

ment, dans son agonie, comme un marsouin échoué sur le sable. Je descendis aussitôt de mon perchoir, non sans me déchirer encore les jambes.

L'ourse râlait ses derniers soupirs; par moment tout son corps tressaillait comme s'il eût été galvanisé.

De sa gueule sortait une écume sanguinolente. Son petit accourut, tournant autour d'elle en grognant. Bien qu'il ne fût pas plus gros qu'un caniche, ses crocs, déjà longs et pointus, en faisaient une bête dangereuse. Je jugeai prudent de le tuer. Le petit monstre se défendit vigoureusement, cherchant à jouer des griffes et de la mâchoire. Je pus néanmoins l'empoigner par une patte de derrière, le soulever comme un lapin et lui ouvrir le ventre.

Je me mis aussitôt à la recherche de mon fusil, resté dans les bruyères à côté du hibou mort. Mais dans mon état de demi-nudité comment retourner chez moi?

Mes vêtements ne représentaient plus que d'informes et tristes défroques flottant au vent, comme la blouse de saint Roch.

— En laissant vos deux bêtes dans le bois vous n'aviez pas peur qu'elles fnssent mangées par des loups? demandai-je àmon hôte.

— Les loups se donnent de garde d'approcher d'un ours. Ils savent que d'un coup de griffe ils seraient éventrés.

J'arrive à la scène la plus fantastique, la plus désopilante que l'on puisse jamais voir en ce monde... Tenez, voilà ma femme qui commence à rire, la sans-cœur!

Mme Berenz partit en effet d'un éclat de rire si franc, qu'il gagna tout l'auditoire féminin, qui connaissait cet incident.

— Deux kilomètres environ me séparaient de la maison. A partir de la base du morne où l'ourse m'avait arrangé de si belle façon, un seul chemin m'était ouvert, et ce chemin était la grande route conduisant de Vasa à Helsingfors : il fallait bon gré mal gré la suivre. Cette route va en zigzag comme toutes les routes tracées dans les pays de montagne, où il faut contourner, profiler les rochers, les ruisseaux, les lacs. J'allai d'un pas accéléré, et ne m'amusai pas à contempler les beautés de la nature ni à herboriser le long du chemin. Encore dix minutes et j'échappais à tous les regards ; j'avais l'air d'un vaurien, d'un vagabond poursuivi par la gendarmerie. Tout à coup le bruit de plusieurs carrioles lancées au grand trot, la musique des grelots, puis des cris joyeux, des chants frappent mes oreilles. La trompette du jugement dernier ne m'eût point fait frissonner davantage. Tout en doublant le pas je me retourne et j'aperçois une noce arrivant à fond de train derrière moi. J'aurais voulu être au fond de la Sibérie.

A ces mots, Mme Berenz laissa échapper une explosion de rire qui interrompit de nouveau le récit de son mari.

— A gauche la montagne à pic, rien que des rochers, sans la moindre végétation où l'on pût se réfugier; à droite le lac Ioé à dix mètres au-dessous du chemin. Pas un trou, pas un arbre, pas un buisson, pas une misérable touffe d'herbe où je pusse cacher le désordre de ma toilette.

La mariée, tout enrubannée, ouvrait la marche dans une carriole découverte. Que faire? ô mon Dieu! me dis-je. J'avais beau me ratatiner dans mes loques, mon malheu se montrait de tous les côtés.

Par respect pour les spectateurs, que je n'avais point

invités, je tournai le dos à la route et regardant le lac, dans la posture d'un pêcheur à la ligne... avec mon fusil sous le bras... on dut me prendre pour un brigand échappé du bagne.

Ajoutez que le soleil me cuisait les épaules. Diable de soleil! si j'avais pu comme Josué, le vainqueur d'Adonisédec, roi de Jérusalem, arrêter sa lumière et faire les ténèbres!

D'immenses éclats de rire retentirent d'un bout à l'autre du convoi matrimonial.

La noce s'arrêta.

Un hourra formidable à faire écrouler le Vésuve ébranla la vallée. Tous les invités se tordaient comme des anguilles coupées en deux et poussaient des exclamations d'épileptiques les plus désobligeantes pour un homme dans ma situation. Enfin, après s'être bien égayés à mes dépens, les gens de la noce continuèrent leur route, et moi la mienne.

J'arrivai chez moi fou, ahuri, essoufflé, hors d'haleine, en me faufilant comme un voleur pour échapper à tous les regards, et la première personne qui me reçut ce fut ma femme qui, me voyant en cet état délabré, fut prise d'un accès de fou rire si convulsif qu'elle faillit en mourir asphyxiée, et, je dois l'avouer, il y avait réellement de quoi se pâmer.

Quelques heures après, malgré l'état de mes jambes, enflées à vif, je fis atteler ma carriole et je partis avec trois hommes. Le soir, à la tombée de la nuit, nous rentrions avec les deux ours et le hibou. Je les ai fait empailler; c'est un souvenir. Il y a encore un jambon dans la che-

minée et du filet dans le saloir. Si vous voulez, Messieurs, nous faire l'honneur et l'amitié de rester à dîner avec nous demain soir à six heures, ma chère femme se fera une joie bien vive de vous recevoir, et vous pourrez vous convaincre qu'il n'y a ni sanglier, ni élan, ni chevreuil qui vaille ce genre de gibier. Ça vous a un fumet de sauvagine des plus appétissants.

Le lendemain nous savourions, chez M. Berenz, un morceau de jambon d'ours et une tranche de filet, arrosés de plusieurs verres de porto, et Marius, un fin gourmet, déclara qu'il n'avait jamais mangé rien de meilleur. Nous fîmes hommage à notre hôtesse d'une bouteille d'anisette de Bordeaux, qu'elle remisa précieusement dans sa cladavoge (chambre où l'on enferme toutes les provisions) en déclarant qu'elle ne serait décachetée que le jour de notre retour.

On ne s'imagine pas en Europe l'excellent cœur des Finlandais, leur large hospitalité envers les Français. Quand vous avez mis une fois le pied chez ces charmantes gens, vous êtes à toujours considéré comme de la famille. Vous y êtes toujours désiré et accueilli avec la plus franche cordialité.

CHAPITRE X

TROIS JOURS A VASA

Quelques heures après être sortis de Syllan nous entrions dans Vasa (ce mot signifie *gerbe*); c'est la patrie du grand Gustave Vasa, le fondateur du royaume de Suède.

Cette petite ville n'a rien de remarquable. Son seul titre à l'attention des voyageurs est d'avoir donné naissance à ce grand patriote, ce sage législateur, ce roi constitutionnel.

Toutes les maisons sont en bois toujours peintes en oxyde de fer. Qui a vu une petite ville scandinave les a vues toutes. Quelques-unes ont la base en bois ou en briques. Parfois on en rencontre bâties en pierre, — je veux dire en brique ; — celles-là sont des établissements du gouvernement.

D'un bout à l'autre le sol n'est qu'un massif, un pâté, un bloc de fer, soit en pierre, soit à l'état de sable ou à l'état natif : ce dernier état est rare et ne se rencontre que par

petits blocs de quelques kilogrammes, le tout caché sous une épaisse croûte de granit.

Plus haut, au delà de Haparanda, on trouve des mines de fer aimanté.

C'est de la Finlande que l'on a tiré ces superbes granits si variés de couleur, si bien veinés, et surtout le blanc verdâtre pour la construction de l'église Saint-Isaac à Pétersbourg, et les colonnes monolithes gigantesques pour les deux principaux portails.

Le district de Vasa produit, dit-on, les meilleurs seigles et les meilleures orges de la Scandinavie, ce qui explique l'excellente bière que l'on boit en Finlande. Cette denrée est le principal commerce de son port, avec le bois et le goudron. Je dis *port,* c'est *rade* que je devrais dire. Le port de Vasa, il y a soixante-dix ans, comptait parmi les meilleurs, les plus sûrs du golfe de Botnie. Les Russes l'ont ruiné, ainsi que beaucoup d'autres du pays au profit de Helsingfors.

A peine descendus de notre traîneau, couvert comme la moitié d'une berline, nous vîmes approcher un passant en longue redingote noire, ayant sa femme au bras et suivi de trois grandes jeunes filles de seize à vingt ans.

— Messieurs, nous dit ce brave homme, en assez bon français, nous avons, ma femme et moi, l'honneur de vous offrir notre maison où un déjeuner vous attend et où vous allez vous trouver dans vingt minutes avec M. et Mme Berenz, qui vous suivent de près.

M. et Mme Berenz nous suivirent en effet de si près qu'en entrant dans la demeure du pasteur nous les vîmes se chauffant et riant de notre surprise.

Ces excellentes gens, ayant une visite à faire à Vasa, étaient partis sans nous en prévenir dix minutes après nous, et nous avaient dépassés avant même la moitié du chemin.

La demeure du pasteur encadrait un emplacement con-



Gustave Vasa.

sidérable, faisant angle sur les deux plus grandes rues de la ville. Bien qu'elle fût tout en bois avec un soubassement de briques, elle renfermait un confortable que l'on rencontre rarement en Finlande, où cependant la bourgeoisie est généralement aisée.

La salle à manger occupait le tiers de la maison et me-

surait bien vingt-cinq ou trente pas dans sa longueur et huit dans sa largeur. Cette combinaison que l'on remarque à peu près partout en Suède, en Norvège et en Finlande, à sa raison d'être. La vie y est en hiver infiniment plus active qu'en été. On reçoit beaucoup, on soupe beaucoup, on danse souvent. Tous les soupers — amas de victuailles, de hors-d'œuvre, flanqués de vins d'Espagne, de Portugal, de Sicile, d'hydromel, de punch, souvent de champagne, fabriqué à Hambourg — sont toujours suivis de la sauterie obligée. Les murailles badigeonnées en couleurs tendres, lilas, vert pomme, tapissées d'images des grands hommes : Bonaparte, Frédéric le Grand, Pierre Ier, Paul, Catherine II, Tycho-Brahé, tous ayant des figures farouches et sauvages; puis des fleurs en papier, des guirlandes sur lesquelles s'épanouissaient des grappes de lilas en peinture, des flocons de fruits de sorbier également peints; un énorme coucou en face de la cheminée, des fructifications monstrueuses de sapin; au plafond des poissons empaillés, et toujours des guirlandes de feuilles de sapin.

Le déjeuner servi, Mme Sigfeld me prit le bras et me conduisit à la place que je devais occuper; Marius offrit le sien à Mme Berenz; les demoiselles nous suivirent, et chacun fit honneur au festin.

Prévenus depuis deux jours de notre passage dans leur ville, nos hôtes avaient préparé d'innombrables faisceaux de gâteaux, de pâtés, de galettes, de tartes aux conserves de fraises et de framboises; puis des gelinottes rôties, un superbe lièvre cuit dans son jus, composaient un déjeuner homérique.

Mme Berenz, placée en face de moi et à côté du pasteur, ne put réprimer une envie de rire, se rappelant l'histoire de son mari. Après une séance de près de trois heures à table, buvant, causant, fumant, répondant aux mille demandes des jeunes filles sur les modes et les toilettes de Paris, nous entendîmes au piano les premières mesures d'une valse.

Ce fut comme un coup de foudre pour cette ravissante jeunesse, et celle que l'on avait invitée pour ce bal improvisé, heureuse et joyeuse du hasard qui lui procurait toute une après-midi et probablement une nuit de danse. En un clin d'œil les tables furent desservies, enlevées, et, une demi-heure après, le bal commença avec un entrain diabolique. La plupart des jeunes filles avaient la figure couverte d'un loup comme dans un bal masqué.

Je dois dire qu'ici, dans les États scandinaves, on donne un bal masqué en toute saison ; mais les femmes seules se masquent la figure.

Les mères se groupèrent d'un côté et tricotèrent, les unes des bas, les autres des gants, celles-ci des bandes de laine de couleur, celles-là des bonnets pour leur mari ; de l'autre les pères se placèrent autour des tables où ils jouèrent le whist, le piquet, etc. Le jour arriva que les mamans manœuvraient encore leurs aiguilles, que les hommes jouaient et que les jeunes filles valsaient et dansaient avec le même entrain. Je crois qu'il n'y a pas en ce monde de femmes plus solidement membrées ; elles résistent merveilleusement à ce genre d'exercice. On servit mille friandises avec du thé, du chocolat ; puis chacun, encapuchonné dans une longue et chaude mantille fourrée, vint

nous serrer la main avec mille compliments et exclamations : Au revoir, bon voyage.

Roux et moi nous étions brisés, moulus, courbaturés, enfiévrés ; nous nous couchâmes dans une chambre à deux lits où nous dormîmes jusqu'à sept heures du soir. Ces lits, espèces de couchettes à bateau, comme des lits d'enfants, ne nous offrirent que des matelas de crin infiniment moins moelleux que la laine. Dans le Nord, on ne connaît pas d'autre literie. On dit que le crin est plus sain que la laine ; je suis disposé à le croire.

Nous dûmes consentir à prolonger de vingt-quatre heures notre séjour chez nos hôtes pour assister aux fiançailles d'une jeune fille parente de Mme Berenz, avec un Finlandais de bonne famille, demeurant près de la ville.

Le soir des fiançailles, le pasteur, devant toute la famille et les amis assemblés, bénit deux anneaux d'or portant intérieurement le jour, la date de cette cérémonie, les noms et prénoms des fiancés et les passa à l'annulaire de chacun d'eux.

Il y eut donc un poète ce soir-là ! Et quel discours ! Si les meilleurs sont les moins longs, celui du vieux patriarche de la littérature scandinave devait être insignifiant : car personne ne sourit de ses calembredaines. Néanmoins, on porta vingt toasts au père de la jeune fille, à sa mère, à la nourrice qui l'avait élevée. On en fit autant pour le fiancé et sa famille. Je laisse à penser le nombre de bouteilles de champagne et d'hydromel que l'on but. Au moment d'ouvrir le bal, la plupart des invités titubaient sur leurs jambes, légèrement émus. La température tropicale de la pièce dissipa assez promptement les nuages qui obscurcissaient leurs

cervelles et la danse, les valses, les polkas, continuèrent sans désemparer, comme l'avant-veille, jusqu'au jour.

Cette seconde soirée, ou plutôt cette « nuit » nous réduisit à l'impossibilité de nous mettre en route avant le surlendemain matin à la naissance du jour.

Les jours s'allongeaient, le soleil commençait à envahir l'horizon dès cinq heures. Les jeunes filles de notre hôte et leur mère, levées avant l'aurore, nous préparaient une collation confortable, pétrissaient de la pâte pour nous faire une provision de gâteaux pour notre voyage. Ce ne fut pas sans une réelle et sérieuse émotion que nous quittâmes ces braves gens.

De leur côté, ils avaient les yeux humides en nous servant le thé. L'aînée des jeunes filles, la plus vaillante, nous fit un compliment entrecoupé de ce genre de hoquet que produit la gorge étranglée par un sanglot :

— Vous avez, nous dit-elle, animé notre maison d'une si franche et honnête gaieté qu'elle va désormais nous paraître bien triste et bien déserte jusqu'à votre retour... si vous revenez jamais...

— Oh! nous reviendrons, s'écria Marius, n'en doutez pas ; ce serait nous montrer bien ingrats envers vous, après la bienveillante et si affectueuse hospitalité que vous nous avez donnée. Nous reviendrons, ne dussions-nous que nous tendre la main seulement en passant...

Marius, très émotionné aussi, ne put achever.

— Nous serons très heureux de vous revoir et de vous recevoir, ajouta le père.

— Adieu donc ! fit la jeune fille, qui cherchait à se montrer brave et que l'émotion faisait pâlir comme un linceul.

A bientôt! conservez-nous un bon souvenir, comme nous vous conservons la meilleure part de notre cœur : notre bonne et cordiale amitié !

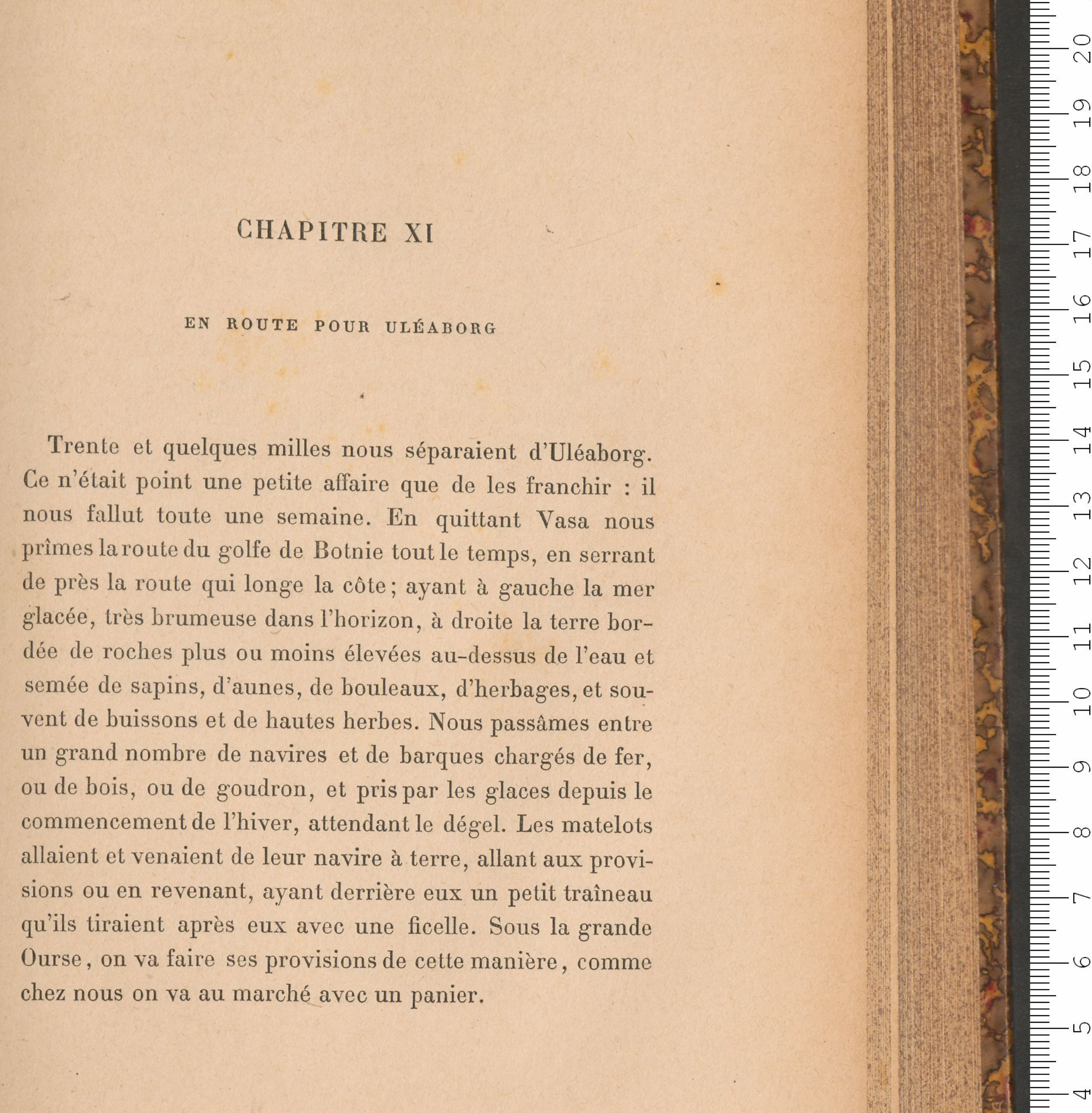
Au moment de franchir le seuil de cette maison hospitalière que nous ne devions plus revoir, tous, par un élan de sympathie, nous nous embrassâmes avec effusion. Les hommes eux-mêmes avaient les yeux mouillés.

— Si par impossible, leur dis-je en leur pressant les deux mains, nous ne pouvions repasser par Vasa, dont le souvenir nous restera toujours cher, nous vous disons au revoir, l'hiver prochain, à Stockholm où nous vous attendrons, n'est-ce pas ?

Ce fut promis. Nous nous revîmes en effet dans la capitale de la Suède. Toutes nous y devancèrent et s'y établirent pour passer la saison des bals accompagnées de leur mère, de leur père et de deux jeunes frères.

— Mille cornes du diable ! exclama Marius, quand nous fûmes à cent pas de la demeure de ces excellentes gens, si les adieux avaient duré deux minutes de plus, je pleurais comme à l'enterrement d'un oncle à succession.

— Et même davantage ? répliquai-je en riant.



CHAPITRE XI

EN ROUTE POUR ULÉABORG

Trente et quelques milles nous séparaient d'Uléaborg. Ce n'était point une petite affaire que de les franchir : il nous fallut toute une semaine. En quittant Vasa nous prîmes la route du golfe de Botnie tout le temps, en serrant de près la route qui longe la côte ; ayant à gauche la mer glacée, très brumeuse dans l'horizon, à droite la terre bordée de roches plus ou moins élevées au-dessus de l'eau et semée de sapins, d'aunes, de bouleaux, d'herbages, et souvent de buissons et de hautes herbes. Nous passâmes entre un grand nombre de navires et de barques chargés de fer, ou de bois, ou de goudron, et pris par les glaces depuis le commencement de l'hiver, attendant le dégel. Les matelots allaient et venaient de leur navire à terre, allant aux provisions ou en revenant, ayant derrière eux un petit traîneau qu'ils tiraient après eux avec une ficelle. Sous la grande Ourse, on va faire ses provisions de cette manière, comme chez nous on va au marché avec un panier.

Nous traversâmes, sans nous y arrêter, *Gamla-Karlebu* (le vieux Charles), puis Brahestad, lieu de naissance de la famille si nombreuse des Brahé(Danois), qui a donné un grand nombre d'hommes de talent ou illustres : ambassadeurs, militaires, marins, et à l'astronome Tycho-Brahé.

Il faut que le Créateur ait gravé profondément dans le cœur des Scandinaves l'amour de la patrie, pour qu'ils ne cherchent pas à quitter pour toujours une contrée où le sol est si ingrat, les hivers si durs, où la neige tombe à torrents, et où les cyclones qui descendent du pôle font un bruit infernal à croire que la terre se brise en morceaux. Non seulement ils ne songent pas à quitter le clocher natal, leurs terres infécondes; mais ils l'aiment, cette patrie, ils en ont la nostalgie et y reviennent en toute hâte, toujours heureux de la revoir, de s'y retrouver.

Enfin! après Brahestad nous entrons dans Uléaborg, chef-lieu du gouvernement du même nom. Le bruit des clochettes suspendues aux colliers de nos chevaux attire l'attention des habitants. Nos trois traîneaux font la même sensation qu'une caravane de cent cinquante chameaux traversant la ville d'Ispahan.

Uléaborg est une ville de huit à neuf mille âmes, assise sur les deux rives de l'Uléa, tout près de la mer. La plupart des maisons bourgeoises sont cachées dans les arbres. Chaque famille habitant une maison seule, Uléaborg paraît avoir une importance qu'elle n'a pas. Son commerce est exactement le même que celui des autres villes du même littoral : bois, fer, goudron, etc. Le quartier marin est sur la rive gauche, au plus près du port. Nous y avons re-



Construction de maisons de bois à Uléaborg.

marqué une singulière industrie, que nous n'avons vue que là, mais qui, depuis, s'exploite à Stockholm : c'est la construction de chalets de diverses grandeurs, se montant et pouvant se démonter à volonté, aussi facilement transportables que des madriers. On en exporte au Canada, dans les îles, à des prix modiques. Tous ceux que nous avons vus n'avaient qu'un rez-de-chaussée divisé en trois pièces : celle du milieu servant de vestibule, salle à manger, et de cuisine dans le fond; de chaque côté une grande chambre à feu : tout cela est logeable. Une petite mansarde avec balcon et escalier à l'intérieur. Le tout revient, couverture comprise, entre douze et quinze cents francs pris dans le pays. Le transport par navire est fort peu de chose. On en fabrique avec un premier étage et un balcon circulaire.

Pris par le dégel nous ne pouvons aller plus loin; le traînage serait trop pénible à travers mille fondrières dégelées le jour et regelées la nuit. Nous nous résignons à attendre la fin de ce cataclysme d'eau, de boue et de glaçons qui va envahir tout le pays, par tous les côtés à la fois.

Le passage de l'hiver au printemps ou pour mieux dire à l'été amène, dans tout le Nord sans exception, un gâchis tel que toute circulation autrement qu'à pied ou à cheval devient impossible et même dangereuse pour ceux qui n'y sont point habitués; et cette température, ce dégel, durent deux et trois semaines avec des alternatives de pluies et de neiges fondues.

Comme dans l'Allemagne du Nord, on vous sert des viandes cuites à l'eau ou rôties, accompagnées d'agortzy ou

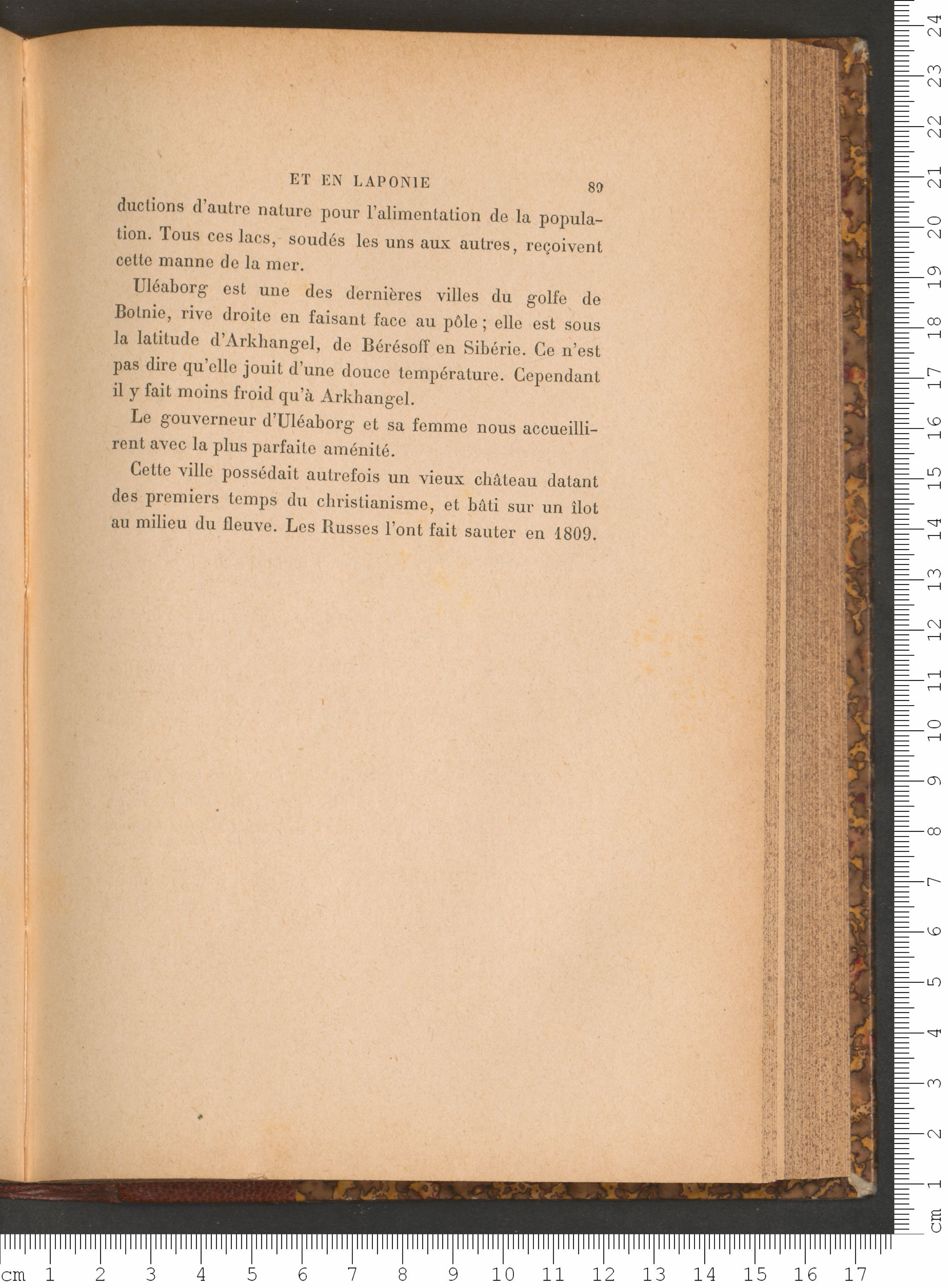
de conserves d'airelles, ou de pruneaux, voire même de confitures de groseilles.

Ces airelles sont le fruit d'une petite bruyère rampante sur le sol dans les prairies, le long des chemins, au grand air, et dont les grappes ressemblent par la forme, la couleur et les dispositions à celles de nos groseilliers.

Le gibier, dans tout le Nord sans exception, est fort abondant, excellent et très varié. Je dois faire observer ici que le gibier d'eau, qui pullule sur tous les lacs, les marais, les rivières : vingt espèces de canards, oies, cygnes, poules d'eau, sarcelles, etc., en un mot toute la gent emplumée de terre, de mer ou de forêt doit être préalablement dépouillée comme un lapin avant d'être mise à cuire, pour enlever une détestable âcreté chez les uns, un horrible goût d'huile de poisson chez les autres.

Le lièvre est très commun, mais plus haut sur pattes et plus allongé que le nôtre, et aussi beaucoup moins tendre. Il est brun en été et blanc en hiver.

La Finlande est plus que la Suède (vulgairement appelée pays des mille lacs) couverte d'eau, de marais, de lacs et de mamelons rocailleux ou boisés. En été, c'est un pays charmant, idyllique, une autre Écosse, une Suisse en miniature. La pêche est d'une abondance et d'une variété incomparables. L'esturgeon y est très commun en certaines saisons ainsi que le saumon. Cette abondance de poisson explique les nombreuses métairies établies le long des cours d'eau et autour des lacs. Quand les récoltes sont engrangées, tous les habitants se livrent à la pêche. On y prend aussi beaucoup de harengs qui circulent par bancs de plus d'un mètre d'épaisseur. Cette récolte vient s'ajouter aux pro-

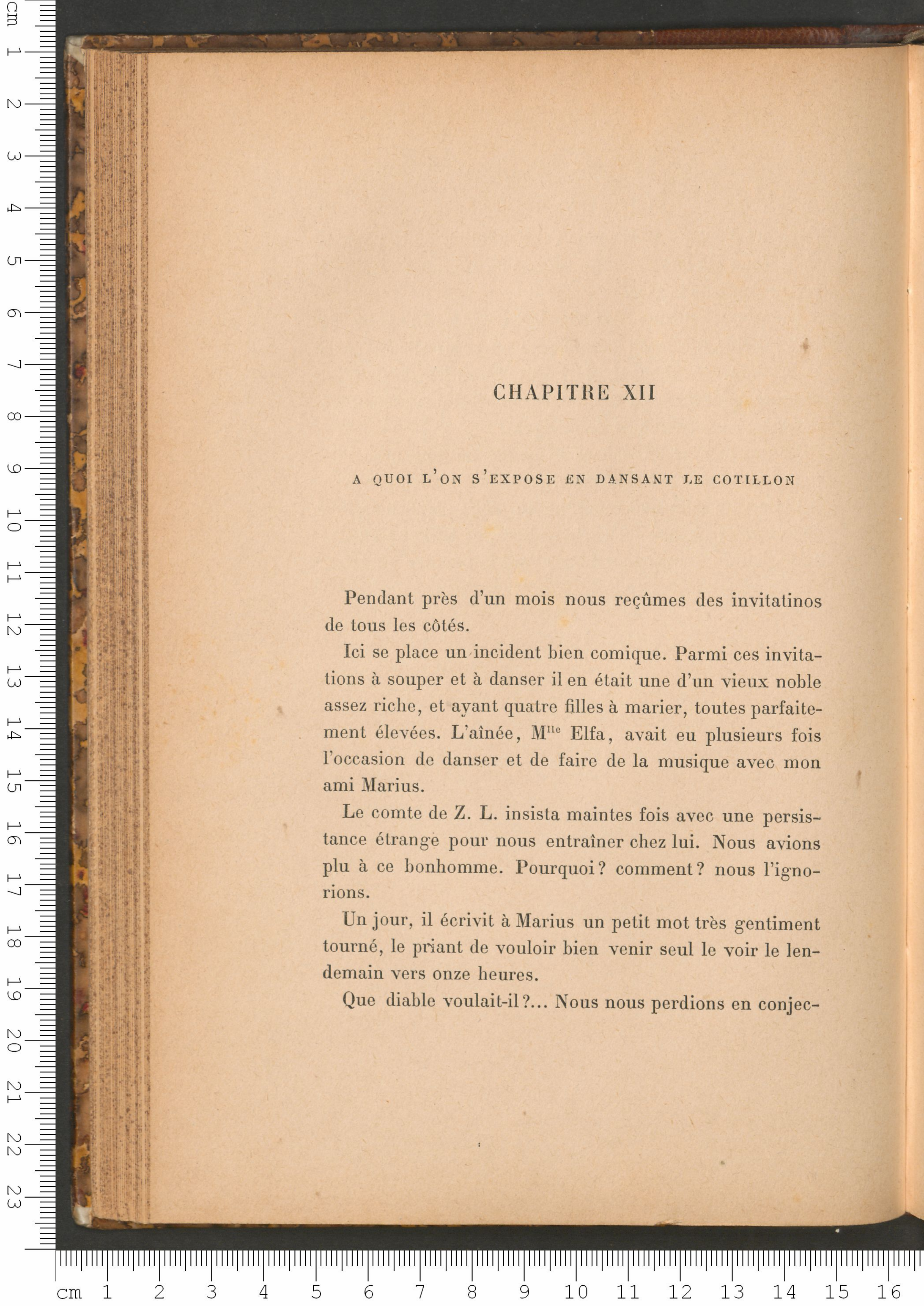


ductions d'autre nature pour l'alimentation de la population. Tous ces lacs, soudés les uns aux autres, reçoivent cette manne de la mer.

Uléaborg est une des dernières villes du golfe de Botnie, rive droite en faisant face au pôle ; elle est sous la latitude d'Arkhangel, de Bérésoff en Sibérie. Ce n'est pas dire qu'elle jouit d'une douce température. Cependant il y fait moins froid qu'à Arkhangel.

Le gouverneur d'Uléaborg et sa femme nous accueillirent avec la plus parfaite aménité.

Cette ville possédait autrefois un vieux château datant des premiers temps du christianisme, et bâti sur un îlot au milieu du fleuve. Les Russes l'ont fait sauter en 1809.



CHAPITRE XII

A QUOI L'ON S'EXPOSE EN DANSANT LE COTILLON

Pendant près d'un mois nous reçûmes des invitatinos de tous les côtés.

Ici se place un incident bien comique. Parmi ces invitations à souper et à danser il en était une d'un vieux noble assez riche, et ayant quatre filles à marier, toutes parfaitement élevées. L'aînée, Mlle Elfa, avait eu plusieurs fois l'occasion de danser et de faire de la musique avec mon ami Marius.

Le comte de Z. L. insista maintes fois avec une persistance étrange pour nous entraîner chez lui. Nous avions plu à ce bonhomme. Pourquoi? comment? nous l'ignorions.

Un jour, il écrivit à Marius un petit mot très gentiment tourné, le priant de vouloir bien venir seul le voir le lendemain vers onze heures.

Que diable voulait-il?... Nous nous perdions en conjec-

tures. Nous arrivions à la veille de notre départ ; le golfe, débloqué en partie de ses glaces, nous permettait de continuer notre voyage par eau, ce qui nous paraissait moins fatigant.

Marius se rendit chez le comte, à l'autre bout de la ville, au pied des rapides de l'Uléa. Sa maison, enveloppée d'un grand jardin clos de haies en sapins taillés, avait un air très bourgeois. Cette grande construction, en briques au rez-de-chaussée et en bois à l'étage au-dessus, était flanquée d'une tour octangulaire, avec un paratonnerre. — Notez, en passant, que sous ces latitudes élevées le tonnerre se fait entendre très rarement. L'entrée, assez magistrale, se composait d'une grande grille en bois peint et de deux petites portes bâtardes.

Quand Marius aperçut la maison, le vieux comte observait l'espace sur sa tour ; il hissa aussitôt un drapeau aux armes de sa famille, descendit dans ses appartements, se mit à la tête de toute sa maison, et, flanqué de sa femme et de ses quatre filles, il reçut le docteur au bas du perron, se jeta dans ses bras, lui appliqua une accolade bien sentie, puis le poussa dans les bras de sa femme, qui le remit dans les bras d'Elfa, qui le repassa à sa sœur cadette, et ainsi jusqu'à la quatrième, toutes manifestant une joie délirante, se laissant embrasser et donnant, chacune à son tour, une affectueuse accolade au docteur Marius, qui était complètement ahuri.

Que signifiait cette comédie ?

Le comte avait endossé son uniforme, un peu défraîchi, de général russe ; il était couvert de décorations et de médailles d'une épaule à l'autre, l'épée au côté, ses bottes

de guerre, le tricorne à plumes, les mains gantées de peau de daim ; les dames étaient en grande toilette. Marius fut conduit immédiatement dans le salon, où il resta seul avec le général, les dames s'étant retirées discrètement.

Hébété littéralement par cette réception, il se demandait à quoi il devait tant d'honneurs.

Le général prit le premier la parole :

— Cher docteur, lui dit-il, on rapporte que Mahomet ayant dit à la montagne de venir à lui, et celle-ci s'obstinant à ne pas bouger, ce fut lui qui alla à la montagne. Vous ne veniez pas nous faire votre demande, je vous ai prié de venir, et, en galant homme, vous êtes venu.

— Quelle demande avais-je à vous faire, général ?

— Parbleu ! la main de ma fille aînée.

— Comment ! vous demander la main de Mlle Elfa ! Mais, cher Monsieur, je n'ai jamais songé à l'épouser, et je ne lui ai jamais rien dit qui pût lui faire supposer que j'eusse l'intention de me marier !

— Allez toujours, je vous écoute.

— J'ai dit.

— Alors, c'est à mon tour à parler... vous avez fait danser ma fille ?

— Plusieurs fois, dans toutes les soirées où j'ai eu l'honneur de la voir.

— Vous l'avez fait valser, polker ?

— Je suis loin de le nier, c'est la plus ravissante valseuse que j'aie jamais vue.

— Vous en convenez ?

— Je ne le nie pas.

— Vous avez conduit le cotillon avec elle ? Ah !... Or la

coutume du pays est que, quand on invite une jeune fille pour conduire le cotillon, cela est considéré comme une demande en mariage... Ah ! y êtes-vous ? Vous êtes un brave et digne jeune homme, vous êtes docteur en médecine, ma fille vous adore, je vous la donne sans dot, mais avec ma bénédiction paternelle.

— J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous dire que je n'ai pas l'intention de me marier, pas plus avec votre fille qu'avec toute autre.

— Ma fille est bien élevée ; c'est une femme de ménage accomplie : elle sait faire d'excellentes soupes aux pommes tapées et aux pruneaux, fumer et saler des harengs, préparer des saumons à l'huile, faire du beurre salé, des confitures, mariner des agortzy et des champignons ; elle sait faire la lessive, savonner et repasser le linge ; elle confectionne d'excellentes pâtisseries... c'est une dot, cela, Monsieur, la plus riche des dots : de plus, elle est musicienne, Monsieur, comme Meyerbeer !

— Monsieur, j'admire toutes les qualités de Mlle Elfa, et, comme vous, je trouve que ce serait une femme de ménage accomplie ; mais je ne suis point à marier.

— Vous avez tort, Monsieur ; vous lui avez porté un préjudice considérable. Elle a conduit le cotillon avec vous et vous ne l'épousez pas ! Que va dire le monde ? Que va devenir cette chère enfant ?... Mon Dieu ! quelle désolation ! quand j'y pense ! c'est un déshonneur pour toute la famille !

— Je regrette, Monsieur, d'avoir ignoré les usages du pays. J'ai l'honneur de vous saluer.

— Et pour comble d'humiliation, j'ai endossé mon vieil

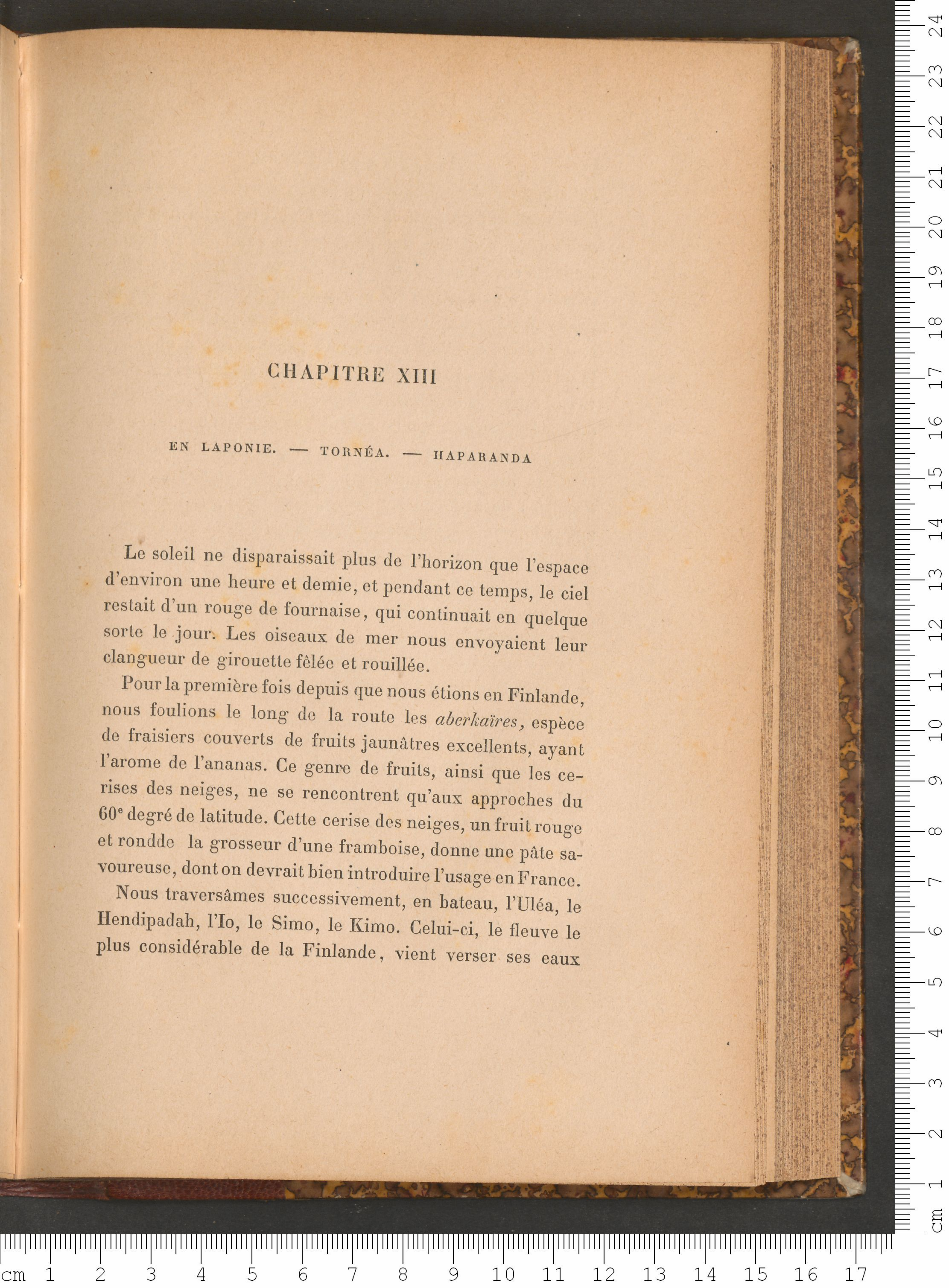
habit de parade ; je vous ai attendu du haut de mon donjon... Je vous ai reçu à la tête de ma maison... Je vais être la risée de tout le monde, de mes domestiques, de toute la ville...

Marius ne put échapper à cette scène de désolation, qui menaçait de prendre une tournure fâcheuse, qu'en se dérobant rapidement. Il revint en toute hâte, et quand il me raconta son histoire du matin, je ne pus réprimer une explosion de rire homérique.

— Cela t'apprendra, lui dis-je, à faire danser les demoiselles et à conduire le cotillon. Nous n'avons plus qu'à quitter au plus vite Uléaborg.

Mais, au moment de nous lancer en chaloupe sur le golfe, le gouverneur vint en personne nous prévenir que la débâcle n'était que partielle et que nous risquions d'être soulevés par les glaçons ; que le plus prudent était de prendre une carriole et de gagner, en cet équipage, Tornéa et Haparanda.

Nous suivîmes son conseil, et nous partîmes en voiture à deux roues, non suspendue. Que Dieu garde mes lecteurs de faire un voyage de cent lieues en pareil équipage, d'où l'on ne descend qu'avec un lombago!



CHAPITRE XIII

EN LAPONIE. — TORNÉA. — HAPARANDA

Le soleil ne disparaissait plus de l'horizon que l'espace d'environ une heure et demie, et pendant ce temps, le ciel restait d'un rouge de fournaise, qui continuait en quelque sorte le jour. Les oiseaux de mer nous envoyaient leur clangueur de girouette fêlée et rouillée.

Pour la première fois depuis que nous étions en Finlande, nous foulions le long de la route les *aberkaïres,* espèce de fraisiers couverts de fruits jaunâtres excellents, ayant l'arome de l'ananas. Ce genre de fruits, ainsi que les cerises des neiges, ne se rencontrent qu'aux approches du 60e degré de latitude. Cette cerise des neiges, un fruit rouge et rondde la grosseur d'une framboise, donne une pâte savoureuse, dont on devrait bien introduire l'usage en France.

Nous traversâmes successivement, en bateau, l'Uléa, le Hendipadah, l'Io, le Simo, le Kimo. Celui-ci, le fleuve le plus considérable de la Finlande, vient verser ses eaux

dans le fond du golfe. Bien que son cours soit très lent, à peine sensible à l'œil, il soutire toutes les eaux des lacs qui se trouvent sur son parcours et ceux de la haute Laponie russe, qui n'est à vrai dire qu'un immense marécage. Le passage de ces cours d'eau est très difficile, à cause des nombreux bas-fonds qui bordent les berges. Nos pauvres bateliers eurent une peine infinie à aborder le sol ferme. Ces pauvres diables, anciens soldats de l'armée russe, renvoyés éreintés, épuisés, cassés, après trente ans de service, sans un sou de retraite, se gagent chez les paysans pour un gîte et un morceau de pain. En considérant le cours des choses humaines, on rencontre souvent des exemples de cette misère noire, imméritée, qui accompagne l'homme jusqu'à sa mort, et qu'il supporte cependant avec résignation, quand elle ne l'abrutit pas jusqu'à en faire un désespéré qui se soulève contre la société. Heureux les peuples qui ont une foi vive en une autre vie meilleure !

Les Finnois emploient ces malheureux, les recueillent chez eux, les logent l'hiver et l'été, les traitent avec douceur et humanité.

A notre passage à Kémi, un très petit bourg tout au fond de la Botnie, nous visitons le temple réformé, d'une architecture gothique élégante et assez bien conservée. On serait surpris de ce style si près du pôle, si l'on ne se souvenait que ce pays a été catholique pendant des siècles, et que c'est de là que partaient les moines pour aller prêcher l'Évangile aux Lapons, qui, plus tard et sans y songer beaucoup, se sont laissé insensiblement convertir à la religion luthérienne.

Le pasteur avait bien voulu nous offrir l'hospitalité. Il se plaisait dans sa paroisse et, sous un ciel assez voisin du pôle, souhaitait d'y rester. Il se livrait à des travaux littéraires, et nous traduisit en latin la tragédie d'*Éric XIV*, dont j'ai parlé plus haut.

Quarante-huit heures après, nous entrions sur le sol de la Laponie, à Tornéa.

Cette petite ville, toute de bois, sur une île basse, au milieu du fleuve, presque à son embouchure, est entourée de magnifiques prairies, coupées par plusieurs bras du delta et bordées çà et là de saules, de bouleaux, de sapins : ajoutez à ce paysage une douzaine de petits moulins à vent, éparpillés de chaque côté de la rivière. Tornéa est plutôt un village qu'une ville. En y arrivant par mer on aperçoit de très loin son grand clocher pointu, avant de rien voir de ses maisons en rondins de sapin, toutes basses et généralement carrées. Cependant, considérée comme port, on y rencontre à peu près tout ce qui est utile à la vie, pour peu qu'on n'ait pas des goûts luxueux et que l'on soit d'une sobriété approchant celle du chameau.

Les pierres runiques, les tumuli, nombreux dans la vallée du Tornéo, attestent que, dans les siècles avant l'ère chrétienne, ce pays était plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. Cette dépopulation est-elle le résultat d'un changement notable dans la température ? Les savants n'en savent rien. Mais je crois qu'elle a été déterminée par l'abus des alcools, que Suédois, Norvégiens et Russes ont importés dans le pays depuis près de quatre-vingts ans. L'ivrognerie a été la plaie des Lapons. La mortalité y est considérable, et la statistique scandinave rapporte que, si le gouvernement

n'entrave pas l'importation des alcools chez les Lapons, le dernier de ces petits hommes polaires sera enterré avant trente ans d'ici. Il ne reste plus que cinq ou six cents habitants mâles à Tornéa.

Cette ville, aujourd'hui aux Russes, appartenait, il y a soixante-quinze ans, à la Suède. Pour lui faire concurrence, et rappeler chez eux le commerce qui s'y faisait autrefois, les Suédois ont fondé, sur la rive droite du fleuve, une autre ville, Haparanda, beaucoup plus commode pour la marine, et qui jouit de certaines immunités commerciales et maritimes.

Maupertuis, l'astronome français, vint, en 1736, s'installer à Tornéa pour mesurer un degré du méridien, et y faire des études météorologiques.

En certaines années, les hivers y sont, dit-on, atroces. Les habitants rapportent, par tradition, que, le 23 janvier 1760, à sept heures du matin, le thermomètre descendit à 42 degrés au-dessous de zéro et, à neuf heures du soir du même jour, à 55 degrés. A Jukosjervy, où nous passerons en remontant le cours du fleuve, il fit, dit-on, 51 degrés Celsius (40 degrés Réaumur), et à Utjosky, quarante lieues plus haut, vers le cap Nord, le mercure tomba dans la boule! Il y a dans ces récits beaucoup d'exagération, car de tels froids détruiraient toute la nature vivante, bêtes et hommes.

Il convient de dire, pour rester dans le vrai, que la température s'abaisse rarement au-dessous de 31 et 32 degrés, et ne dure que quelques heures de la nuit et de la matinée.

On rapporte qu'à Iénisséisk, une des villes les plus septentrionales de la Sibérie, le rendez-vous annuel de tous

les chasseurs de fourrures, le froid fut, au commencement de ce siècle, de 87 degrés Celsius (70 degrés Réaumur). C'est encore une exagération manifeste. Malgré l'épaisseur des murailles de bois et de la neige qui enveloppent et couvrent toutes les maisons de cette contrée, malgré les brasiers d'enfer allumés nuit et jour, aucun habitant n'eût pu résister.

Le Spitzberg, dans sa partie septentrionale, n'offre pas, au dire des baleiniers hollandais qui y ont passé l'hiver, un pareil froid dans les plus mauvais jours.

Au nord de Haparanda est l'église de Nivarava, où Maupertuis vint aussi s'établir pendant quelque temps.

Au delà de Tornéa, la population est rare et ne parle plus qu'un dialecte que les Finnois ne comprennent pas toujours.

A Haparanda, il y a une maison anglaise où nous faisons une provision de liquide pour la route.

Ici, notre caravane s'augmente d'une demi-douzaine de Danois, parmi lesquels un jeune ménage d'un mois, qui vient passer sa lune de miel sous le cercle polaire, et un médecin qui étudie la flore du pays. Je comprends l'excursion du médecin ; mais le jeune ménage, s'exposer à tous les incidents d'une course de près de trois cents lieues rien que pour voir le soleil de minuit! Il faut être vraiment possédé de la passion des voyages. Il faisait, heureusement, une chaleur accablante. Ces jeunes gens se comportèrent bravement, et rirent beaucoup des mésaventures de la course.

Tout le long du fleuve que nous profilions à cheval, les paysans se livraient à la pêche du saumon : c'est la princi-

pale industrie qui les fasse vivre, avec leurs troupeaux. Cette pêche est extrêmement productive et se pratique d'une singulière façon.

Aussitôt après la débâcle des glaces, on fiche dans le fond de l'eau et de chaque côté des berges, en travers de la rivière, deux rangées de pieux parallèles à la distance d'un mètre, qui est celle du saut d'un saumon ; on recouvre cette galerie de branchages de sapin pour lui donner l'apparence d'un îlot boisé, et l'on s'avance ainsi jusqu'à une trentaine de mètres de chaque côté. Entre les rangées de pieux on accroche des nattes à fleur d'eau, puis des filets pour recevoir le poisson qui, en remontant le courant, franchit l'obstacle par sauts prodigieux et tombe dans le piège. Les pêcheurs retiraient leurs filets par une des extrémités de ce pilotis. J'y allai pour observer de plus près leur manière de faire. La rapidité du courant faisait trembler tous ces pieux. Je vis retirer d'un seul coup jusqu'à quatre-vingts saumons, dont le plus petit devait peser de sept à huit livres.

La pluie vint abréger notre visite aux pêcheurs et nous forcer à retourner sur nos pas, pour nous remiser dans un grand bâtiment en bois, espèce d'étable où une douzaine de vaches et autant de chèvres se laissaient docilement traire. Sous cette latitude, les chevaux et l'espèce bovine sont plus petits qu'en Europe. J'en avais déjà fait la remarque dès mon arrivée en Suède. Un proverbe dit que « les extrêmes se touchent » ; rien n'est plus vrai : sous les tropiques et sous l'équateur, les bestiaux sont généralement de petite taille. Dans les Indes anglaises, les vaches et les bœufs ne sont guère plus hauts que des ânes. D'autre



Intérieur scandinave.

part, les habitants polaires ont le goût du clinquant, des choses voyantes, comme les Italiens. Mais l'espèce humaine, jusqu'au 65e degré de latitude, y est d'une forte stature. Ce n'est qu'au delà du 70e qu'elle se rapetisse considérablement et qu'elle ne dépasse pas en hauteur celle de leurs chiens tenus debout.

Ici, on cultive l'ortie comme fourrage. La graine est excellente pour les poules ; les tiges, rondes comme le chanvre, font d'excellentes cordes et des ficelles solides pour fabriquer des filets; les feuilles donnent, dit-on, du lait aux vaches ; les chevaux qui s'en nourrissent ont le poil plus lustré.

C'est avec la pluie que nous atteignons un petit village d'une trentaine de maisons, toutes basses, que les habitants semblaient avoir laissées à la merci des voyageurs. Toutes les portes étaient ouvertes et les intérieurs, meublés modestement, propres et bien rangés. Enfin nous rencontrons une maisonnette où tous les habitants étaient rassemblés. Les hommes, tapis çà et là, fumaient de mauvais tabac, qu'ils cultivent eux-mêmes pendant l'été, et buvaient de l'hydromel. Tout à côté, dans une autre pièce, les femmes et les enfants, dans la même inaction, la même posture, prenaient du café noir. Il faut croire que les voleurs sont inconnus en ce pays, puisque les habitants, ayant entendu nos cris, ne daignèrent pas sortir ni se déranger pour s'informer de ce qui se passait dans le village. Notre guide mit tout de suite ces braves gens au courant de ce que nous désirions : du feu, un bon feu pour nous sécher, ce qui fut fait. En quelques minutes, dix brassées de branchages de sapin crépitaient dans l'âtre, devant

lequel nous nous tournions sur toutes les faces, comme ces figures de cire que l'on voit dans les vitrines des coiffeurs. Nos habits fumaient comme feu de paille humide.

Le jeune ménage qui s'était joint à nous à Haparanda n'était pas moins trempé que nous. Dix matrones leur firent la gracieuseté de les mettre à sécher dans une cabane voisine, où l'on fit coucher la jeune femme dans un grand lit dont le linge, d'une blancheur de neige, exhalait une odeur de bonne lessive, et où elle s'endormit jusqu'au soir. Pendant que son costume, étendu devant le foyer, se séchait, la plupart des femmes veillaient autour d'elle avec une sollicitude toute maternelle. Nous étions en Ostrobotnie, où les gens sont plus hospitaliers que partout ailleurs dans la Scandinavie.

Ces braves gens nous accablèrent de questions que Bobbenn, mon fidèle serviteur, répétait et traduisait tour à tour. Ce qui les intéressa le plus, ce furent nos briquets phosphoriques et nos allumettes chimiques, avec lesquels nous allumions nos cigares. Ils ne comprenaient pas comment nous pouvions tirer du feu d'un si petit morceau de bois. Ce fut bien autre chose lorsque Marius leur fit quelques tours de physique amusante et que, tirant de ses poches ses gobelets, il fit passer ses muscades de l'un à l'autre et tira une muscade du bout du nez de l'un d'eux. Ils le prirent pour un sorcier et le regardèrent de travers en s'éloignant de lui. Je leur offris quelques allumettes, en leur montrant la manière de s'en servir ; mais ils ne les touchèrent qu'avec crainte.

Quand ils apprirent que nous étions Français, il fallut répondre à tous à la fois. — Napoulioun ? Était-ce vrai

qu'il était mort? Était-ce vrai aussi tout ce que l'on racontait de lui? Enfin ils finirent par nous trouver étranges de quitter la France, un si beau pays, si riche, produisant du vin, des oranges, des pommes, pour venir visiter la Finlande, la Laponie, si loin du soleil, si pauvres et si froides.

Le temps ne redevint calme que vers le soir. Nos habits séchés et le jeune ménage remis sur pied, nous continuâmes notre route vers Avasaxa, Marius et moi chassant dans les broussailles du Hwita-Bevget (mont blanc), d'où nous revînmes bredouilles.

A mesure que l'on remonte la Tornéa, l'aspect du pays change : il devient montueux et s'accidente de plus en plus. Les productions végétales ne sont plus les mêmes qu'en Finlande : la mousse grisâtre à godet rouge, et dont le tissu est entre-croisé comme du tulle, fait peu à peu place au lichen. Plus haut, il envahira à peu près tout le sol, s'étalera sur les rochers, montera sur le tronc des arbres : ce végétal, si utile aux habitants de ces contrées, est d'une telle vigueur qu'il pousserait sur vos bottes si vous les laissiez dehors pendant quarante-huit heures; c'est la principale nourriture des rennes pendant l'hiver.

L'habitant de ce pays est grand, robuste et fort. C'est l'antithèse du Lapon. Sa figure osseuse, bronzée et anguleuse, accuse une grande énergie. Nature profondément honnête, hospitalière, pas encore corrompue par les idées nouvelles qui s'étendent de tous côtés, ses mœurs sont douces, bienveillantes et morales. Un air de franchise et de fierté se lit sur leurs visages. Les femmes sont jolies et restent telles jusqu'à trente ou trente-cinq ans; passé cet âge, elles épaississent et deviennent de véritables matrones,

au buste solide et aux épaules carrées. Elles sont foncièrement honnêtes. Leur costume, très coquet, très voyant, rappelle un peu celui des femmes des Abruzzes, moins les hochets de clinquant. Le costume des hommes est bizarre et ressemble à celui des Dalécarliens : longues cu-



Leur costume est bizarre.

lottes de peau, à boucles, tunique en drap grossier gris bleu, large ceinture de cuir, bottes sans talons, bonnet de drap foncé en forme de melon écrasé, gros bas de laine tricotée.

L'agriculture est d'une grande pauvreté. C'est à peine si l'on parvient à cultiver de l'orge, de l'avoine et du sarrasin. Les habitants préfèrent se livrer à l'élevage du bétail dans leurs vastes prairies, qui leur donnent suffisamment de

fourrage pour les hivers les plus durs. Quand la rudesse du froid et la rareté de la neige ont détruit toute espérance de récolte, ces pauvres gens sont réduits à broyer de la paille et à la délayer avec un peu de farine de sarrasin et d'avoine, qu'ils pétrissent avec du sang d'animal : de renne ou de veau, farine qu'ils ont pu obtenir par échange, soit

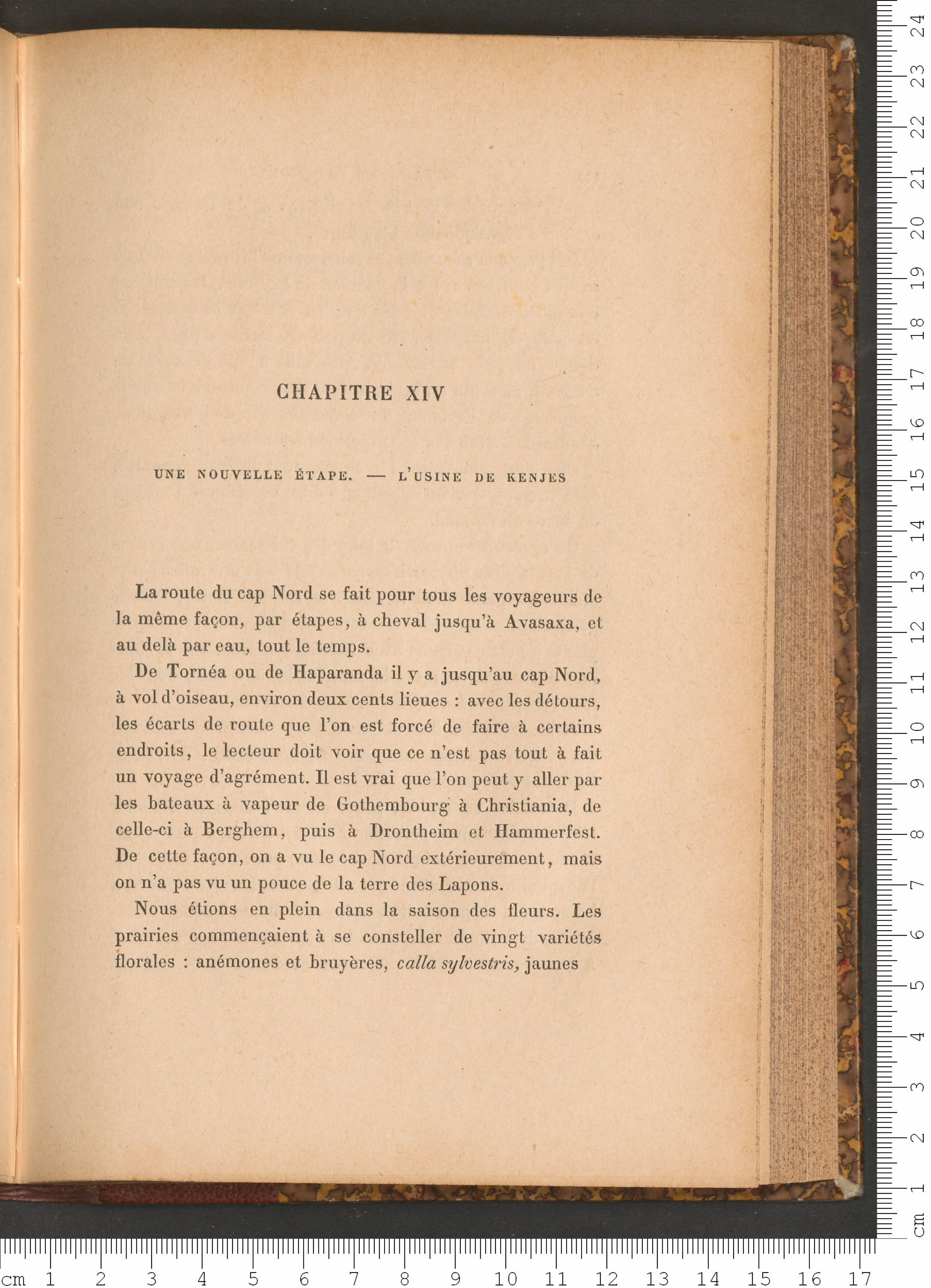


Leur costume, très coquet, très voyant...

des Russes, soit des Suédois. La farine d'avoine est très saine ; les Écossais et les tribus du Caucase ou du Volga en vivent exclusivement presque toute l'année. C'est à ce genre d'alimentation que sont dues, dit-on, la beauté et la vigueur de ces peuples. Dans une grande partie de la Russie les enfants sont élevés uniquement avec cet aliment.

La pêche du saumon est encore une grande ressource pour eux. Le timau, espèce particulière de salmonée, dont le goût est délicieux, est l'objet d'un commerce très lucratif. Ils prennent dans leurs rivières des anguilles, des brochets, du lavaret et des esturgeons. Partout où nous passons, on nous en offre.

Pendant que nous dînions à Ofner-Tornéa, au bas d'une des cataractes, nous entendîmes des grognements lugubres, répétés, puis s'affaiblissant pour prendre le ton du râle d'un mourant. Tout le monde se leva pour courir au secours d'un pêcheur que l'on croyait en détresse. C'était un ours qui, ayant sans doute voulu boire au torrent, s'était laissé culbuter et rouler par les vagues. Nous le vîmes s'en aller à la dérive. Personne n'eut la fantaisie d'aller à son secours. Un paysan le retrouva, le lendemain, mort et arrêté dans les herbages de la rivière, à plus d'un mille (deux lieues) d'Ofner-Tornéa.



CHAPITRE XIV

UNE NOUVELLE ÉTAPE. — L'USINE DE KENJES

La route du cap Nord se fait pour tous les voyageurs de la même façon, par étapes, à cheval jusqu'à Avasaxa, et au delà par eau, tout le temps.

De Tornéa ou de Haparanda il y a jusqu'au cap Nord, à vol d'oiseau, environ deux cents lieues : avec les détours, les écarts de route que l'on est forcé de faire à certains endroits, le lecteur doit voir que ce n'est pas tout à fait un voyage d'agrément. Il est vrai que l'on peut y aller par les bateaux à vapeur de Gothembourg à Christiania, de celle-ci à Berghem, puis à Drontheim et Hammerfest. De cette façon, on a vu le cap Nord extérieurement, mais on n'a pas vu un pouce de la terre des Lapons.

Nous étions en plein dans la saison des fleurs. Les prairies commençaient à se consteller de vingt variétés florales : anémones et bruyères, *calla sylvestris,* jaunes

argentées ; sur les berges des rivières et du fleuve, une espèce d'hépatique d'un bleu foncé.

Les paysans recueillent précieusement les racines d'anémones blanches avant la poussée de la fleur, les coupent en rondelles et les font sécher ; en cet état et converties en pâte, mélangées avec un peu de farine d'orge, cela donne un pain astringent, pas tout à fait désagréable au goût, mais qui a l'inconvénient d'agir fortement sur la muqueuse de l'estomac et d'occasionner des irritations d'entrailles, avec des constipations opiniâtres.

Une autre plante est l'hywton, dont le fruit jaunâtre, fade au goût, devient excellent s'il est assaisonné d'un peu de sucre ou de miel.

On rencontre encore, le long des ruisseaux, une espèce de germandrée (*myosotis scorpioïdes*) ; puis une autre petite plante rampante dont la fleur, en forme d'étoile, s'abrite généralement auprès des forêts et des buissons ; une autre plante à pétales blancs avec étamines noires, sur le sommet d'une longue tige ; le framboisier des bois, dont les fruits parfumés font d'excellentes conserves.

A un mille au delà d'Ofner est le village de Kiémis. On y arrive par les cataractes de Gillakosky, de Mekakoshy et de Vuegena.

Descendre un rapide, passe encore ; mais en franchir trois coup sur coup, personne n'en fut d'avis. Nous préférâmes prendre la voie la plus longue pour aller demander l'hospitalité à un fermier qui vit là en aubergiste. Ce bon homme me rappela celle que les excellents moines bénédictins de Vallombrosa, dans les montagnes de la Toscane, à deux heures de Florence, nous avaient donnée, dix ans

en arrière, à Roux et à moi, ainsi qu'à un jeune prince russe, Nicolas de S. S., et à la princesse sa nièce. C'était le bon temps, alors. On pouvait cheminer de nuit et de jour sur les grandes routes de l'Italie, de Florence à Rome, de Rome à Naples, à travers les marais Pontins, avec autant de sécurité que sur les boulevards de Paris à midi.

Après une collation servie sur le gazon, toute la caravane reprit le chemin d'Avasaxa, notre hôte en tête, et ce ne fut qu'après plusieurs heures de marche que nous arrivâmes au sommet de cette montagne, dont l'altitude dépasse cinq cents mètres.

En cheminant sur la crête de ce plateau nous mettons presque les pieds sur un groupe de nids de vautours, la plupart soudés entre des cailloux ou des troncs de sapin, sans doute pour s'abriter contre les ouragans du pôle. Toutes les nichées s'envolèrent en jetant des cris perçants. Les alentours de ces nids présentaient l'aspect d'un charnier de fauves : ossements de renardeaux, de martres, becs de bécasses, plumes et carcasses de coqs de bruyère, de gelinottes, de perdrix, de palmipèdes et même de lièvres.

Dans le bas de la montagne opposé au fleuve, une petite rivière, la Tengali, fait tourner sur son parcours plusieurs petites scieries d'une simplicité à dérouter un ingénieur. En jetant les yeux dans le lointain, il me semble que ma vue porte plus loin que d'habitude. Le fermier, qui est un cicerone instruit, me fait remarquer que mon observation est juste et que cet effet d'optique est dû à l'aplatissement des terres polaires, ce qui explique aussi la lenteur du cours des rivières et leurs rapides.

A minuit, nous assistons au coucher et au lever du soleil;

entre le lever et le coucher, c'est à peine si le roi d'or (style persan) immerge la moitié de son disque dans l'horizon, tandis que l'autre continue à nous éclairer. Dix minutes après, l'autre moitié se relève au milieu d'un ciel de feu. Ce spectacle frappe vivement l'imagination. J'ai vu le coucher et le lever du soleil sur le haut du Vésuve, mais ce spectacle est loin d'être aussi saisissant. Toute la caravane cria bravo au soleil, comme à une course de taureaux.

Nos compagnons d'aventure et le jeune couple ne se sentant pas le courage d'affronter deux cents lieues de plus pour renouveler leur enthousiasme au cap Nord, où pendant près d'un mois le soleil ne disparaît pas de l'horizon, reprirent le chemin de Haparanda et nous firent leurs adieux, avec de solides et cordiales poignées de mains.

Désormais c'est en bateau que nous allons poursuivre notre course. Nos montures sont non seulement inutiles, mais très embarrassantes. Comment leur faire passer les rivières et les fleuves, dans un pays où il n'y a ni pont ni bac ? Nous les renvoyons à la dernière station.

A peine avons-nous fait un mille que nous nous heurtons contre la plus dangereuse cataracte de la Tornéa. La plupart des fleuves , ici, coulent de cette manière, ce qui n'encourage pas les touristes à prendre la voie de terre.

Le grand art de naviguer sur ces rapides est d'empêcher le bateau de tourner, et au contraire de le maintenir dans le fil du courant, lequel change à tout instant. Autrement on serait perdu, roulé, brisé de roche en roche, avant d'arriver au bas. Nos hommes sont robustes ; le fermier de Kiémis nous les a donnés comme les plus expérimentés du pays. Nous n'éprouvons aucun sentiment de crainte. D'ailleurs, on s'ac-

coutume à ces brisants comme à la mer. Cependant, en bons chrétiens que nous sommes, nous nous recommandons à la Providence. La cataracte est franchie sans accident, et avec une rapidité vertigineuse ; puis nous côtoyons une superbe plaine dont les beaux herbages promettent d'abondants fourrages aux centaines de métairies qui s'échelonnent sur les deux rives du fleuve. Toutes ces petites maisons en rondins de sapin encochés les uns sur les autres, et flanquées de grands hangars, sont enveloppées de barrières en longues perches posées diagonalement l'une sur l'autre et retenues de distance en distance entre deux pieux. Ce genre de clôture est une garantie sûre contre les fauves, mais non contre les lièvres qui viennent la nuit tondre les légumes, les choux particulièrement ; les renards les franchissent également pour venir rôder autour des poulaillers. Les eaux des lacs, des rivières et aussi des fleuves sont noirâtres. Au premier aspect on les croirait bourbeuses, ce qui n'est pas.

Dans le fond de cette prairie est une église en bois — une chapelle — pouvant contenir deux cents personnes. Son clocher est simplement fait de trois grands pieux se réunissant par leur extrémité supérieure, entre lesquels la clochette est accrochée et couverte d'un auvent pour la garantir de la neige et de la pluie. A quelques pas plus loin est le presbytère, une maison basse, mais élevée au-dessus du sol sur un bâti de pieux. Elle peut contenir quatre ou cinq pièces ; un grand hangar y tient par un côté, formant aile ; c'est là qu'est l'étable du pasteur. Aux alentours sont des champs d'orge et de seigle, puis des troupeaux de petites vaches, une sonnette au cou.

La chaleur se faisant excessive, l'idée nous prend de nous

baigner. A peine sommes-nous entrés dans l'eau que nous en sortons au plus vite. Le bain était froid à prendre une fluxion de poitrine ou une pleurésie, ce qui n'eût pas été gai, si loin de tout secours pharmaceutique. Nous sommes quittes de cette imprudence pour un mal de tête atroce. Ce plongeon eut pour résultat de nous faire faire connaissance avec les écrevisses extrêmement abondantes dans ces eaux.

Vers le soir, une autre cataracte se présente, celle de Kattila qui, selon Maupertuis, est placée sous le cercle polaire. C'est là une erreur. L'arc polaire est plus haut. Il est probable que le typographe a pris le mot *sous* pour le mot *près*.

A Turtula, nous visitons en passant les fosses à goudron. La fumée qui en sort forme un nuage épais qui suit le cours de la rivière. De là nous arrivons à Pullugen, dont les mines de fer sont exploitées à ciel ouvert, comme celles de Dannemorah, auprès d'Upsal. Les aciers que l'on y fabrique sont exclusivement réservés aux Anglais. On attribue leurs qualités, leur finesse et leur densité au charbon de bois employé dans les forges : bois de bouleau, de saule, d'une espèce de sapin dont j'ai oublié le nom. Ces végétaux ont encore ici des dimensions de minarets; mais, à partir de là, leur taille s'abaisse comme celle des hommes. Le chêne est inconnu dans cette latitude, il ne croît plus au-dessus du 60e degré.

Nous allons entrer dans le cœur de la Laponie. Le framboisier est toujours aussi commun qu'en Finlande, de même que les genévriers et les bruyères à baies rouges qui tapissent les prairies.

Le pasteur de l'endroit est allé enterrer une femme fin-

noise, morte à quatre-vingt-sept ans. Sous ce climat c'est un beau bail avec la vie. On citera cet âge comme un phénomène dans les *calandars* (calendriers) du pays. Quand on ne se rappellera pas l'année d'un fait quelconque, on dira : C'était à la mort de la femme de quatre-vingt-sept ans.

Nous soupons dans une maison du village. On nous donne du saumon cuit à l'eau, du beurre frais, un joli filet de renne séché et détrempé à l'eau bouillante. C'est la première fois que nous mangeons de cet animal. Nous ne pouvons juger de sa qualité ; une viande séchée a perdu une grande partie de son suc. Le pain d'orge qui accompagne le laitage caillé que l'on nous sert est détestable et mélangé de je ne sais quoi qui le rend amer et insupportable au goût.

Chemin faisant vers Kengis, nous rencontrons plusieurs *pulcas* abandonnés sur le bord de la rivière : ce sont des traîneaux lapons, d'une construction bizarre qui doit faciliter à chaque pas les culbutes dans la neige. Des Lapons, surpris sans doute par le dégel, ont dû laisser là leurs équipages, où ils resteront jusqu'à ce que la neige et le traînage leur permettent de venir les reprendre.

Nous sommes, depuis quelques jours, assaillis par des nuées de moustiques, la plus cruelle et la plus détestable vermine de la création.

— Ce que Dieu fait est bien fait, dit le Guillot de la fable. Je n'y contredis pas, et, sans offenser le bon Dieu, je voudrais savoir à quoi peut bien servir cette vermine.

— Parbleu, ajoute Marius, à exercer notre patience ! Tu n'as donc jamais lu saint Augustin : la patience est

une des premières vertus chrétiennes. Les moustiques pullulent sur tous les bords des eaux stagnantes. Les rivières de ce pays ont si peu de courant, que des milliards de milliards de larves s'y développent au soleil et infestent la plaine.

Nous arrivons enfin à Kengis, célèbre par son usine. Le village s'éparpille dans la colline et au bas de la chute qui se divise en trois nappes. Les eaux de cette chute, dérivées par plusieurs petits canaux d'une pente très rapide, font mouvoir tout l'outillage de la forge et plusieurs moulins minuscules. La forge est à mi-côte ; et les principales habitations, entre autres celle occupée par le propriétaire, sont au-dessus de la cataracte, sur la crête de la colline, dont l'altitude ne dépasse guère vingt mètres au-dessus de la plaine. Sur le côté, à une cinquantaine de pas, est la chapelle et son clocher un peu en avant du porche. Le presbytère est entre cette petite église en bois et l'habitation du propriétaire. C'est la dernière forge que nous rencontrerons ; non qu'il n'y ait plus de mines à exploiter au delà ; au contraire, le fer et le cuivre sont communs partout en Laponie ; le minerai y est très riche et du grain le plus pur, mais elles sont inexploitables à cause de la difficulté des transports.

Le minerai que l'on travaille dans les forges de Kengis est tiré des mines de Josserands, à un mille plus loin.

M. Weyner, le propriétaire des forges, nous accueillit avec la plus gracieuse politesse, nous présenta à sa femme et à ses enfants : deux filles en âge d'être mariées et trois fils déjà grands. Les filles seraient déjà mariées depuis quelques années ; mais le père et la mère voudraient ren-

contrer des gendres qui consentissent à habiter chez eux avec leurs femmes.

Cet excellent homme donna en notre honneur un grand festin suivi d'une grande sauterie, où tous ses voisins et toutes ses voisines se firent une fête d'assister.

Que le lecteur ne se figure pas que mon compagnon et moi nous tirions vanité des réceptions qui nous étaient faites depuis notre entrée dans les États scandinaves; non! Les habitants de ce pays, placé si haut vers le pôle, n'ont que de très rares occasions de s'amuser. Pour eux tous les jours se suivent et se ressemblent. Ils sont là comme au milieu d'un désert immense. La vie y est d'une monotonie désespérante; on ne s'y accoutume pas volontiers. Le passage de deux étrangers français, allant au pôle Nord, plus loin que la grande Ourse, était pour nos aimables hôtes et tout le voisinage un événement qui allait rompre cette monotonie, pendant quelques jours du moins, et provoquer une série de réceptions, de festins suivis de bals et de valses; ils étaient donc nos obligés à un double point de vue : celui d'une fête dont la durée n'aurait de limite que leur bon plaisir, et celui d'apprendre les événements accomplis en Europe, les modes nouvelles, les toilettes, les spectacles, la musique, les concerts, etc.

Toutes les demoiselles et tous les jeunes garçons des alentours, fermiers, éleveurs, usiniers, prévenus depuis huit jours, accoururent à l'usine, les uns en bateau, les autres à cheval, et aidèrent les maîtres de la maison dans les préparatifs d'une réception presque royale. On nettoya les granges, on y fit un appartement pour les dames et un pour les hommes; la paille, le foin furent convertis en ma-

telas. Chacun avait apporté tout ce qui pouvait venir en aide à leur hôte. On comprend facilement que sous l'étoile polaire on ne rencontre pas d'auberges, et que les habitants n'ont généralement que le nécessaire pour loger quelques amis de passage. Néanmoins on s'amuse, on rit de tout; et plus on est mal, plus on rit. Les mères s'emparèrent de la cuisine, que l'on agrandit par des fourneaux établis en plein air, où les mets, les pâtisseries, les bouillons furent préparés d'avance.

Les dames et les demoiselles en grande toilette, le propriétaire de l'usine à leur tête, vinrent nous arrêter au passage, en nous disant que les étrangers ne traversaient leur pays qu'après avoir payé le tribut; le chef de la compagnie ajouta qu'il s'était fait accompagner par la force armée du pays, et il nous présenta toutes ces dames.

Devant cette puissante et belle armée, nulle défense n'était possible : nous nous rendîmes à discrétion et nous fûmes aussitôt introduits dans le château.

Ces dames, la tête ornée de fleurs naturelles, étaient charmantes de jeunesse, de fraîcheur, de gaieté et d'entrain. Nous fûmes aussitôt conduits à la chapelle, où nous entendîmes un sermon très court, dont nous ne comprîmes absolument rien — mais c'était dimanche ! et là-bas, si près des Lapons, on est très pieux et très croyant. Heureuses gens !... Souhaitons que l'incrédulité bestiale qui commence à ronger notre pays ne gagne pas cette contrée.

Au sortir de l'église, on nous fit entrer dans la salle à manger. Cette grande pièce, je l'ai dit plus haut, est toujours, dans le Nord, la plus vaste du logis. Elle est ornée,



Chapelle en bois, en Finlande.

comme ailleurs encore, de fleurs et de guirlandes en papier de couleur, de branchages de sapin ou d'aune, d'herbes et de fleurs des champs ; tout le tour du parquet est semé de feuilles de sapin, contournant les meubles ; tout cela présentait un aspect bizarre : on sentait que l'on était loin, bien loin de l'Europe et de toutes ses ressources.

La table, dressée au milieu d'une tonnelle de branchages établie dans cette grande salle, avait vraiment quelque chose d'étrange. Plus de quatre-vingts personnes y prirent place, et chacun fit largement honneur au festin, qui dura jusqu'au soir.

Toutes ces jolies filles, blondines, délicates, fluettes, fraîches, espiègles, avec des yeux moqueurs et une bouche souriante, semblaient en nous regardant préparer quelque malice contre nous. Aussitôt que les tables et les chaises furent rangées ou enlevées, le piano donna l'accord d'une ritournelle d'une gaieté folle, et tout aussitôt nous fûmes, Roux et moi, enveloppés d'une immense guirlande de ces si jolies danseuses dans une ronde échevelée, comme elles eussent fait autour d'un arbre de Noël. Toutes, bruyantes, joyeuses, riaient aux éclats devant les papas, les mamans et les fiancés, qui riaient aussi d'un bon gros rire. Cette ronde est une manière de souhaiter la bienvenue aux étrangers reçus dans une famille.

Après cette espèce de galop, la fille aînée vint me prendre par le bras, l'autre prit celui de Marius, les autres plus jeunes se mirent deux à deux ; nous en tête, nous leur fîmes faire le tour de la salle et les conduisîmes auprès des mamans et des papas. Dix minutes après, nous ouvrîmes le bal par une valse allemande.

Les mœurs finlandaises, comme les mœurs suédoises, sont honnêtes et gaies, et le charme que l'on éprouve au milieu de cette société d'honnêtes gens vous donnerait envie de rester dans leur pays, que la civilisation propre à l'Europe centrale n'a pas encore touché ni corrompu.

Pendant toute la durée du bal, j'avais remarqué une jeune femme de vingt-cinq à trente ans, fort jolie et distinguée, avec une tête très expressive, mais comme voilée par un sentiment de tristesse ; elle refusa toutes les invitations qui lui furent adressées. Sa mère et une jeune sœur l'accompagnaient. Je lui demandai pourquoi elle ne prenait point part aux plaisirs de ses compagnes ; elle me répondit, en français, qu'elle était divorcée et qu'elle avait depuis lors renoncé à la danse comme à tout nouveau mariage. Par un sentiment de convenance respectable, elle portait un costume très sombre et se consacrait entièrement à l'éducation de ses deux enfants, que la justice avait laissés à sa garde jusqu'à leur majorité.

Nous continuâmes notre voyage en remontant le fleuve, toujours avec les mêmes incidents : des cataractes à remonter et à descendre, des rives broussailleuses desquelles émergeaient çà et là des touffes de *prunus padus* avec leurs nombreuses houppes blanches en pleine floraison, que de loin on pouvait prendre pour des boules de neige. Partout le même paysage : à des vallées étroites, étranglées entre des collines de rochers constellés de vieux sapins accrochés dans les fissures de la pierre, succédaient d'autres vallées larges de plus d'un mille, avec les plus beaux pâturages ; partout un silence de cimetière... et des moucherons ! Ce n'était encore rien en comparaison des nuées d'insectes

qui allaient bientôt nous assaillir autour des lacs de la Laponie.

Le docteur, en chassant, me fait remarquer un fait étrange : une espèce de petit canard, l'*Ana elangula Kinpa* de Linnée, fait son nid dans les buissons et aussi dans les aisselles basses des sapins. Les paysans, pour s'emparer de la ponte, accrochent aux arbres bordant les cours d'eau et les surplombant de petites corbeilles en roseaux, et les œufs qu'ils recueillent sont une source de bien-être pour l'hiver ; on les conserve en les enveloppant dans de l'argile et en les emmagasinant à l'abri des gelées. La poule est inconnue sur les terres de la Laponie.

Vers l'heure où la brune se fait chez nous, et qui est grand jour sous l'arc polaire, nous arrivons à Kolaré, petit village d'une soixantaine de petites maisons (toujours en bois) éparpillées çà et là autour d'une église également en bois, perchée sur une petite éminence, et nous amarrons nos bateaux pour reposer nos bateliers.

Une de ces demeures ayant la forme d'un chalet suisse, protégée par un groupe de vieux sapins séculaires contre les ouragans du nord, avait aux fenêtres des rideaux relevés par des embrasses de rubans marrons. Cette coquetterie, à la porte de la Laponie, nous paraissait assez singulière et nous intriguait. La surprise devint de la stupéfaction quand nous nous entendîmes appeler par nos noms...

C'est Mlle Christine, une jeune fille de dix-neuf à vingt ans, dans une toilette bien simple, comme ces robes de chambre que les femmes portent quand elles restent chez elles, un grand chapeau de paille sur la tête, qui vient en

courant nous saluer gracieusement et nous inviter, au nom de sa mère, à entrer dans leur demeure. Je l'avais fait valser plusieurs fois l'avant-veille à Kengis, chez M. Weyner, dont elle était parente.

On nous fit aussitôt chauffer le bain de vapeur pour nous délasser. Et comme, en Laponie, l'hospitalité s'exerce sans compter, nous trouvions, au sortir du bain, un véritable festin de Balthasar qui nous attendait.

Le lecteur nous ayant déjà vus à l'œuvre en semblable occurrence, je n'ai pas besoin de dire que nous fîmes honneur à tous les plats. Une pensée cependant gâtait la joie que nous éprouvions d'une réception si cordiale, c'est qu'il nous faudrait bientôt lutter contre les tentatives faites pour nous engager à séjourner dans cette maison si hospitalière.

Et nous ne nous trompions pas. Nous eûmes pourtant l'énergie de résister aux sollicitations pressantes de nos hôtes, qui, pour être plus sûrs de nous fléchir, avaient donné la parole à Mlle Christine. Mais nous étions déjà en retard sur les prévisions de notre itinéraire, et, le cœur gros, je l'avoue, nous reprîmes le chemin de notre embarcation, non sans avoir remercié nos hôtes avec effusion.

Nos bateliers nous attendaient et, quelques instants après, nous nous remettions en route.

A quelque distance nos bateliers nous font remarquer une idole des Lapons. C'est la première fois que nous rencontrons ce singulier monument, qui n'a pas demandé un grand effort d'esprit ni d'imagination. Il se résume en plusieurs cornes de rennes enchevêtrées les unes dans les autres et scellées avec de la glaise sur un bloc de granit de hauteur d'homme. Les Lapons ont la croyance que

ces cornes, offertes à un esprit qui hante la forêt voisine, le rendront propice à leurs bestiaux; que les loups ne les mangeront plus; que les plus beaux poissons viendront en foule se jeter dans leurs filets.

Nous arrivons enfin dans le lac de Jirisjervy, entouré de montagnes à pic. On dirait un immense cratère qui s'est effondré et que les eaux ont rempli à moitié. Cette rivière forme deux coudes à angle droit, à trois cents pas de distance l'un de l'autre. Les falaises sont tapissées d'un fouillis de plantes et d'arbustes dégageant une odeur âcre comme celle de la résine. Dans le bas et le long des berges, des milliers de groupes de bouleaux presque nains, mais très feuillus. L'un de nos hommes nous affirme que chaque année les Anglais viennent s'établir entre ces falaises et le lac, avec des milliers de sacs pour enlever les feuilles dès leur premier développement, et les mélanger au thé dont elles ont à peu près la physionomie et les propriétés astringentes. Ce fait ne nous paraît pas impossible. Les Anglais sont des gens très pratiques et bien capables de sophistiquer le thé qui coûte si cher en Angleterre, frappé qu'il est en douane d'un impôt équivalent à sa valeur. Ils pourraient également se servir de la feuille naissante de notre cerisier, qui se rapproche encore davantage de la feuille de thé; ils n'y ont peut-être pas encore songé. D'ailleurs ils sont trop malins pour exploiter le cerisier: leurs manœuvres frauduleuses seraient vite connues. En allant chez les Lapons dépouiller les bouleaux, personne ne s'occupe d'eux et ne leur demande compte de ce genre d'industrie.

Nous grimpons à coups de jarrets sur le plus haut mame-

lon qui domine la vallée. Du point élevé où nous sommes, la vue porte de tous les côtés au delà de l'inondation du Muonio et sur un vaste steppe, où nous ne voyons autre chose que des champs de cailloux et des roches comme semées çà et là, — et aussi quelques huttes éparses, bâties, comme partout, en rondins de sapin encochés les uns sur les autres, plus larges par le haut que par le bas. On se demande pourquoi cette disposition insolite qui donne plus de prise au vent et aide les ouragans à renverser la maison. Notre pilote ne peut nous en donner la raison.

Le vent soufflait du nord et devenait glacial sur ces hauteurs, bien que le soleil fût dans son plein, et que nous ne fussions encore qu'à neuf heures du soir. Borée nous envoyait du pôle des nuages filandreux comme de la ouate cardée. Quand le soleil se cachait sous c es légèresnuées, mouchetant le ciel, je me rappelais ces beaux vers de Milton :

No light, but water ; darkness visible
Served only to discover sights of wœ.
Regions of sorrow, etc., etc. [1].

Le sol de cette partie de la Laponie est très accidenté. Ces immenses reliefs fuyant en zigzag sont évidemment dus à des mouvements plutoniens, dont le siège est dans les Douvrefield (lisez Dofrines), qui de temps à autre font sentir à la Norvège que les feux volcaniques couvent encore dans la longue chaîne de montagnes qui la garantissent des vents polaires.

1. « Point de lumière, de l'eau partout; une obscurité transparente ne laissait découvrir que des scènes de désolation. Régions de la douleur, » etc., etc.

Notre pilote, en draguant le lac à son débouché dans le Jirisjervy, avait ramené une trentaine de moules de rivière, grosses et pâteuses, à la chair couleur grisâtre comme du plomb, qui ne nous parurent pas être celles que nous cherchions. Dans le nombre, six ou sept au plus ne contenaient que des perles ternes, diffuses, baroques et de la grosseur d'un grain de groseille ; quelques-unes étaient assez blanches, mais sans chaleur, sans orient et n'ayant d'autre valeur pour les Suédois que de sortir des eaux de la Laponie.

Depuis Kengis et Kolaré, le paysage se montre de plus en plus accidenté. Les sapins s'abaissent un peu, les bouleaux n'ont plus leur grande taille, mais leurs branchages restent inclinés comme les saules pleureurs des îles du bas Danube. Le lichen s'étale de plus en plus; c'est la mousse du pays, mais une mousse répandue par la main de la Providence, et qui sert d'aliment aux animaux et aux hommes des contrées polaires.

Nous nous arrêtons à Polanquen. Malgré la privation du plus élémentaire bien-être, que nous nous imposions pour arriver le plus vite possible à Hammerfest, à travers la Laponie centrale, faisant triste chère, passant le jour et la nuit en bateau, couchant même sur le sol nu, roulés dans nos couvertures, sous la garde des bateliers, et dans l'ignorance absolue depuis plusieurs mois des événements qui se passaient en Europe, ce train de vie avait bien des charmes sans doute, mais ne laissait pas cependant que d'être très fatigant.

Dans ces longs jours, tous les habitants sont dans la plaine, dans les bois ou à la pêche. Les maisons sont aban-

données, les portes ouvertes. Dans la première habitation qui se présente à nous à Polanquen, nous rencontrons deux vieilles femmes et un vieux chat. Elles n'ont rien que du fromage, du lait et du poisson sec à nous offrir, mais point de pain. Nous dînons néanmoins avec un robuste appétit.

Le Munio s'allonge comme un serpent dans une grande plaine. Un renne sauvage passe à cent pas de nous. L'un des bateliers le hèle de toute la force de ses poumons; l'animal se dresse sur ses pattes, fait un bond prodigieux et s'enfuit. Dix minutes après, il revient et s'approche pour mieux nous examiner. Marius lui envoie une balle qui lui traverse les flancs : la bête tombe, se relève, pousse des mugissements lamentables et retombe de nouveau. Quand nous nous en approchons, il cherche à nous atteindre de ses cornes. C'est une bête dangereuse. Marius lui envoie un second coup dans la tête, et la tue raide. On la dépouille entièrement, nous n'en tirons que la peau et les cornes.

Nos bateliers s'emparent de la carcasse, qu'ils mettront dans leurs saloirs.

Les moustiques continuent à nous tourmenter, malgré la fumée de nos pipes. De tous les côtés s'élèvent des colonnes de fumée pour les éloigner. Lapons et Finnois n'ont pas d'autre moyen de paralyser les effets de leurs piqûres que de se laver fréquemment la peau avec de l'eau-de-vie. Ce traitement essayé cent fois ne nous a donné aucun résultat satisfaisant; ce qui nous a le mieux réussi est un badigeonnage d'huile de goudron, mais ça gerce et sèche la peau.

Nous cheminons vers Lippajervi, station de pêche. Un

chien nous annnonce la présence d'hommes. Ce sont deux pêcheurs à figure hideuse, les mains enduites de goudron, la tête couverte d'un morceau de toile ; ils ressemblent à des momies sorties des pyramides de Gisch. L'un d'eux nous indique un sentier conduisant à la pêcherie, où nous sommes accueillis dans une hutte en branchages couverte de gazon, mais emplie d'une fumée âcre. Plusieurs enfants sont couchés nus dans un coin, sur des peaux de rennes ; ils ont l'air d'être morts. Nous avions besoin de Lapons pour transporter nos bagages jusqu'à Altengarden, pour de là gagner la mer : la navigation sur le Munio n'était plus praticable pour nous. Environ deux milles nous séparaient du bourg d'Altengarden. L'un des pêcheurs se chargea de nous amener des Lapons.

Notre émissaire fut longtemps à revenir. Les Lapons acceptaient, mais pas avec leurs rennes, là où nous étions, à cause des moustiques. Nous fûmes obligés de cheminer vers eux, par eau, jusqu'à leurs demeures où ils nous attendaient.

Nous étions aux premiers jours de juin.

Ici, nous sommes en Laponie.

CHAPITRE XV

ORIGINES LAPONNES. — CLIMAT ET MŒURS. — LA CHASSE A L'OURS

Avant d'aller plus loin, nous devons esquisser en quelques lignes la figure, le caractère et les mœurs de ce singulier peuple — que l'on se représente comme des êtres aussi ridicules de formes que les Chinois — et parler aussi de l'aspect du pays.

L'histoire ancienne des Lapons est couverte de ténèbres plus épaisses que celle des autres peuples du Nord. Le peu de notions que nous en ayons viennent des premiers temps du christianisme, alors que les moines prêchaient l'Évangile dans le Danemark, en Suède, en Norvège, en Finlande, où ils ont laissé de nombreuses traces de leur passage.

Les Lapons sont, ainsi que leurs rennes, originaires du pays qu'ils habitent depuis des siècles, hors duquel ni les uns ni les autres ne peuvent vivre longtemps sans gagner une nostalgie mortelle, la nostalgie des neiges.

Toutefois, il y a lieu de supposer qu'ils descendent plutôt

des Finnois que des Samoyèdes, malgré l'analogie que l'on veut voir entre les mots *Sab-Melatz* (Lapons) et Samoyèdes, qui signifie à peu près anthropophages, parce qu'ils mangeaient de la chair crue, Linné croit qu'ils sont d'origine samoyède, bien qu'ils n'aient physiquement aucun trait de ressemblance avec eux. Le Samoyède a les yeux très bridés ; le Lapon les a à peu près comme les Européens.

Le savant naturaliste suédois ajoute que le climat a dénaturé les espèces. Cette supposition pourrait se soutenir si ces deux peuples n'habitaient pas exactement la même latitude sous l'arc polaire.

La taille du Lapon est au-dessous de la moyenne, quatre pieds et demi, au plus. Nous avons dans l'armée française un très grand nombre de pioupious qui ne sont pas plus grands que les Lapons, et il y en a même des centaines qui le sont moins. Ils ont le corps ramassé, nerveux, la structure large et carrée, le visage aplati, anguleux, les yeux noirs, la bouche assez grande, les lèvres plutôt minces que lippues, les oreilles grandes, les cheveux bronzés, le teint brun, comme les cheveux, les jambes courtes, mais déliées, fines et solides, les pieds en raison de leur taille exiguë ; exactement le même portrait que les Samoyèdes et les Esquimaux, sauf les yeux du Mandchou, comme je viens de le dire.

En voyant ces bons hommes si courts, on se dit immédiatement qu'ils ne doivent être que d'une force musculaire assez faible : ils sont robustes et d'une ténacité de volonté peu commune. La plupart sont nomades, et leur manière de vivre ne leur permet pas de se grouper, de se choisir

une demeure sédentaire. Quelques familles seulement, celles qui habitent près de la mer, sont établies sinon à poste fixe, du moins pour toute la saison d'été ; mais elles ne possèdent que de très petits troupeaux.

Le poisson est la base de leur alimentation, ainsi que les viandes grasses, telles que celles du phoque, de la vache marine, du walrus. L'habillement d'hiver du Lapon est fait de peaux fourrées, poils en dedans, les jambes du pantalon enfoncées dans les bottes, lesquelles sont recouvertes de peaux fourrées et ficelées avec des lanières, comme les paysans espagnols et les pifferari italiens, et un cafetan également en peaux fourrées qui leur descend jusqu'au-dessous du genou; un bonnet en fourrure ou en gros drap vadmel capitonné et dont la forme varie selon les habitudes et le goût de celui qui le porte.

Pour la pêche en haute mer, ils ont un costume spécial en peau de phoque, recouvert d'une blouse en okalitsch, — espèce de baudruche fabriquée avec la vessie des gros poissons. En été, ils s'habillent de draps grossiers, très foulés, grisâtres ou vert foncé, qu'ils obtiennent des Norvégiens ou des Suédois, en échange de fourrures, de poissons secs, de fromages de renne qui s'exportent jusqu'en Danemark. Durant les grands froids, ils doublent en dedans leurs habits et leurs chaussures de peaux d'oiseaux palmipèdes bien emplumées.

Par les temps de glace et de neige, les semelles de leurs chaussures sont en peau de renne, le poil en sens inverse à la marche, pour faciliter la descente des collines sans glisser. Leurs lits sont formés de vastes amas de fourrures de toute espèce : loups, ours, élans, renards, sur des tas de

mousses sèches, de bruyères, le tout enfermé dans une espèce de boîte, ou plutôt de corbeille en roseau.

Quand la neige est bien solidifiée par les gelées, ils se servent de patins qui ne ressemblent pas aux nôtres. Les leurs sont d'une longueur de plus d'un mètre, large comme la main, épais d'un centimètre et en bois de bouleau, la pointe légèrement relevée, l'arrière coupé droit, le dessous parfaitement lisse : vers le milieu sont deux courroies pour prendre les pieds et les attacher solidement. Lorsqu'on voit un Lapon s'emmancher les pieds dans de tels instruments, on se demande comment il va s'y prendre pour se mouvoir ; mais tout à coup, muni d'un bâton très large à la base, on le voit s'élancer sur la neige avec une vitesse extrême, et le sentiment de la crainte fait place à l'admiration. Avec cet appareil aux pieds, hommes, femmes et enfants franchissent des espaces considérables avec la rapidité de lévriers à travers les forêts, sautant par-dessus des roches, des troncs énormes, passant entre les arbres sans jamais se heurter ni se blesser, montant des collines assez élevées, en les biaisant.

La plupart des Lapons ont un goût excessif pour les liqueurs fortes. Quand on leur dit que c'est malsain, ils répondent que, au contraire, ça donne du ton et de la chaleur à l'esprit. On ne parviendra jamais à leur faire croire qu'une tasse de thé renferme plus de chaleur qu'un plein verre d'eau-de-vie.

Leur langage ne peut répandre beaucoup de lumière sur leur histoire pour prouver soit les affinités, soit les relations entre deux peuples séparés par des espaces infranchissables pour l'un et pour l'autre.

Lorsqu il s'agit de déterminer la première origine d'une nation, c'est assurément dans la conformité des rapports physiques avec telle ou telle autre : mêmes traits, même taille, mêmes aptitudes, qu'il faut chercher des indications, les surprendre, pour en tirer une conclusion à peu près certaine.

Les Lapons ont toujours vécu dans le pays où ils sont, et ont été séparés des Finnois depuis un grand nombre d'années. Ils vivent sous un climat qui abaisse graduellement l'espèce humaine.

On dira aussi qu'il suffit de comparer la langue de l'un et de l'autre pour être persuadé que Finnois et Lapons sont de même race. C'est encore une erreur. Si une partie de la langue laponne ressemble au dialecte finnois, qu'est-ce que cela prouve ? Tout au plus que les Lapons se sont servis de l'idiome finnois pour faciliter les rapports qu'ils avaient journellement avec eux. De ce que la langue anglaise renferme plus de sept mille mots d'origine française, s'ensuit-il que les Anglais et les Français sont de même race ?

La quasi-similitude du langage de deux peuples ne prouve pas absolument une origine commune, elle n'accuse que des rapports fréquents entre eux pour les besoins de leur trafic.

On a comparé l'ossature et les crânes de l'un et de l'autre, et les médecins suédois qui se sont livrés à ce genre d'étude admettent que ces peuples sont sortis de la même souche. Tous les habitants de l'extrême Nord ont les traits anguleux. Ces mêmes traits, on les rencontre ailleurs. Prenez un Savoisien, transportez-le en Finlande : on ne remarquera pas physiquement une grande différence entre lui

et le Finlandais. Cette ossature s'explique géologiquement.

La tradition de ceux-ci et le peu que l'on sait des Lapons confirment que ces derniers occupaient autrefois la Finlande, et qu'ils en ont été chassés très probablement par les Finnois pour s'emparer de leurs pâturages et aussi de la pêche dans leurs lacs extrêmement poissonneux. Ces lacs sont si nombreux qu'ils occupent une superficie au moins égale, si ce n'est davantage, au sol boisé ou cultivé : ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle le « pays des mille lacs ».

Dans l'histoire de Fundinn-Norwegur, il est dit que la famille Formother régnant avant Odinn, dans le Nord, Noor (prononcez *Nour*), fils de Thoor (*Thour*), ayant entrepris une expédition pour retrouver sa sœur *Goa* ou *Goja*, enlevée secrètement à l'occasion d'un sacrifice, fit le tour du golfe, rencontra un grand nombre de Lapons qui lui disputèrent le passage et qui furent vaincus et repoussés. L'auteur de cette fable est inconnu, ainsi que le temps où il l'écrivit.

Les mots *Lappe, Lappmark, Lappland,* Laponie, ne sont pas moins primitifs. L'Islandais Sturlesonn, de qui on a une histoire du Nord, n'en fait nullement mention. *Jumala,* Dieu en finnois, se dit *Jubmill* en lapon ; feu, *toll* en finnois, est *tulli* en lapon ; jour, *païva,* se dit *paive;* la nuit, *ja,* se dit *ü;* rivière, *jocky* en finnois, se dit *jock* en lapon. Les Finnois disent *jervi,* lac, les Lapons disent *jauve ; medza,* forêt, est *medze,* etc. Cette concordance des mots par à peu près ne signifie absolument rien et n'apporte pas un argument décisif de l'origine des Lapons.

Ce mot *Lapp* est aussi obscur que celui de *Lapon,* qui le regarde comme une injure. *Happé* en finnois veut dire : *sorcier.* Il paraît qu'aucune nation du monde n'a été plus fameuse autrefois que les Lapons dans l'art de la sorcellerie, art qui se perd à mesure que le progrès des sciences pénètre dans leur pays.

En suédois, le mot *lappe* signifie *guenille;* faut-il en conclure que, dans un moment de famine, les Lapons étant descendus par bandes en Suède, pour demander l'aumône d'un morceau de pain, ont été appelés de ce nom à cause de leurs habits en loques. De toutes ces suppositions il est impossible de conclure rien de positif.

Charles IX, fils de Gustave Vasa, divisa la Laponie en plusieurs paroisses. Cette division existe encore aujourd'hui ; chacune a une église et un prêtre ; quelques-unes ont une école quand il y a un groupe de Lapons suffisant à proximité du temple : mais le Lapon se soucie peu d'y aller. Vivant de la vie pastorale au milieu d'immenses solitudes et des forêts, n'ayant aucun rapport avec ses voisins, et même très peu avec ses compatriotes, il ne connaît pas le besoin d'apprendre à lire et à écrire. Mais, malgré son ignorance, il est très difficile de le tromper. Et en admettant qu'il reconnaisse l'utilité d'apprendre à lire et à écrire, comment et par quels moyens arriverait-il chez le prêtre, séparé de ses administrés par des distances énormes, huit et dix lieues pour les plus proches ?

Gustave-Adolphe, en 1619, créa une école de Lapons à Pitea (prononcez *Piteau*), transférée plus tard à Umea (prononcez *Umeau*), qui était autrefois une dépendance

de la Laponie. Aucun document ne peut constater que l'on y ait jamais vu un seul écolier.

L'art de la magie, très en honneur encore dans le siècle dernier, a disparu en partie ; on ne rencontre plus que très rarement le *guobdas,* ce tambour magique formé d'une rondelle d'arbre croissant sur des lieux particuliers, le bouleau disent les uns, le tilleul disent les autres ; mais je penche à croire que c'est le tilleul, dont le bois est plus sonore. La partie supérieure est excavée, creusée en forme d'ovale couvert de peau, sur laquelle on traçait avec de l'écorce d'aune, qui donne une couleur rougeâtre, une quantité de figures : rennes, renards, oiseaux, loups, ours, chiens, écureuils, le soleil, la lune, les étoiles, des poissons, des anguilles, des rats.

Le sorcier entonnait des chansons magiques, jetait des anneaux de cuivre sur la peau du tambour qu'il frappait en même temps avec un bout de corne de renne, et de tout ce bruit et des dispositions des anneaux sur les figures on tirait de bons ou de mauvais présages. Souvent ces musiciens, saisis d'évanouissements subits, comme des épileptiques, prétendaient voir le passé, le présent, l'avenir.

Swedenborg a dû rêver son système de somnambulisme chez les Lapons. La bêtise humaine a pour principe que, pour bien voir, il faut fermer les yeux, et que, pour bien penser, il faut enchaîner la raison.

L'idée de ces évanouissements surnaturels, pratiqués encore de nos jours chez les Samoyèdes de Mezen, n'est pas absolument neuve ; on la rencontre bien au delà d'Homère. On trouve dans l'Eddas que Odinn, le Jupiter scandinave, y était sujet. C'est sans doute à l'influence de ces pratiques

de magie qu'il dut de devenir le monarque le plus puissant du Nord.

Le dieu *Tiernes,* qui présidait à la santé et à la vie humaine, réunissait à la fois le Bon et le Mauvais. L'histoire de sa naissance est particulière. Une jeune femme, s'étant assise au pied d'un arbre, vit tout à coup un homme qui la pria de remplir sa choube — cafetan fourré — de bois destiné à la fabrication du goudron; elle le fit volontiers; mais s'apercevant que le bois s'allumait de lui-même au fur et à mesure et que cet homme avait des cornes, elle en fut effrayée et voulut fuir, mais en vain : il l'emmena chez le sorcier qui avait le pouvoir de les marier et les unit l'un à l'autre. Une année après, il lui naquit un fils qui pleurait sans cesse et ne trouvait jamais de repos. Le dieu *Rhona* le prit en pitié, l'emporta au ciel et l'éleva. Quand il eut une dizaine d'années, Rhona lui demanda s'il voulait prendre le parti de sa mère ou celui de son père, qui l'avait délaissé dès sa naissance. L'enfant se déclara pour sa mère et jura qu'il persécuterait son père et sa race. Or son père était Perkel, le diable. Le jeune Perkel, tour à tour bon ou mauvais, frappait quelquefois les idoles. Depuis lors, il parcourt les airs, lance la foudre qui fend les rochers, embrase les arbres, où il y a des démons cachés. Par crainte du fils de Perkel, du fils du diable, chaque famille de Lapons érigeait au dieu Tiernes un autel en forme de table, à quelque distance de la maison. Ce dieu se rendait visible, portait une arme et chassait.

Aujourd'hui encore, même parmi les Finnois qui se sont établis en Laponie, il y en a un très grand nombre qui croient au pouvoir des sorciers.

Les habitants de la haute Laponie, au-dessus de Tornéa et de Kémis, appelaient ce dieu Seïta et lui immolaient des coqs, des chats, des brebis. Mais un jour, un Lapon dont les rennes étaient atteints d'une maladie contagieuse ayant fait vainement plusieurs sacrifices à cette idole de bois, lui prescrivit d'avoir à faire cesser la maladie tel jour. Il ne fut point écouté. Le Lapon jeta au feu l'idole, à la grande stupéfaction du populaire.

Un autre dieu est Kuova-Manu, à qui on offrait jadis des petites baguettes de la longueur du bras, teintes du sang d'un loup et marquées de plusieurs signes cabalistiques; puis le Gohna, un être dangereux dont on désarmait la colère par des offrandes de sacs pleins d'écorces de bouleau et de mets choisis; enfin Saragad, le créateur de toutes choses, etc.

Telle était encore la genèse des Lapons vers 1720, époque à laquelle les Suédois et les Danois envoyèrent vers eux des pasteurs luthériens. Tous les Lapons sont aujourd'hui chrétiens. Les uns sont à moitié schismatiques, les autres protestants, selon qu'ils sont sujets scandinaves ou sujets russes.

Néanmoins, ils ont tous conservé de leurs ancêtres des superstitions étranges. On rencontre encore dans quelques tentes le tambour magique, dont les jeunes gens se servent dans leurs longues soirées d'hiver pour deviner ou expliquer l'avenir.

Ne rions pas des Lapons et de leurs superstitions. N'avons-nous pas en France, voire même à Paris, des charlatans qui prédisent l'avenir par les signes de la main, d'autres par les cartes? Il y en a même qui se sont faits des

rentes en exploitant la naïveté humaine. Ne voyons-nous pas chaque jour, dans les annonces des journaux, que M. X... ou Mme Z... sont des cartomanciens très habiles et qu'on peut les consulter tel jour, telle heure, telle rue. Et les somnambules donc !...

Cette digression faite, *grosso modo*, sur l'origine des Lapons, je reviens au batelier envoyé vers le groupe des Lapons stationnés à un mille en amont de la rivière. Ces Lapons nous attendaient dans une forêt voisine sur les bords du Rostyocky, à vingt-cinq minutes de la pêcherie où nous nous étions arrêtés. Je dus faire ce chemin à pied avec un de nos bateliers, comprenant le lapon. Bien que nous fussions au delà du 70e degré de latitude, la température n'avait rien de frissonnant. Je rencontrai mes six Lapons accompagnés de la fille de l'un d'eux, dans un costume si bizarre que je ne pus, en la voyant si singulièrement accoutrée, réprimer une forte envie de rire. Tous étaient assis en demi-cercle sur leurs talons, coutume que ces gens-là observent toujours, soit dans une halte, soit pour tenir conseil ou prendre un repas. L'explication de cette coutume, je la donne telle que je l'ai reçue et sans garantie : leurs tentes sont rondes, le foyer étant placé au milieu de la pièce, ils se chauffent accroupis autour du feu, etc.

En nous voyant arriver armés de fusils, la jeune femme se leva subitement comme pour fuir. Les hommes restèrent assis et nous reçurent par cette exclamation deux fois répétée : *Vituli porra tuymac guidib.* Tous portaient à peu près le même costume de gros drap gris clair. La différence entre eux n'existait que dans la couleur ; un grand

cafetan, collet élevé, manches à bords inférieurs ornés de découpures de drap rouge ou jaunâtre appliquées entre des lacets, une ceinture en cuir incrustée de plaques de laiton ou d'étain formant chez les uns des étoiles, des losanges, chez d'autres des carrés, des triangles, etc., et à laquelle pendaient divers objets, une bourse, un sac en cuir, une tabatière et diverses choses n'ayant aucune forme bien précise, mais qui devaient être là comme breloques.

Le costume de la jeune fille, agrémenté d'anneaux de métal, se faisait remarquer par des verroteries multicolores, des dents de phoque et de loup, des vertèbres de petits poissons. Hommes et femmes portaient des culottes et des bottes semblables à celles des Finnois, bourrées de foin. Chez la femme, le cafetan est remplacé par une tunique longue. Sa coiffure est un monument qui rappelle assez vaguement une ruche d'abeilles surmontée d'un rouleau supportant une boule. Ce singulier bonnet n'est en usage que dans la Laponie centrale. Les hommes se coiffent d'un bonnet pointu avec une houppe en drap vert, bleu ou rouge. L'hiver, hommes et femmes endossent une pelisse en peau de mouton, coutume qui leur vient des Finnois. Je dois dire que la peau de mouton est beaucoup plus chaude que celle du renne et qu'elle n'a pas les inconvénients de celle-ci, dont le poil s'attache aux vêtements de laine, comme les gratterons, dont il est si difficile de se débarrasser. Dans les grands froids, le Lapon ajoute un collet de fourrure de renard, de loup ou d'ours, qui a pour but de garantir les épaules et une partie de la poitrine.

Plus on s'avance vers le cap Nord, plus la population s'éclaircit, plus la végétation s'abaisse. Durant l'hiver, cette population se concentre dans les forêts de l'intérieur du pays, en se rapprochant le plus possible d'Enontékis et de Koutemir, où la température est un peu moins rude et où les troupeaux trouvent à se nourrir. En été, un grand nombre vont camper près de la mer, le long des fiords, où les eaux sont un peu moins salées que celles de l'Océan. Les eaux de mer sont très favorables à la santé des rennes.

Dans la région centrale de la Laponie, le soleil luit continuellement quarante-neuf jours l'été et disparaît un peu plus longtemps en hiver.

Nous sommes loin, comme on le voit, des six mois de jour et des six mois de nuit que l'on croit. Mais il est évident qu'au cap Nord les nuits sont plus longues ainsi qu'aux îles Stapennoer et à Wordhœ. Soixante-quatorze jours, c'est une jolie nuit de 1,776 heures. Cependant, partout où la nuit est permanente, il y a, vers midi, comme un léger et nébuleux crépuscule de quelques instants qui passe immédiatement comme un nuage. Ces nuits ne sont pas non plus aussi sombres que l'on s'imagine : la neige qui couvre le sol donne une certaine clarté, et aux époques de lune *vive* (quand elle éclaire) cette clarté, reflétée par les rayons lunaires, est d'une vivacité brutale et tranche les ombres d'une façon étrange.

De ce que les Lapons ont en moyenne (selon les hauteurs de la latitude où ils sont campés) une cinquantaine de jours complètement sombres, il ne s'ensuit pas qu'ils dorment tout le temps comme des hibernants, tels que les ours,

les marmottes de la Savoie. Tous se lèvent, se couchent et dorment comme d'habitude.

Il y a des nuits d'une obscurité effrayante, par exemple quand le temps est chargé de brumes épaisses. Ces longues nuits d'hiver sont souvent égayées par des aurores boréales, phénomènes atmosphériques des plus curieux à observer, mais qui ne jettent point de lumière comme on s'imagine, et que le rapportent des voyageurs qui n'ont jamais quitté le quartier du Jardin des plantes.

On a écrit beaucoup de mémoires sur les causes qui donnent naissance à ce météore. Si, jusqu'ici, les causes sont, dit-on, restées inconnues, nous pouvons cependant affirmer que ces météores ne sont point dus à des courants électriques, ainsi que beaucoup de savants l'affirment. Si l'électricité était pour quelque chose dans ces apparitions, il est évident que, pendant leur durée, très variable, quelquefois assez longue, il s'en dégagerait un bruit quelconque. Or, nous avons vu, pendant une quinzaine d'hivers passés en Suède et dans l'extrême nord de la Russie, une cinquantaine d'aurores boréales, et jamais aucune crépitation ne s'est fait entendre. Durant l'hiver, ces aurores apparaissent assez souvent.

Les glaces se forment dès les premiers jours d'octobre, rarement plus tard, et sont toujours précédées par des avalanches de neige. Elles ne disparaissent entièrement, soit par les débâcles, soit par la fonte, que dans la première quinzaine de mai, quelquefois plus tard. L'épaisseur de la glace varie entre un mètre et deux, très rarement plus. La moyenne de son épaisseur ne dépasse guère $1^m,20$. J'ai vu dans la nuit du 29 janvier 1862, à Upsal, un mètre de

neige couvrir les rues et les toitures des maisons en quelques heures. A une heure du matin, en rentrant chez moi d'une soirée de bal avec souper, il commençait à grésiller; à dix heures du matin, la neige atteignait et dépassait même les fenêtres du rez-de-chaussée. Quand la neige est peu épaisse, la glace augmente rapidement et descend jusqu'au-dessous de 0^{m},80 en sept ou huit jours.

Le pasteur Medved, d'Enontékis, chez lequel nous nous sommes arrêtés pendant près d'une semaine, nous affirma que, depuis quatorze ans qu'il occupait cette paroisse, il n'avait jamais vu le thermomètre s'abaisser au delà de 32 degrés Réaumur. C'est déjà un bien joli froid. Mais cette froidure ne dure guère qu'une nuit et une matinée. Ici, la science de l'homme est en défaut. On s'explique bien la force de résistance opposée au froid par les sapins, les peupliers, les bouleaux et quelques autres plantes, puissance due à la résine qui enveloppe les bourgeons et le liber, du haut en bas de l'arbre; mais comment et où se conservent les larves de ces abominables moustiques, par ces violentes froidures qui tuent les hommes et les animaux en moins d'une heure de nuit. Comment les herbages se conservent-ils dans le sol si profondément glacé pendant huit mois de l'année?

La population d'Enontékis, la plus importante paroisse de la Laponie (120,000 carrés, c'est-à-dire 960 kilomètres) est seulement d'un millier de Lapons. Les deux sexes y sont à peu près égaux en nombre.

La faune du pays est d'autant plus riche en sujets que la population est faible. Qu'est-ce que mille à douze cents âmes réparties sur une telle surface? La population fin-

noise, qui se groupe principalement sur le bord des rivières, n'est pas plus considérable.

Je crois avoir parlé plus haut des principaux animaux du pays. L'espèce la plus nombreuse est le renard, un terrible braconnier qui détruit le menu gibier ; le loup vient après, puis l'ours gris, l'élan, le renne sauvage, assez rare. L'ours blanc hante les bords des fiords du Nord-Est. De toutes les bêtes à fourrure, l'écureuil, qui change de pelage aux approches de l'hiver et reprend au printemps sa couleur primitive, est très commun dans les forêts de sapins, dont les amandes sont sa principale nourriture.

Le castor est plus rare, on ne sait pourquoi. Les Lapons ne le chassent pas. Ils disent que ce petit animal est un sorcier, et ils n'ont garde d'y toucher. Mais les Finnois ne se font pas faute de le trapper. La loutre y est commune, de même que le putois, la martre, le sobel, le rat, le glouton, etc. Le gibier à plume, le gibier de forêt et de terre se résument en cinq ou six espèces : coq de bruyère, perdrix, gelinottes, pluviers, le lièvre, trois ou quatre espèces de bécasses, le corbeau gris et le pivert. Le corbeau était blanc autrefois, disent les Lapons, mais il était si bavard que, pour le punir, Dieu l'a fait noir ; il a un tel chagrin de cette transformation qu'il en est devenu presque muet. Tous ces volatiles ne dépassent guère la zone d'Enontékis. Quant au gibier d'eau, aux palmipèdes, le pays en est couvert : une dizaine d'espèces de canards, autant d'oies, des cygnes, des poules d'eau, etc. ; le rat des montagnes (*mus lemnus*) pullule en Laponie et en Norvège : c'est la peste du pays. Quand un Lapon en a pris un, il le pend à la porte de sa demeure pour effrayer les autres.

Les colons, généralement finnois ou suédois, se livrent à l'élevage de l'espèce bovine, qui est une des richesses du pays, richesse peu dorée, mais qui fait vivre l'homme dans une aisance relative.

Le beurre salé, le fromage, le lait gelé sont des objets d'exportation assez demandés et d'un placement facile. Ceux qui possèdent une douzaine de vaches et autant de moutons sont regardés comme des gens heureux.

J'ai, plus haut, présenté à mes lecteurs le saltakelli, auquel on donne aussi le nom de motacilla (rossignol polaire). Entre Tornéa et Enontékis, on entend le coucou dans le cœur de l'été et aussi une espèce de colombe; la pie, le corbeau sont aussi carnassiers sous ces latitudes que nous les voyons en Europe et font une guerre à outrance au petit gibier et aux petits oiseaux. Durant l'hiver, ils passent en Norvège et descendent vers Tornéa autour des métairies.

La flore n'est pas riche, cela se comprend. Parmi les plantes, nous n'en voyons que quelques-unes utiles à l'homme : la première est l'*angelica* dont la tige, les feuilles et les racines font les délices des Finnois et des Lapons : cette plante est en grande vénération dans le pays, de même que le framboisier sauvage.

A-t-on pris un refroidissement, a-t-on une indigestion : on a recours à une infusion d'angélique ou de framboisier, on en boit à satiété : ce sont des remèdes souverains chacun en son genre. Cette grande et magnifique ombellifère croît partout au bord des rivières. Puis viennent : le blabaër, raisin à gelinottes; ce fruit d'un beau noir, comme nos raisins, vient d'un petit arbre buissonneux pas plus

haut qu'un groseillier ; le yortonn, espèce de fraisier à fruits excellents et parfumés; le lingonn, bruyère à grappes dont les baies sont bonnes à manger. Je crois avoir déjà dit quelques mots de ces diverses plantes. Le framboisier se rencontre partout sur la lisière des forêts, ou par touffes énormes autour des blocs de rocher. Là où le sol est un peu marécageux, le sapin y est à l'état de forêt buissonneuse, une attention particulière de la Providence. Les arbres verts du genre *abies* ont été semés à la volée par le Créateur pour assainir l'air de ces localités et atténuer les effets des fièvres de marais. Cette essence d'arbres domine partout.

Pourquoi tant de sapins? se demande-t-on. Je répondrai comme notre fabuliste La Fontaine :

Dieu fait bien ce qu'il fait.

Tous les végétaux ont été créés à une fin quelconque. Chacun remplit dans la nature un rôle particulier : le sapin a celui d'épurateur de l'air que nous respirons. Si le Créateur avait placé sous ces latitudes une végétation analogue à celle qui nous entoure en France, c'est-à-dire à feuilles caduques qui se flétrissent et tombent aux approches de l'hiver, des fièvres violentes s'y fussent montrées et propagées sous tous les types, et la mortalité eût été telle, même parmi les animaux, que ce pays se fût peu à peu dépeuplé. A défaut de prairies et des gazonnements du sol, les conifères épurent donc l'air, l'hiver et l'été. Mais, comme la famille si nombreuse des sapins et des arbres verts eût peut-être été à elle seule impuissante à modifier l'air et à le rendre

respirable, Dieu a créé à côté le bouleau, l'aune et d'autres végétaux qui viennent en aide aux essences résineuses, pour absorber les pestilences produites par les immenses marais de cette contrée, sous l'action des chaleurs de fournaise des mois de mai, juin, juillet et août.

La face inférieure des feuilles de ces diverses essences est criblée de petits pores qui sont les orifices par où la plante pompe les fluides répandus dans l'air et dont elle se nourrit; autrement dit, ces milliers de petits trous sont les organes de la respiration et de la nutrition. C'est par ce tissu vésiculeux des feuilles que s'opère la décomposition de l'acide carbonique — poison violent, comme on sait — répandu dans l'atmosphère. L'air introduit avec les gaz qu'il contient, dans ces petits organes, à peine sensibles à l'œil nu, file dans les petites nervures qui les versent dans les grandes, et ainsi de suite. Le contact de la lumière le décompose, fixe le carbone, dégage l'oxygène qui est le principe vivifiant de l'air. Cette théorie de la composition et de la décomposition de l'air par les végétaux pour s'emparer du carbone s'explique d'une façon presque tangible : le charbon de bois que nous brûlons dans nos cuisines ne dégage-t-il pas dans des proportions énormes de l'acide carbonique ?

Ici se présente une singulière transformation dans les forêts du Nord, en Russie, en Sibérie, comme en Suède et en Norvège. Les incendies de forêts sont assez fréquents en été par les temps de chaleur de fournaise dus aux incessants rayons solaires ; le plus petit frottement de deux arbres l'un contre l'autre embrase la mousse qui tapisse les troncs, et un incendie s'allume aussitôt; quelquefois

la foudre y est pour quelque chose ; il arrive assez souvent que des milliers d'hectares de forêts sont réduits en cendres. Que croyez-vous qui pousse à la place ? D'autres sapins, allez-vous dire ? Non, le sapin ne repousse plus sur ce même sol que de longues années après, lorsque la terre a été lavée profondément des matières charbonneuses.



Ce petit animal, pas aussi gracieux qu'on se l'imagine.

Cette forêt de sapins est remplacée naturellement par une forêt de bouleaux.

Les graines de bouleau sont extrêmement légères. Enlevées, poussées, disséminées par le vent, elles se répandent çà et là. Tombées sur une terre aérée et éclairée, elles sont soudées sur le sol et dans les mousses par la pluie ; elles y prennent rapidement des racines qui s'allongent, s'ancrent dans les cailloutis et dans l'humus, étouffent toute autre plante plus lente à se développer, et finissent avec le temps par former une superbe forêt de

bouleaux, l'arbre béni des habitants polaires. Sa croissance est assez rapide, il résiste aux froids les plus durs; mais, quand à son tour il a disparu par les mêmes causes ou toute autre, les petits sapins qui n'ont pu croître faute d'air, et les graines apportées par les cyclones du pays étouffent à leur tour les bouleaux, s'emparent du sol qui redevient, au bout d'un siècle ou deux, une forêt de conifères, et ainsi de suite. Le bouleau est le seul bois de charronnage, de carrosserie et d'ébénisterie de ces contrées. Je dois ajouter que les habitants du pays soutirent la sève du bouleau, et s'en servent comme de boisson légèrement acidulée.

Le champignon entre dans une proportion notable dans l'alimentation des Lapons. Comme les Suédois, les Finnois et les Russes, ils en préparent des conserves pour l'année, et les excédents sont vendus sur les marchés étrangers. Parmi ces cryptogames il y en a d'excellents, qui, inconnus en Europe, feraient certainement figure sur nos tables, même les plus somptueuses. La fungine, matière très azotée, qu'ils renferment, est une substance presque aussi nutritive que la meilleure viande et le meilleur poisson de mer.

La nourriture du renne est la constante et incessante préoccupation des Lapons. C'est de ce petit animal, pas aussi gracieux qu'on s'imagine, assez brutal au contraire, à cornes tronquées et velues, qu'ils tirent à peu près toutes leurs subsistances : lait, fromage, beurre, viande, peaux et vêtements. Ceux dont les troupeaux ont été détruits par les maladies, ou décimés par les loups ou les cerviers, n'ont plus d'autres ressources que la pêche, et ils la prati-

quent en toute saison, même alors que les froids sont de 20 à 25 degrés Réaumur, et la glace épaisse de plus d'un mètre.

Disons de suite que les loups ne sont point aussi dangereux qu'on le croirait pour les Lapons ; les chiens préviennent leurs maîtres par leur manière de hurler. Quant à l'ours, il est peu dangereux en été, et ne l'est point du tout en hiver, puisqu'il reste tout le temps caché sous la neige, et n'en sort qu'au dégel. D'ailleurs, il est rare qu'il s'attaque aux rennes, il vit le plus souvent de poissons, de fourmis, de miel et de racines, etc.

Dans la mauvaise saison, lorsque le traînage est établi, les Lapons viennent camper dans le voisinage des usines, entreprennent des charrois de bois, de fer, de minerais. Le transport des fers dure environ quatre mois de traînage. Ils arrivent avec toute leur famille ; les enfants de dix à douze ans conduisent chacun un *raïd,* convoi de dix ou douze rennes, liés l'un à l'autre et à la file. Le traîneau de tête, *akia,* reste vide. Le conducteur s'y repose de temps à autre. Ceux qui viennent à la suite sont chargés d'une cinquantaine de kilogrammes, rarement davantage.

A la queue du convoi sont six ou huit autres rennes de réserve pour remplacer ceux qui ne peuvent plus marcher. Ce genre d'attelage est combiné si maladroitement que, dans les pentes rapides, le chargement dépasse le renne de vitesse, l'entraîne, et la pauvre bête est souvent étranglée ou grièvement blessée avant que le conducteur ait eu le temps de venir à son secours.

Le pulka, autre espèce de traîneau dont se servent les voyageurs, est couvert à l'arrière, enveloppé, au besoin

de toute part, de veau marin et garni intérieurement de peaux fourrées. Ce véhicule ressemble assez à l'avant d'une petite chaloupe coupée en deux. Un seul trait suffit à tirer le traîneau, et ce trait est une longue lanière dont l'une des extrémités est passée autour du cou faisant l'office de collier, et l'autre au traîneau en passant sous le ventre entre les jambes de la bête. Le conducteur s'assied sur un des côtés et sert de contrepoids. Quand la charge est lourde et la course longue, on entend ces animaux haleter, siffler de la gorge, comme les chevaux poussifs et catarrheux. Un renne ne peut faire au plus que six ou huit lieues par jour, ce qui est déjà une jolie course dans les neiges gelées, et ne supporte guère la fatigue que trois ou quatre jours. Nous sommes loin, comme on voit, des trente lieues qu'on peut lui faire faire : encore une affirmation de voyageur en chambre. La manière de les conduire est des plus primitives. Le Lapon n'a qu'une seule guide dont l'extrémité est attachée à la base de la ramure. En tirant plusieurs fois de suite cette courroie, on fait allonger le pas ; en la relâchant tout à fait, on l'arrête. Veut-on aller à gauche, on la secoue sur le flanc gauche ; est-ce à droite, on secoue la courroie à droite. Veut-on l'arrêter court, on laisse flotter la guide sur le dos.

L'animal n'est jamais frappé. On lui parle tout le temps, on le menace de le laisser manger par les ours ou les loups, ce qui serait un déshonneur pour sa famille. On se plaindra de sa paresse à la maîtresse de la maison; il ne sera pas conduit à la mer; au contraire, on le laissera sucer tout l'été par les moustiques. Il paraît que ce langage fait beaucoup d'effet sur la cervelle de la bête;

car on la voit redresser les oreilles et ruminer entre ses dents.

Le renne, l'ours brun, l'élan se chassent toute l'année, quand l'occasion se présente. Pour le renne, on choisit le plus souvent l'automne, c'est-à-dire les premières neiges. On enferme une femelle dans une forêt de façon à ce que le mâle ne puisse pas en approcher ; autrement on courrait le risque d'estropier la première en tirant sur le second. On se couche dans les broussailles à vingt pas plus loin, et souvent on fait le pied de grue pendant plusieurs jours, voire même une semaine. Ce n'est pas absolument d'une gaieté folle. Enfin le renne mâle arrive et annonce sa présence d'assez loin par un mugissement chevrotant, auquel la femelle répond. Mais la bête ne s'avance guère que pas à pas, en tournant autour de son congénère, recule ou s'avance selon que la brise lui apporte un bruit inquiétant ; elle flaire l'air, fait miroiter ses oreilles de tous les côtés. Une branche qui tombe, un oiseau qui s'envole, un lièvre traversant la forêt, affole le renne, qui fait un bond prodigieux et fuit de toute la vitesse de ses jarrets. Mais il revient au bout de quelques heures, comme honteux et confus de sa poltronnerie, s'approche de plus en plus de la femelle, et, quand il n'en est plus qu'à trois pas, on le tire. Cet animal est d'une défiance inouïe ; comme le lièvre, il est très difficile de le chasser sous bois et dans les montagnes où, comme le chamois, il est dangereux d'aller le relancer.

La chasse à l'ours gris se fait avec plus de cérémonie et de précautions, et elle est aussi plus amusante, par les innombrables péripéties auxquelles elle peut donner lieu. Ce

n'est pas que cet animal soit plus difficilement abordable que le renne, qui est rageur et colère. Le Lapon qui s'est mis l'hiver à la recherche d'une tanière et l'a trouvée habitée est de droit le chef de la chasse. Rien ne se fait sans ses ordres. Les Lapons connaissent aussi bien qu'un fourreur le moment où on doit le traquer pour s'emparer de sa peau : ce sont les mois de décembre, janvier et février, alors que le poil est duveté et soyeux. Le Lapon se servait autrefois du tambour magique dont il a été question plus haut; peut-être y a-t-on recours encore aujourd'hui pour connaître le jour heureux.

Tous ceux qui doivent faire partie de la chasse se rendent chez le Lapon chef de l'expédition; là, chacun donne son opinion. Après quoi on observe attentivement les étoiles, la lune, la disposition des nuages; selon que les unes brillent dans l'immensité céleste, que les autres sont poussés par le vent vers telle ou telle région, on se met en route, en sortant par une porte opposée au chemin que l'on doit prendre pour s'acheminer vers le fauve. Chacun est chaussé de ces longs patins dont j'ai parlé plus haut. On choisit, cela va sans dire, un beau clair de lune. Arrivé à une trentaine de pas de la bauge, le chef lapon s'avance de quelques pas et tient ce langage :

« Ours, mon bon petit ours, mon beau et vaillant ours, nous savons que tu es plus malin et plus fort que dix d'entre nous. C'est pourquoi nous venons en nombre te dire bonjour. Mon bon petit ours, si tu veux nous faire plaisir, mets du miel dans ta gueule, mets du miel sur tes dents, mon bon ours; cache tes griffes sous tes pattes et tes dents dans ta mâchoire; mon bon petit mangeur de miel, sois



Le renne sauvage habite les hautes montagnes.

aimable et gentil comme un coq de bruyère; dors comme une oie, la tête sous ton ventre, suce tes pattes, ferme les yeux, afin que je te perce le cœur en douceur avec ma lance, ou que je t'envoie une toute petite balle de plomb.»

Cela dit, si l'ours ne quitte pas sa demeure, on l'injurie:

«Je te croyais un brave, plus brave qu'un Finnois, et tu te caches dans ta niche, tu es plus poltron qu'un chien. Voyons, sors donc, imbécile, que je voie ton museau.»

Un des Lapons lui tire un coup de fusil; si l'ours n'est point touché, il ne bouge pas; et de loin on voit son petit œil malin observer placidement ce qui se passe autour de lui, tout en continuant à sucer l'une de ses pattes; mais on voit son museau se contracter, se plisser, se relever vers le front, ses dents mâchonner sa salive. Mauvais signe : car en un clin d'œil il peut se lever et sauter sur le chasseur le plus rapproché de lui. Si la balle l'a blessé, il sort en se traînant et mugissant, renverse la neige jaunâtre qui encadre sa demeure, se dresse sur ses pattes, examine la situation périlleuse où il est, et qui lui apparaît comme un cauchemar, s'élance d'un bond prodigieux sur les Lapons, en enlace un d'une de ses pattes, le presse contre lui avec une force prodigieuse, l'étouffe, lui brise les reins ou se couche dessus, L'homme est perdu si l'un de ses camarades n'accourt passer sa lance au travers de l'animal. Il arrive souvent que d'un coup de patte la lance est jetée à trente pas de là. L'ours blessé devient terrible, joue des griffes et de la gueule. Il y a peu d'exemples que la bête ait échappé à ses ennemis; mais l'homme qui a été pressé entre ses pattes est longtemps à se remettre, quand il n'a pas eu l'épine dorsale avariée.

L'ours mort ou râlant, le Lapon lui dit doucereusement : « Ce n'est pas moi qui t'ai tué, c'est la balle de mon fusil, ou c'est la pointe de ma lance. Nous allons te porter à la maison et manger ta chair. Mais sois tranquille, nous enterrerons profondément tes os, pour que nos chiens ne les rongent pas, ce qui serait une vilenie pour la famille ! Qu'as-tu à dire ? »

Puis tous s'attellent à la bête avec des courroies de peau de renne, la traînent sur la neige jusqu'à la demeure du Lapon, où elle est aussitôt dépouillée de sa fourrure. On la coupe en deux morceaux, par le travers, une part pour les hommes et l'autre pour les femmes et les enfants.

La part des femmes est toujours le côté de la tête. Pendant que l'on fait cuire ou rôtir leur part de l'ours, les hommes s'asseyent en rond autour du foyer, devisent entre eux sur les incidents de la chasse et boivent de l'eau-de-vie. Quand la fin de la cuisson approche, on chante des hymnes funèbres qui varient de tons, selon les cantons, sur un rythme à endormir l'enfer. Il y eut un de ces chants bramé devant nous, mais dont je ne connais que les paroles suivantes ; mon compagnon Marius l'avait noté, il n'a jamais su ce qu'il avait fait de ce joli morceau de musique. Je n'en ai retenu que ceci : *Kittulis pourra, Kittulis ii Kada tekanids soubly Jallah Laieté* [1]. Le plus curieux de la fête est l'enfouissement de la tête et des os de la bête, avec une paire de grands patins, un couteau, un morceau de laiton, dans la pensée que l'ours en aura besoin dans l'autre monde.

1. Sois le bienvenu, ours ! merci de n'avoir point brisé nos armes ; tu es un galant animal.



CHAPITRE XVI

LE PASTEUR LOMANEW. — UNE NOCE EN LAPONIE

Lorsque je rencontrai le groupe de Lapons qui consentaient à transporter nos bagages du Muonio à Altengard, je leur offris un verre d'eau-de-vie. « Un verre réchauffe l'estomac, dit l'un, le porte-parole de la société ; mais un deuxième réchauffe le cœur, un troisième réconforte les jambes... » Je leur fis comprendre qu'un verre d'eau folle me paraissait suffisant pour le moment. « Sorri Kytos! » exclamèrent-ils ; cela veut dire : « Merci ! »

Ils nous suivirent jusqu'aux pêcheries et se partagèrent la charge de nos bagages jusqu'à Kontokémio.

Nos bateliers nous quittèrent et se mirent en route pour retourner à Kengis. Je les priai de remettre à notre petite amie Christine un bouquet de fleurs des champs, en passant par Kolaré. La commission fut faite exactement.

La chaleur se montrait d'une intensité à rôtir un mouton au soleil ; 30 degrés Réaumur, 45 Celsius, 195 Farenheit.

Dans les haltes de repas, nos Lapons nous faisaient la cuisine, une cuisine primitive consistant à faire rôtir le poisson que nous prenions ou le gibier qui tombait sous le plomb de nos fusils. Ils raclaient les uns et dépouillaient les autres assez soigneusement, les vidaient, les embrochaient dans un bâton et les exposaient au-dessus d'un brasier colossal. Puis, la broche piquée en terre, nous en coupions une tranche au fur et à mesure de nos besoins.

Jusqu'ici, des nuées de moustiques nous avaient souvent tourmentés, mais jamais avec autant de violence que sur les bords des lacs que nous contournions en ce moment. Le sang nous coulait de la figure et des mains. Aux haltes, nos porteurs se montraient bavards ; ils ont si peu d'idées que nous nous demandions de quoi ils pouvaient parler et rire. Il est vrai que, chez les nations civilisées, les plus grands parleurs ne sont pas toujours ceux qui ont le plus d'esprit et qui pensent le mieux.

Enfin nous arrivâmes à Kontokémio, en pleine Laponie. Le pasteur, nous voyant de loin avec notre caravane de Lapons et nos bagages, vint au-devant de nous et nous offrit gracieusement sa maison. Ce brave homme occupait cette paroisse depuis plus de vingt ans, il s'y plaisait et ne l'aurait pas troquée contre l'évêché de Calmar.

— Ici, nous dit-il, je suis loin des bruits du monde, loin des méchants et des jaloux. J'aime la solitude ; mes paroissiens ne sont pas nombreux, mais ils sont bons et dévoués ; je ne suis pas loin de la mer, la température y est assez douce, grâce aux courants du Gulf-Stream, qui viennent baigner les côtes de la Norvège jusqu'à l'embouchure de l'Alten. Je n'ai rien à envier, j'ai un troupeau d'une dizaine de

vaches, une vingtaine de moutons. J'ai aussi un saloir plein de viande d'élan et de renne.

Le pasteur Lomanew possédait un curieux cabinet zoologique : tous les oiseaux et les petits animaux du pays y étaient rangés, classés et parfaitement montés. Son village est assez considérable : soixante-neuf habitants, y compris les enfants. Il n'est pas absolument seul ; son église, ou plutôt sa chapelle, est en vénération parmi les Lapons. La plupart y viennent faire leurs prières, leurs dévotions, avant d'aller à la pêche dans la mer Blanche. Il se tient chaque année à Kontokémio un marché important où Suédois, Norvégiens, Danois, Finnois et Russes viennent échanger des draps, des verroteries, des miroirs, du fil, des couteaux, des ciseaux, de l'eau-de-vie, contre des pelleteries, des fourrures.

Les Finnois sont, sur les bords même de l'Alten, deux et trois fois plus nombreux que les Lapons, qu'ils refoulent vers le centre et le nord du pays. La population de cette paroisse et des paroisses voisines longeant les Dowrefield est heureuse, non par les jouissances d'un bien-être matériel plus relevé, mais par l'absence des peines et des passions. Elle ne songe ni au passé ni à l'avenir ; le bonheur, exempt de soucis et d'inquiétudes, qu'elle trouve dans une existence pastorale peu fatigante, qui lui procure sinon la richesse, du moins la vie facile avec une tranquillité d'esprit constante, lui suffit ; elle ne comprend pas ce besoin d'activité qui agite sans cesse et affole les peuples civilisés. Notre grand Buffon avait raison de dire que les peuples pasteurs sont les plus heureux et... les plus vertueux.

Les dimanches et les jours de fête, cet excellent et sage pasteur reçoit à son église la plus grande partie de ses paroissiens ; il leur fait entendre les offices et quelques instructions. Tous se conduisent décemment. L'office et les instructions se résument en paraphrases de la Bible et de l'Évangile.

Son clerc se mit à notre disposition pour nous conduire au Suddamo-Slubber, un immense lac, à un mille de Kontokémio, où nous rencontrerions des flottes d'oies de la famille des *Anas critropas,* jolis palmipèdes dont la poitrine est jaspée de noir et qui ont le bec rouge, les pattes jaunes, le cou argenté et les ailes chocolat. Le duvet du cou et du ventre est d'une légèreté et d'une douceur qui lui donnent des rapports avec le plumage si soyeux de l'eider. La dépouille de ces *Anas crytropas* est souvent vendue sous le nom de leurs congénères.

Pendant cette excursion, nous rencontrâmes plusieurs Lapons chargés de guirlandes de beaux poissons pêchés dans les eaux du Shibber. Je demandai à notre guide de leur faire chanter une chanson du pays. L'un des Lapons ne se fit pas prier et hurla, sur un ton nasillard et tremblotant, l'air que voici et qui fut noté aussitôt par mon ami Marius. Quant aux paroles, je n'ai compris que les exclamations que l'on peut rendre par les mots : *voïe, voï, vo ï ii i.*



Traduction. — Que les loups ne mangent point les rennes ; que l'herbe croisse en grande abondance et qu'elle donne beaucoup de lait à nos troupeaux ; que le Lapon soit heureux à la chasse et à la pêche ;

que les ours se laissent tuer comme des lièvres; que l'esprit malin laisse le pauvre monde tranquille et ne jette pas de mauvais sort sur nos demeures ni sur aucun objet qui soit à nous, etc.

Dans nos entretiens du soir, alors que le soleil commençait à perdre de son ardeur, je demandai à notre hôte de nous faire une esquisse rapide des coutumes laponnes. La cérémonie du mariage nous intéressait plus particulièrement.

— Vous allez être servis à souhait, il m'arrive une noce après-demain. Restez chez moi si vous ne vous y trouvez pas trop mal, vous y assisterez tout au long. Je vais vous décrire les préliminaires des fiançailles, qui se font encore selon les anciens usages. Quant à la cérémonie religieuse, elle est la même pour les Lapons que pour tous les protestants.

Le mariage lapon est une affaire d'intérêt comme partout ailleurs. Le garçon qui va faire sa demande est agréé aussitôt, s'il possède un certain nombre de rennes et de fourrures, s'il a chassé les ours blancs, et s'il en a rapporté les dépouilles, et surtout s'il apporte beaucoup d'eau-de-vie. Toutefois, avant sa demande, le sentiment des parents est pressenti par un ami commun. Et, selon la réponse qu'il rapporte, il présente son jeune homme, ou celui-ci va se présenter ailleurs. Si l'ami a échoué, le prétendant n'a pas à souffrir dans son orgueil, si tant est que les Lapons connaissent ce sentiment. Presque toujours cet intermédiaire est accompagné de quelques voisins du garçon à marier.

Quand ces ambassadeurs se présentent, on les invite à s'asseoir. Les sièges sont en général des rondelles d'arbre

légèrement creusées et de la hauteur d'un banc ordinaire. On commence par verser de l'eau-de-vie dans des tasses en bois ou en faïence, dont l'exportation en ce pays ne date pas de longtemps. Quand on s'est ingurgité plusieurs tournées à la santé du père, de la mère, des frères et œurs, les esprits s'échauffent, les têtes battent la berloque; on cause néanmoins.

Le garçon possède cela et cela; il est habile à la chasse et à la pêche; il a tant de rennes et une tente bien montée de poisson sec en quantité.

La fille n'assiste jamais à cette première entrevue; mais, par mesure de prudence, elle se hâte de se vêtir de ses plus beaux habits, de se coiffer d'un bonnet en forme de pyramide, rappelant un peu les coiffures juives de l'Asie Mineure. Après ne heure d'entretien toujours humecté d'eau-de-vie, si le jeune homme est accepté, on le fait entrer; la jeune fille vient après et examine les cadeaux apportés par son futur. Si elle les repousse, il n'y a rien de fait; mais, si elle les accepte, on fixe le jour pour se rendre à l'église et, ce jour venu, on s'achemine en bateau ou en traîneau, selon la saison, avec le cortège des invités.

Le lendemain, le pasteur nous prévint de l'arrivée prochaine de la noce par l'Alten. Roux et moi nous nous mîmes en surveillance. Vers les onze heures, nous entendîmes des chants, puis nous vîmes une vingtaine de corbasses s'avancer, toutes chargées d'invités et de parents. L'ami en tête du cortège, puis le garçon derrière, suivi de tous les hommes; ensuite la mariée et sa mère, précédées de plusieurs jeunes filles; et comme, parmi les Lapons, il est de bon goût que la mariée hésite à entrer dans le temple,

toutes les jeunes filles l'entourent, la poussent et l'entraînent.

Le pasteur, dans sa chaire, attendait tout son monde. Il prononça en lapon une allocution sur les devoirs réciproques des époux ; après quoi, les mains levées sur leurs têtes, il prononça la formule sacramentelle : *Ego conjungo vos,* et leur fit un second *speech* bien senti :

« Soyez heureux dans votre union ; laissez-vous vivre toujours comme des fiancés, et votre amour sera toujours jeune et nouveau. Dans le cours de votre existence, ne faites point de mal, n'offensez personne ; n'offensez pas ceux dont l'âme est pure, respectez l'innocence et les faibles. Les mauvaises actions sont toujours punies. »

Les époux serrèrent la main de leur pasteur. La cérémonie était terminée.

Les femmes laponnes sont moins laides que les hommes ; ce n'est pas à dire qu'elles soient jolies, selon l'idée que l'on se fait en Europe de la beauté. Elles sont généralement bronzées, effet du climat, du froid particulièrement, et de l'usage immodéré du poisson, qui leur fait la peau granuleuse. Elles sont très superstitieuses, vindicatives, ont la tête grosse, le front large, les yeux couleur de pervenche, enfoncés dans l'orbite, et presque toujours chassieux, à cause de la fumée ; le nez court, un peu aplati ; le visage large, osseux, anguleux ; les cheveux d'une singulière couleur.

Le costume de la mariée se composait d'une première tunique par-dessus un corsage à bretelles, en drap vert-bouteille, et d'une jupe ayant au bas plusieurs rangées de rubans de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Par-dessus le

corsage, une chaîne d'argent et une médaille de plomb accompagnée d'une petite croix ; le collet et les manches de ce pardessus tout galonnés, des bas d'un tricot d'une épaisseur à défier les crocs d'un chien, et des souliers sans talons.

Le costume du garçon ressemblait à celui de tous les jours, mais neuf pour la circonstance.

La noce s'en retourna par le même chemin, et s'embarqua après avoir donné une chaude poignée de main au pasteur et à son clerc. Elle rentra chez le père de l'épousée, où les commères du voisinage préparaient un fort dîner : le Lapon est vorace de sa nature et très gourmand. Il ne connaît pas de bonne fête sans un repas monstre. Il aime à boire et à manger et s'en donne à bouche que veux-tu.

Marius et moi nous fûmes invités par le pasteur à assister à la cérémonie et à prendre notre part du dîner. Mais, comme la maison du Lapon était trop petite pour tous les convives, on nous fit monter sur le toit avec le clerc et cinq jeunes filles de seize à dix-huit ans. Elles sont d'une loquacité à nulle autre pareille. Dieu sait quels francs rires elles eurent en nous voyant assis autour de l'ouverture de la cheminée, où, heureusement, vu la température du mois de juin, on ne faisait point de feu.

Le Lapon est nomade et ne possède point de meubles ; rien que les ustensiles les plus indispensables pour le ménage.

Les gens de la noce, assis sur des bancs ou des escabeaux assez bas, mangeaient dans de la vaisselle de bois, sans serviette ni nappe, sur un semblant de tables faites avec des lacis de bois imitant des claies et sur lesquelles on

avait étendu des peaux. Nous étions donc assis de même autour de ce trou béant, à deux mètres au-dessus de la tête des époux et de leur famille.

Le plus comique de notre situation était de recevoir par cette voie aérienne, dans une *karzinn,* espèce de corbeille faite en lames de sapin, suspendue à une courroie en peau de poisson, notre part du festin que les convives nous envoyaient. Cette façon insolite d'assister à un repas de noce fut le sujet d'éclats de rire sans fin. Le docteur en était rompu. Le pasteur, toujours et partout en ce pays respectueusement accueilli, se trouvait assis auprès de la mariée et veillait à ce que l'on nous fît bonne part du *labb-ma,* boisson faite avec du bouillon de poisson, où nageaient une constellation d'œufs et des nuages de laitance. Je trouvai cela excellent. Marius ne pouvait en supporter la vue ni le goût. Puis des viandes rôties ou séchées, venant de rennes mâles tués à la chasse, et des galettes de farine d'orge, un luxe ! On nous fit parvenir de l'eau-de-vie, dont le goût se rapproche du brandwinn russe.

Ces festins lapons durent souvent toute une semaine et tant qu'il y a de l'eau-de-vie à boire. Dès les premières heures du jour, les hommes sont ivres. Les femmes, bien qu'habituellement plus sobres et plus réservées, se trouvent aussi très émues. Après le repas, qui dura jusqu'au lendemain dans la matinée, les invités se levèrent ; on se serra mutuellement la main, et celle des époux, qui furent conduits à la demeure préparée à leur intention. Des victuailles et des liquides composant le festin il ne restait plus rien, tout avait été absorbé.

La distance à franchir pour se rendre à l'église est de

six à huit milles pour beaucoup d'entre les Lapons. En été, on voyage encore commodément par eau ; mais en hiver la neige, la bise, le froid, la glace nivellent tout le sol, et il faut que ces gens-là possèdent une bien remarquable faculté d'orientation pour ne pas s'égarer et se faire enterrer sous les avalanches poussées par les ouragans, ou noyer sous les glaces.

Quand le gendre ne possède pas grand'chose, et que néanmoins il plaît à la famille et à la jeune fille, il est retenu en servitude chez son futur beau-père, qui l'emploie à tous les genres de travaux : la garde des troupeaux, la chasse, la récolte des fourrages, la fabrication des *akia* (traîneaux), en un mot à tous les soins du ménage. Cette servitude dure aussi longtemps que celle de Laban, ou jusqu'à ce que les jeunes gens s'entendent pour la faire cesser.

Quand un enfant est près de naître, la jeune femme en fait la déclaration à sa famille. Le mari, le père et la mère de l'épousée se réunissent pour tirer son horoscope. On observe, plusieurs nuits de suite, très attentivement les étoiles et les nuages qui environnent la lune, et, selon que les unes et les autres sont placés au-dessus ou au-dessous, selon qu'elles brillent plus ou moins vivement, selon aussi que les nuages qui voilent la lune par intermittences sont noirs, ou gris, ou blanchâtres, qu'ils sont floconneux ou filandreux, on affirme que ce sera une fille ou un garçon, et, comme les avis sont toujours partagés, l'horoscope n'a pas menti. En cette occasion, dans certaines familles on interroge le tambour magique, dont les réponses ne sont point plus vraies.

L'enfant naît, et, comme en Europe, c'est un jour de fête



Intérieur lapon.

pour toute la famille et le prétexte d'un nouveau festin. On commence par tremper l'enfant jusqu'au menton dans l'eau de mer tiède, si on a pu s'en procurer, sinon dans de l'eau ordinaire mais salée, puis on l'enveloppe de linge ou de peaux de lièvres, et on le place dans un berceau : un tronc d'arbre creusé en forme d'auge, dont le fond et les côtés sont tapissés d'une petite mousse très fine, rougeâtre, que l'on recueille sur les rochers de granit. On le recouvre de peaux légères et on l'expose à la chaleur dans un coin du foyer. La mère l'allaite jusqu'à deux et trois ans.

En Laponie, on ne connaît point les nourrices ni les biberons. La mère vient-elle à mourir, c'est une parente ou une voisine qui nourrit l'enfant et se charge de le sevrer.

Pour bercer et endormir l'enfant, rien n'est plus simple. Une perche est fixée au plafond au bout d'une courroie; on y suspend le berceau que l'on fait mouvoir à volonté.

Un détail que j'allais oublier : on habitue le nourrisson à sucer de la viande saignante de très bonne heure.

J'ai déjà dit que les Lapons sont protestants ou schismatiques, selon qu'ils sont évangélisés par des popes ou des pasteurs. Tous sont croyants et pratiquants, mais tous ont conservé les superstitions de leurs ancêtres. Ils croient aux revenants, aux mauvais génies.

Dès que la mère peut sortir, si la température n'est point trop rude, elle se rend en bateau ou en traîneau avec son mari au temple de sa paroisse, à sept ou huit lieues, quelquefois vingt de sa demeure, par monts et par vaux; elle y dit ses prières et fait baptiser son enfant, puis retourne chez elle comme elle est venue.

Quand le petit commence à marcher, si c'est un garçon,

le père lui fabrique un arc, des flèches, des patins avec lesquels il s'exerce, et, s'il se montre adroit, on le récompense.

Si c'est une fille, on lui apprend à coudre des vêtements de peaux, des souliers, des bottes, et aussi à faire du fil de peaux de rennes de diverses grosseurs.

A chaque fille qui naît la famille songe aussitôt à son avenir; on lui fait cadeau, dès son entrée en ce monde, d'un renne femelle, et tous les petits qui en proviennent ainsi que les petits de ses petits sont marqués à son chiffre. Quand elle se marie, elle apporte toujours une dot enviée, un joli troupeau. Si l'on échange les rennes donnés, tout ce qui provient du troc est religieusement conservé à la fille.

Les garçons restent sous la conduite du père; les filles restent auprès de la mère. La cuisine est là, comme ailleurs, le domaine des femmes. Les hommes s'occupent de l'élevage et de la conservation des rennes, de la fabrication des ustensiles de ménage, des attelages, des traîneaux, des bodariers (bateaux en peaux), de la confection des tentes, des écuries souterraines pour le bétail, en un mot de tous les gros ouvrages.

Quand les hommes sont allés à la chasse, les femmes vont à la pêche.

Ces quelques lignes résument l'état du Lapon chez lui.

Notre hôte insista pour nous garder un jour de plus. Il voulait, disait-il, organiser à notre intention une chasse aux rennes sauvages; ces animaux sont assez rares en ce pays. A l'heure où j'écris ces lignes, je doute qu'il y en ait encore. Cette proposition ne me séduisait guère. Je n'ignorais pas comment les Lapons attirent la bête, j'en ai

parlé plus haut. D'ailleurs, nous étions en retard d'une huitaine de jours.

Les pasteurs suédois ou norvégiens, postés à demeure dans les paroisses de la Laponie, perdus dans ces espaces énormes glacés et couverts de neige en hiver, neuf mois de l'année, puis rôtis par un soleil incessant en été, doivent être doués d'un courage héroïque pour y rester. Si beaucoup d'entre eux sont dominés par un sentiment religieux, beaucoup aussi s'y sont résignés par besoin. Ils sont isolés comme les trappeurs canadiens et se demandent parfois comment ils y vivront lorsqu'ils seront bloqués dans leurs chétives et grossières habitations en bois de sapin, souvent visitées par les fauves qui viennent rôder aux alentours et quelquefois même ronger le bas des portes. La solitude au milieu des neiges, loin de tous leurs semblables, est peut-être ce qui pèse le plus sur leur esprit. Ces demeures se composent d'un rez-de-chaussée peu élevé au-dessus du sol, de trois ou quatre pièces et d'un double vestibule parfaitement clos. Autour sont des amas de bois longeant les murailles. Chaque pièce possède un poêle en briques, de toute la hauteur du plancher au plafond. Presque toutes les maisons sont enveloppées, à six ou huit pas, par une clôture de perches posées les unes sur les autres jusqu'à demi-hauteur d'homme. Inutile de dire que, durant la mauvaise saison, portes et fenêtres sont doublées. Ceux qui ont du bétail ont leurs étables en forme d'ailes de chaque côté de la cour et souvent détachées de la maison. La plupart des pasteurs que nous avons rencontrés le long de notre voyage, soit à l'aller, soit au retour, ne se plaignaient pas trop de leur sort. Bon nombre d'entre eux étaient veufs ou

célibataires. L'on reste pétrifié d'étonnement quand on voit ces malheureux à la merci du hasard, loin de tout secours humain, ayant, en cas de maladie grave, des distances considérables à parcourir par monts et par vaux pour se rendre chez le médecin le plus proche... quand il y en a.

Presque tous font un commerce d'eau-de-vie, masqué par des objets de première nécessité. L'un d'eux me racontait que sa première mise de fonds, en arrivant en Laponie, se résumait en une vingtaine de bouteilles de brandwinn, et que, depuis seize ans qu'il administrait sa paroisse, son capital avait plus que centuplé.

— Eh bien, lui dis-je, quand vous aurez de petites rentes, vous reviendrez en Suède ou en Danemark, où le climat vous rassérénera.

— Oh! non, fit-il en souriant amèrement. On vit et on meurt partout. Je crois, cependant, que l'on vit et que l'on meurt mieux ici. Sous l'étoile polaire, il me semble que je suis plus près du bon Dieu. Puis nous ne connaissons ni les passions qui agitent et bouleversent les peuples et les empires, ni les besoins des peuples trop policés; on ne les jalouse point, on ne demande au ciel que de pouvoir conserver jusqu'à son dernier jour une bonne santé, une santé robuste, de se suffire et vivre sobrement. Nous ne connaissons absolument rien de ce qui se passe dans le reste du monde, le peu que nous en apprenons nous arrive par les rares voyageurs qui passent et s'arrêtent.

Nous avons des hivers rudes et durs, cela est vrai; mais ces froids-là ne durent que quelques jours; nous nous chauffons avec de bon bois résineux qui ne nous coûte rien que la peine de le faire couper dans la forêt. Ce bois cré-

pite gaiement dans l'âtre, cela vaut mieux que du charbon de terre. Le charbon donne un feu bête, insignifiant, qui se contente de brûler sans rien dire; tandis que nos bonnes bûches de sapin parlent, jacassent, pétillent, éclatent, murmurent gaiement. En nous chauffant nous entendons quelque chose. Ce feu-là est mouvant, il a un langage, il vous sourit et vous parle, anime votre esprit par mille facettes lumineuses ; il égaye le cœur. Avec lui on ne s'ennuie pas, on pense, on prie, et le soir, en nous endormant aux clartés de ces grandes flammes, nous remercions le Créateur de toutes choses de nous donner une si bonne société pendant l'hiver.

Les Américains, les Anglais et les Allemands qui brûlent exclusivement de la houille, sont des peuples abrutis. L'hiver ici dure plus de huit mois; mais, à vrai dire, et tout compte fait, nous avons autant de lumière que vous et autant de chaleur solaire; seulement l'une et l'autre nous arrivent du même coup, en même temps, brutalement. Vous voyez notre été : nous sommes au 18 juin, et cette chaleur et cette lumière vont bientôt disparaître progressivement. Les nuits s'allongeront, et, dans les premiers jours d'août, nous aurons le crépuscule à six heures du soir, et la nuit vingt minutes après. Les semences qui seront, fin septembre, confiées à la terre, germeront, croîtront et arriveront à maturité l'an prochain, en même temps et à la même époque qu'à Gothembourg, à Christiania, Stockholm, Copenhague, etc. Admirez comme toutes les choses de ce monde sont pondérées par la main de l'Être suprême, le juge des juges! Sans doute, le climat, comme je viens de vous le dire, est dur, mais il a aussi son bon côté. Le

soleil, en été, reste sur l'horizon tout le temps, toujours superbe, toujours gai, toujours souriant, et, quand il s'est éloigné vers les terres australes, les aurores boréales viennent égayer nos longues nuits. La Laponie n'est pas absolument stérile. Dans le centre du pays, les herbages suffisent à la nourriture de nos rennes ; sur les bords des fiords, où la température est plus douce, on cultive des légumes, de l'orge, des pommes de terre, du sarrasin, des choux, etc. Les hivers sont longs et froids ; toute chose a sa raison d'être : ne cherchons pas à deviner la pensée du Créateur. Le pays, si étrange qu'il vous paraisse, a du bon ; on n'y joue pas du couteau, c'est déjà quelque chose ; on n'y connaît pas le vitriol qui aveugle si cruellement, ni le revolver : c'est à considérer. Il n'y a point de voleurs, ce qui dispense d'avoir des serrures. On n'y entend jamais hurler des chansons qui offensent les oreilles ; l'assassinat est inconnu. La médisance, la diffamation, l'aliment des causeries des gens mal élevés, des portières et des médecins de campagne, on ne sait pas ici ce que c'est. On dort tranquille, on n'y voit jamais de révolutions ni de barricades : *turba ruunt !* Chacun obéit à la loi, respecte les coutumes, les croyances et la propriété d'autrui. Les parents élèvent leurs enfants dans la crainte de Dieu, ce qui ne se voit pas partout. Le Lapon a conservé ses usages, sa foi, ses coutumes patriarcales. Voyez autour de vous : nous sommes à la veille de la Saint-Jean ; de tous les côtés on prépare sur le faîte des montagnes des bûchers énormes de branchages et de troncs de sapins, auxquels on mettra le feu à minuit, pour remercier Dieu de nous avoir envoyé son beau soleil, et le prier de nous le renvoyer l'année pro-

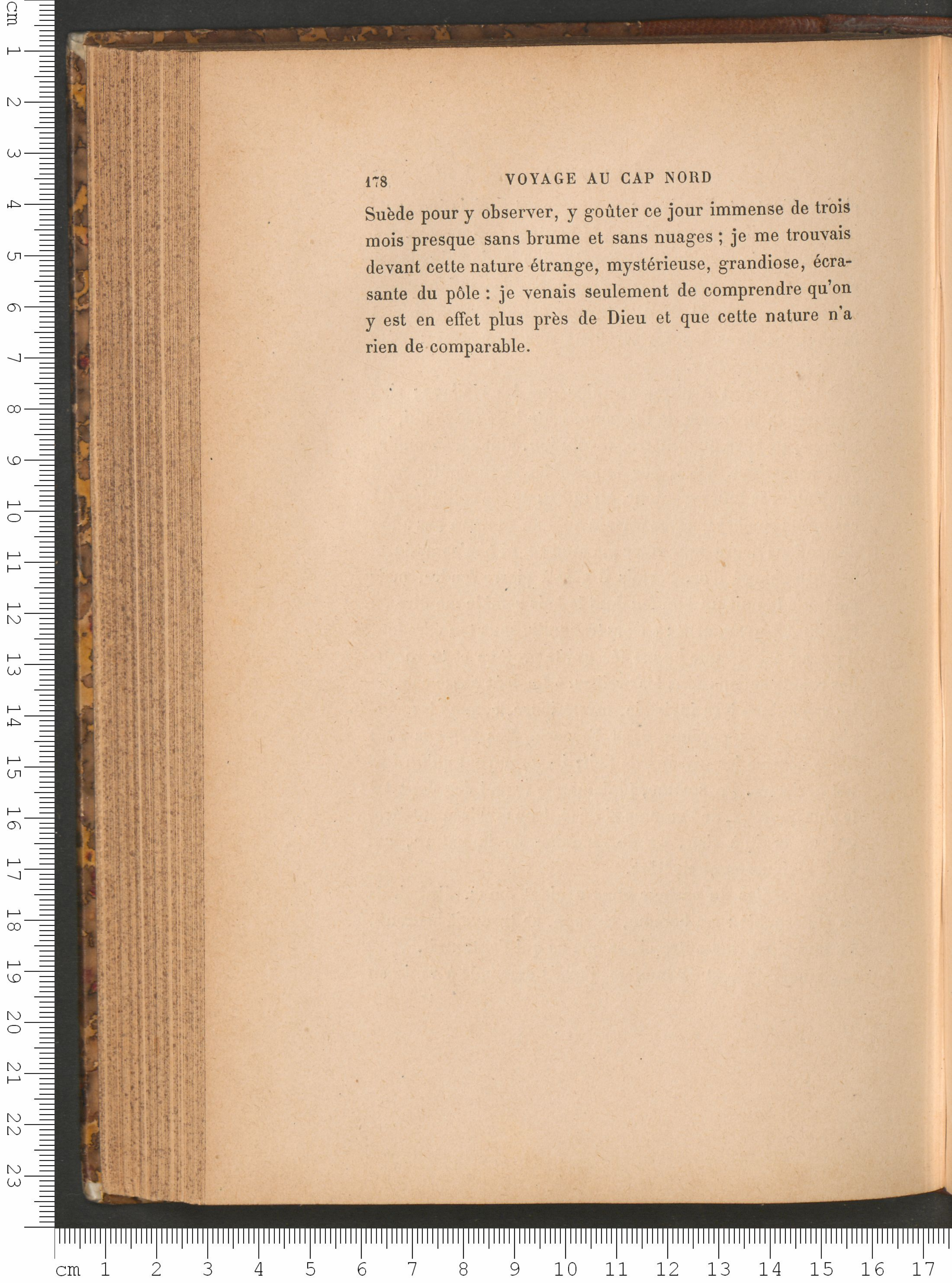
chaine. Tout est silencieux ; ce silence est parfois écrasant, il semble qu'il nous rapetisse à la hauteur de l'insecte. On sent que la vie humaine est absente. que la vie animale est endormie. Nous avons des brises adorables qui passent, comme le souffle de Dieu, à travers cette nature morte et murmurent dans les forêts, dans nos demeures : *Dieu veille sur sa création.*

Il n'y a point d'autres chemins que les rivières ; rien n'accuse la présence de l'homme, cette bête fauve qui, en Europe, ne rêve que guerre, révolution, pillage, incendie, vol, assassinat. Et si, par impossible, je rencontre mon semblable, la nuit ou le jour, au milieu de ces solitudes, de ces forêts sombres, soyez certain qu'il ne songera pas à me demander l'heure pour voler ma montre, ni à m'assassiner, fussé-je chargé d'or. Parfois il gèle à pierre fendre, mais j'ai toute la nuit un bon feu dont le bois semble me dire en crépitant bruyamment : « Dors tranquille sous ton édredon, il y a au dehors une bonne fée qui te protège et te souffle des chants éoliens dans les oreilles. » Le vent passe comme les sons d'une lyre invisible, mystérieuse, comme les soupirs des âmes perdues dans l'espace. Les Lapons sont libres comme les oiseaux de l'air, ils ne payent qu'un impôt dérisoire. En somme, je demande lequel des deux est le plus heureux, de l'homme civilisé, trop civilisé peut-être, qui ne croit à rien, ou de l'homme de la nature, qui croit sérieusement en Dieu.

Les paroles du pasteur nous avaient émus. J'admirais sa philosophie : cet homme, ce sage, se trouvait heureux, ne souhaitait rien autre chose que ce qui l'entourait.

Assoiffé d'air et de lumière, j'avais demandé à venir en

12



Suède pour y observer, y goûter ce jour immense de trois mois presque sans brume et sans nuages ; je me trouvais devant cette nature étrange, mystérieuse, grandiose, écrasante du pôle : je venais seulement de comprendre qu'on y est en effet plus près de Dieu et que cette nature n'a rien de comparable.

CHAPITRE XVII

DE KONTOKÉMIO A HAMMERFEST

Nous quittâmes Kontokémio. Nous nous embarquâmes sur l'Alten. Demain, s'il plaît à Dieu, nous serons en vue de la mer et, deux jours après, à Hammerfest.

Dans l'après-midi, la chute de Neiko-Kurkio, une des plus longues, des plus rapides et des plus dangereuses chutes qu'il y ait en Laponie, se fit entendre ; l'Alten tombe en cascade sur des assises de rochers rongées du haut en bas.

Au bas de cette chute, et lorsque les eaux ont repris leur niveau, sur les deux rives, des amas de sable noir d'une finesse extrême s'étalent jusqu'aux bordures d'herbages. Cette poussière de fer est produite par des minerais roules, égrugés par les roches. Les bateliers nous préviennent que cette cataracte est très longue, très difficile, et nous conseillent de descendre à pied. — Pourquoi ?

— C'est que si, en descendant, vous avez peur et que vous fassiez le moindre mouvement...

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est la mort.

— Descendons, dis-je à nos hommes, la Providence veillera sur nous.

— C'est quatre schellings riksghœl de plus.

— Je vous en donne dix...

— C'est dix schellings riksghœl pour nous faire tuer, objecta Marius ; on ne peut guère quitter ce monde à meilleur marché.

— As-tu peur ?

— Mille fois non ! Cependant, m'est avis que nous devrions faire ici notre testament.

— A qui le laisser ?

— Sur le bord même de cette cascade, attaché à un piquet. Remarque donc, mon cher Frède, que la cascade décrit des courbes assez courtes et que le flot poussant vers la berge peut nous culbuter...

— Essayons. J'aime mieux faire cette descente que de monter en ballon...

— Tu as peut-être raison...

J'ai dit plus haut que les bateaux du pays ont la forme d'un croissant de lance. L'arrière et l'avant sont très élevés, terminés en pointe et ayant une tendance à se réunir. Cette forme a un avantage, c'est que l'on peut changer de direction sans faire virer le bateau.

Les bateliers nous firent asseoir l'un à côté de l'autre, sur le fond même du bateau, nous recommandant, quoi qu'il pût arriver, de ne pas faire un seul mouvement, le moindre changement de position pouvant être dangereux.

Marius et moi nous nous serrâmes l'un contre l'autre, à

croire que nous étions soudés ensemble comme les frères Siamois.

Livrée au courant du fleuve, dont la rapidité s'accroissait en raison de la longueur de sa course et de l'inclinaison du rapide, notre barque fit tout à coup un soubresaut violent : elle entrait dans le plein de la cataracte, et filait avec une vitesse égale à celle d'un train lancé à toute vitesse, une vitesse de vingt lieues à l'heure, c'est-à-dire deux kilomètres par minute. A tout instant, l'eau sautait dans le bateau et nous inondait la figure.

Cette course folle dura trois minutes, montre en main, quatre kilomètres !... Jamais je n'ai vu rien de pareil. Nous sortîmes de là tout étourdis, comme si nous avions marché la tête en bas.

— Vois-tu, Frède, je n'ai pas voulu me refuser à ton caprice, mais du diable si je recommence jamais ! Ces trois minutes m'ont paru trois siècles. A chaque seconde je m'attendais à sombrer. Je puis avouer que j'en ai dit des *Ave Maria !*... J'ai promis un cierge à Notre-Dame des Victoires [1].

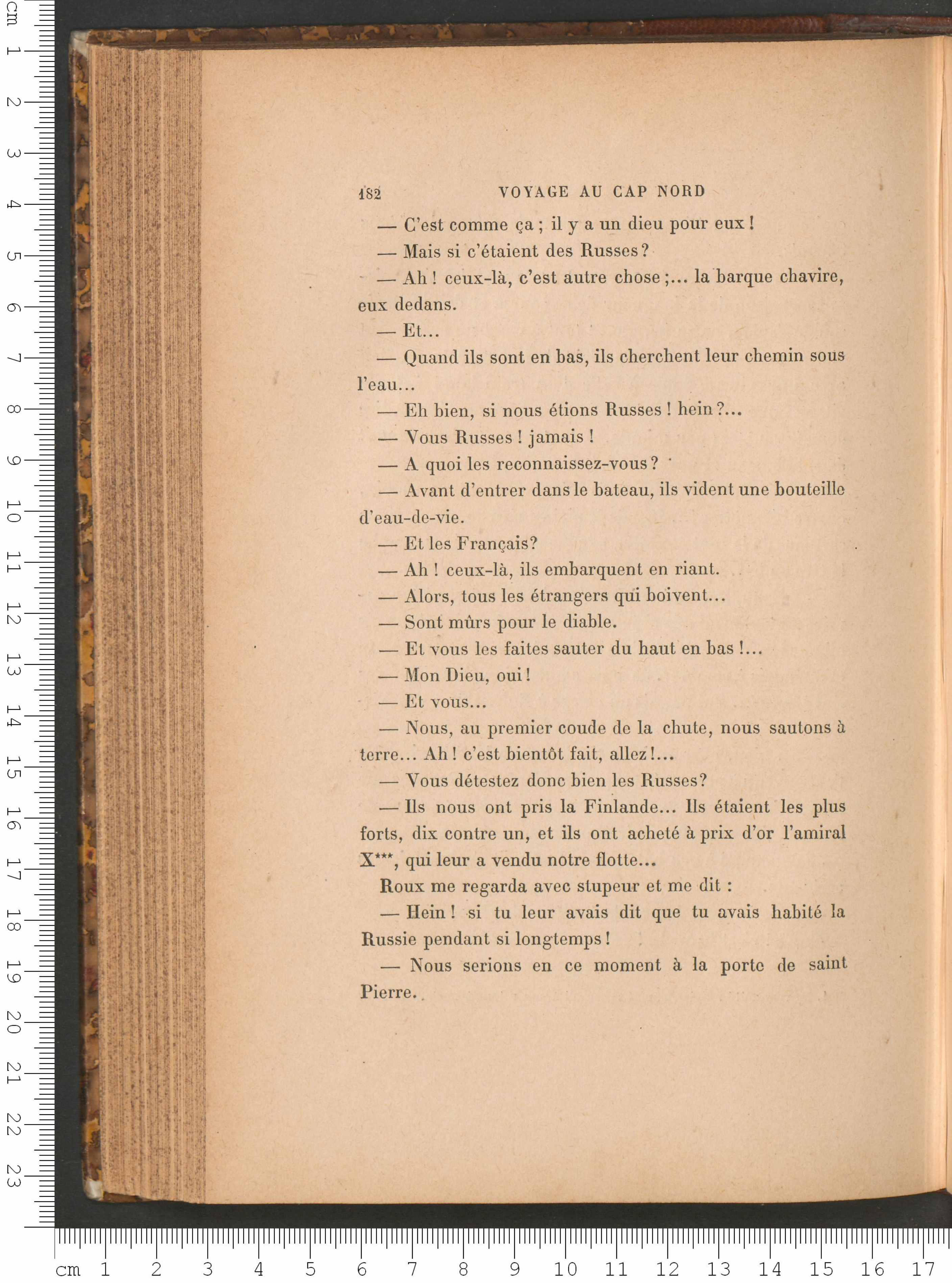
— Eh bien, cher ami, ça t'a donné de la mémoire. Tu t'es souvenu à propos de tes prières d'enfance. Pas plus que toi je n'exposerais ma peau à ce jeu-là. Mille cornes de rennes ! j'en avais la respiration haletante !...

Je demandai à nos bateliers s'il arrivait quelquefois des accidents.

— Jamais, quand nous descendons des Français.

— Ah ! c'est heureux !

1. Ce vœu a été religieusement accompli à son retour à Paris.



— C'est comme ça ; il y a un dieu pour eux !

— Mais si c'étaient des Russes ?

— Ah ! ceux-là, c'est autre chose ;... la barque chavire, eux dedans.

— Et...

— Quand ils sont en bas, ils cherchent leur chemin sous l'eau...

— Eh bien, si nous étions Russes ! hein ?...

— Vous Russes ! jamais !

— A quoi les reconnaissez-vous ?

— Avant d'entrer dans le bateau, ils vident une bouteille d'eau-de-vie.

— Et les Français?

— Ah ! ceux-là, ils embarquent en riant.

— Alors, tous les étrangers qui boivent...

— Sont mûrs pour le diable.

— Et vous les faites sauter du haut en bas !...

— Mon Dieu, oui !

— Et vous...

— Nous, au premier coude de la chute, nous sautons à terre... Ah ! c'est bientôt fait, allez !...

— Vous détestez donc bien les Russes?

— Ils nous ont pris la Finlande... Ils étaient les plus forts, dix contre un, et ils ont acheté à prix d'or l'amiral X***, qui leur a vendu notre flotte...

Roux me regarda avec stupeur et me dit :

— Hein ! si tu leur avais dit que tu avais habité la Russie pendant si longtemps !

— Nous serions en ce moment à la porte de saint Pierre.

— Quand je pense que notre existence n'a tenu qu'à un fil. J'en ai la chair de poule.

Depuis Kontokémio nous traversions un steppe vert et fleuri. Pas un seul habitant; rien de vivant que deux rennes sauvages s'enfuyant dans le lointain. Je remarquai chez ces animaux un singulier tic : tous, avant de prendre la poudre d'escampette, faisaient un bond prodigieux.

Une demi-heure après, nous aperçûmes deux loups énormes chassant le chien d'un Lapon. L'imprudent ! mal lui en prit de s'éloigner de son maître.

Les deux fauves le poursuivaient à fond de train. La pauvre bête ne s'amusait pas à regarder derrière elle. La peur l'aiguillonnait prodigieusement : elle jappait en désespérée, s'imaginant sans doute appeler son maître à son secours. Roux tira un coup de fusil, le bruit arrêta court les deux loups.

Le chien poursuivit sa route; mais, à bout de souffle, il allait succomber. En quatre ou cinq bonds prodigieux il fut roulé, happé et étranglé : un cri de détresse, un râle, et tout fut dit : le pauvre animal fut mis en pièces.

— Deux contre un! s'écria Marius; c'est lâche! Arrêtons-nous un instant. En filant le long de la berge, je puis m'approcher de ces deux vauriens. Ils sont à table et ne s'occuperont pas de ce qui se passera autour d'eux. Leurs peaux me séduisent et valent bien deux charges de poudre.

Mon compagnon partit, marchant courbé en Z. Encore une centaine de pas, et il se trouve à portée. Deux éclats coup sur coup, et les deux bêtes roulent en hurlant. Je cours aider mon compagnon pour rapporter les deux carnassiers. Je m'attelle au panache de l'un, lui au panache de

l'autre, et nous les amenons au bord de l'Alten, où nos bateliers les dépouillent.

Plus loin, dans le fond de la plaine, une église et quelques cabanes en bois. Le fleuve fait un coude et passe au pied de ces vieilles masures abandonnées. Cette petite église en bois est encore solide. Les maisons, espèces de granges, bien qu'un peu penchées par les vents de nord-ouest, très violents dans ces contrées, ont toutes la même dimension, six à sept mètres de longueur, et sont plus larges par le haut que par le bas. Dans l'une d'elles, deux tonneaux debout et deux planches en travers avaient dû servir de chaire. Ce devait être la demeure du pasteur, où le brave magister instruisait les enfants en hiver.

Un petit autel adossé au mur, trois bancs de bois d'un côté et deux de l'autre, c'est tout. Le foyer, à l'autre bout, retenait encore des charbons et des morceaux de bois à moitié brûlés. Pourquoi ce brave homme ne donnait-il pas ses instructions dans l'église ? Le temple n'avait pas de poêle... Sur le côté, un ancien cimetière et quelques débris de croix façonnées avec des branches reliées au moyen de brindilles de saule blanc. Dans le lointain, au-dessous d'une colline assez élevée, une grande colonne de fumée s'étale dans l'air, en forme de parasol. C'est une forêt qui brûle. Comment le feu a-t-il pu prendre ? Nul ne le sait. Les Lapons ne s'en préoccupent jamais. Les herbages sont si secs, en été, que le moindre frottement d'un arbre qui tombe sur un autre peut enflammer les mousses. L'incendie s'arrête de lui-même. La verdure se développe partout avec une vigueur que l'on ne connaît point en Europe et qui est due au voisinage de la mer. Les vents d'ouest et

de nord-ouest, soulevant des vagues monstrueuses, apportent une poussière saline qui fertilise le sol et hâte la végétation.

Nous nous arrêtons auprès d'une pêcherie de saumons ; pour reposer nos hommes, nous entrons dans l'une des huttes ; une jeune personne et un vieillard tout cassé — c'étaient le mari et la femme — s'occupent à faire cuire un saumon de belle taille. Ce vieillard nous rappelle le Caron de l'*Énéide ;* le mot *viridis senectus* pouvait lui être appliqué. La jeune femme nous regarde en souriant, à travers une branche de bouleau dont elle fouette l'air pour éloigner les moucherons. Elle est jolie, sous son costume de Laponne. Ses cheveux flottent en deux nattes sur ses épaules. Elle a un costume d'été en gros drap gris et un corsage de même couleur auquel sont épinglés divers objets : une croix en plomb, des rondelles du même métal, un petit sac qui ressemble un peu à un vaste porte-monnaie de roulier. L'amour de la parure est inné chez toutes les femmes, sous les tropiques aussi bien que sous la grande Ourse. Il y a plus de dix-neuf siècles que Virgile a dit :

Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

A un mille plus loin nous rencontrons pour la première fois une émigration de rats de Norvège. Ces animaux voyagent par bandes considérables et très redoutées des habitants des rives, où ils détruisent tout comme une armée de sauterelles.

Pour enrayer la propagation redoutable de cette vermine, le Créateur a donné à ces animaux l'instinct de l'émigration

périodique et le sentiment de la ligne droite, de telle sorte qu'arrivée à une cascade, à un fleuve, cette armée dévastatrice donne tête baissée dans le gouffre et y périt presque tout entière ; — peu d'années après une autre bande se met en campagne et périt de même. Ce genre de rongeurs se rencontre aussi dans l'Amérique russe et a exactement les mêmes mœurs.

Le soir même nous entrions à Altengard, et frappions à la porte du pasteur qui nous acueillit avec empressement.

C'est dans cette même maison que Louis-Philippe s'arrêta en 1804, je crois, venant du cap Nord, se rendant à Stockholm et de là à Saint-Pétersbourg. Ce prince voyageait avec un simple aide de camp, le capitaine Montjoie. Tous deux s'étaient embarqués dans un port de l'Écosse. Ce bourg se composait d'une cinquantaine de maisons recouvertes de gazon; cette façon de bâtir et de couvrir les maisons leur donne un aspect bien curieux. C'est une nécessité du climat. Les ouragans qui passent sur le pays sont d'une telle violence que toute autre couverture serait enlevée.

Le lecteur doit se dire que les habitants de la Scandinavie ont des mœurs antiques, et qu'ils sont en vérité bien hospitaliers envers tous les voyageurs qui passent devant leurs demeures. Je crois avoir déjà dit que l'hospitalité n'est et n'a jamais été dans le passé et dans le présent qu'un moyen de distraction comme un autre. Quand les habitants sont comme ceux-ci privés de toute communication et de relations avec le reste du monde, ce que l'on regarde comme un trait de générosité n'est tout simplement qu'un sentiment de curiosité personnelle L'étranger n'est pour eux qu'une gazette qui leur apporte des nouvelles des pays lointains et

qui paye son écot en histoires. Et d'ailleurs on ne quitte jamais la demeure où l'on a été reçu familièrement sans y laisser la valeur des consommations que l'on y a faites.

Le fiord d'Alten est long et étranglé entre des falaises s'abaissant çà et là pour laisser passer des ruisseaux qui



Le rat lemming.

deviennent torrents à la fonte des neiges, et autour desquels se développent des prairies, envahies par des familles lapones et leurs troupeaux.

Le renne, l'ours fauve et l'élan sont les seuls animaux qui ne changent point la couleur de leur fourrure.

A ce sujet, on doit se demander pourquoi le lièvre, l'écureuil, etc., deviennent blancs. Quelle est la cause de cette

modification, et de quelle utilité est-elle pour ces bêtes? Ils prennent cette robe blanche parce que cette couleur, retenant le calorique plus longtemps, contribue à la stabilité de la température animale. Les surfaces brunes rayonnant le maximum de calorique, et ce maximum étant à peu près huit fois plus considérable que celui des surfaces blanches, il en résulterait que, si l'animal conservait sa couleur fauve, il rayonnerait du calorique en excès, sa température s'abaisserait, le sang perdrait de son énergie, et la mort s'ensuivrait en peu de temps.

Les Lapons, bien que chrétiens, ont conservé une foule de superstitions que je n'ai pu m'expliquer. Quand ils ont tué un renne, un ours ou un élan, la bête est coupée en plusieurs parties, aussitôt mises à cuire ou à sécher. Ils sont généralement gloutons et voraces : ce n'est pas gourmandise, mais nécessité impérieuse du climat. Quand ils en ont leur plein, ils s'étendent sous la tente et dorment vingt-quatre heures durant; mais, à leur réveil, il leur est interdit par les usages de rester dans leur logis et d'y rentrer avant le troisième jour. Cette singulière coutume est, je crois, écrite dans la loi de Moïse. Ce rapprochement est assez singulier. Ce n'est certainement pas par les moines qu'elle est parvenue chez eux, puisque ceux-ci n'ont jamais franchi le 65e degré de latitude, et d'ailleurs n'expliquaient pas la Bible.

Les maladies, on l'a dit plus haut, n'y sont pas nombreuses. Il en est une cependant qui est des plus sérieuses, la pleurésie, qu'ils parviennent à guérir par l'application de moxas faits de morceaux de champignons de bois, préparés à cet effet, auxquels ils mettent le feu.

Pour les blessures, un emplâtre de résine en a facilement raison. Pour les rhumatismes, une friction énergique d'acide formique fait avec une poignée de fourmis écrasées dans la main, et le mal disparaît comme par enchantement. On dira : c'est un rubéfiant ! Qu'importe qu'il soit cela ou autre chose, puisqu'il guérit ? Quelquefois ils sont atteints du scorbut. Ils s'en délivrent en mâchant du matin au soir du lichen et des racines de bruyères dont la sève est très astringente.

Quand le Lapon meurt, on l'enterre avec ses habits à l'endroit où, pendant sa vie, il aimait à se reposer, et où il y a le plus de broussailles. On place à côté de lui un briquet, de l'amadou, pour faire un bon feu quand il aura froid. On le place dans une boîte ou dans une corbeille que l'on pose en hiver dans les branches du premier sapin de la forêt. Si la terre dégelée permet de l'ensevelir, on le jette dans un trou, après lui avoir préalablement attaché un anneau de plomb au bras pour le reconnaître, le retrouver au jugement dernier. On recouvre sa tombe avec son akhia (traîneau). Si le mort habite dans le voisinage d'une église, il reçoit les prières du pasteur et on le porte en terre plus convenablement. Les Lapons ont eu, de tout temps, un très grand respect pour les morts. Ils leur offrent des sacrifices, comme nous des offrandes de fleurs. La longévité humaine, sous l'étoile polaire, ne dépasse guère soixante ans. On a vu, mais rarement, des individus parvenir jusqu'à la centaine.

Dans le voisinage de la mer, les moucherons nous quittent : c'est heureux. Le soir, nous nous arrêtons devant une station de Lapons. La pluie tombe à torrents. Leurs habi-

tations se composent de plusieurs rotondes en perchis et gazonnage, recouvertes en peaux chez les riches, et, tout à côté, d'une cabane carrée d'une majestueuse hauteur : celle de trois hommes au moins, à croire que c'est un pigeonnier, si les pigeons vivaient sous cette latitude. Nous y rencontrons des femmes, des enfants de tout âge. Les hommes sont à la pêche. A quelques pas de la maison, une montagne de poissons secs préparés pour les échanges. On faisait la cuisine pour le retour des pêcheurs. Une corde, attachée au plafond, suspendait au-dessus du feu un vaste chaudron, dans lequel cuisait un superbe morceau de renne, à côté d'un magnifique saumon, dans la même saumure; sous la grande Ourse on n'est point difficile. Le foyer était enveloppé d'une balustrade en lacis de branches de saule pour garantir les enfants du feu. La nymphe qui présidait à cette marmite était une jeune Laponne de vingt-cinq à trente ans, en un costume journalier qui n'avait jamais, je pense, eu de relations avec un morceau de savon. On passait d'une rotonde à l'autre par une ouverture dissimulée sous une peau. L'une de ces rotondes, en forme de dôme et gazonnée, est le magasin aux victuailles et aux provisions d'hiver. Extérieurement, elle est garantie par l'épaisseur du gazon contre les griffes des fauves.

Plus loin, nous rencontrons un autre groupe de tentes.

Dans l'une d'elles une pauvre vieille, tout édentée, décrépite, ratatinée, paraissant avoir quatre-vingts ans, était couchée sur un épais lit de fourrures. Sa petite-fille, à côté d'elle, une jeune Laponne d'une douceur de physionomie peu commune, attendait la venue du sorcier, — lisez *mé-*

decin. — La vieille femme reconnut dans l'un de nos bateliers un de ses vieux amis.

Elle nous fit signe de nous asseoir sur des peaux étendues, sur des mousses sèches mélangées d'herbes. Sa petite-fille apporta un vase, en bois de sapin, de la forme d'un broc, plein de lait de renne et nous offrit gracieusement à boire.

Désireux de voir l'intérieur de ces huttes, nous priâmes notre pilote de nous en faciliter l'accès. Notre curiosité fut bien déçue. Ces cabanes ne contenaient rien que nous n'eussions déjà vu dix fois. Ce qui nous resta dans l'esprit, ou plutôt dans le nez, ce fut une odeur de poisson infecte. Partout des peaux de phoques et de rennes, quelques-unes d'ours, des peaux d'oiseaux avec toutes leurs plumes, retournées et suspendues de tous les côtés, des peaux à fourrures, puis des vases en bois assez bien façonnés, des vertèbres de cachalots et de baleineaux servant de sièges, des côtes de baleines préparées pour fabriquer des *bodaries,* espèces de périssoires ayant la forme d'une navette de tisserand, dans lesquelles les hommes vont à la pêche en haute mer ; puis encore des vêtements d'hiver.

Il n'y a pas plus d'un siècle que les Lapons se servent de nos hameçons, autrefois ils en fabriquaient avec des os ou de fortes arêtes.

Un bruissement, assez semblable à un piétinement continu, accompagné de clochettes et d'aboiements de chiens enroués, nous fit lever la tête. Un troupeau de deux ou trois cents rennes rentrait au grand trot ; on les enferma dans une espèce de parc enveloppé de haies artificielles. Les hommes revenus au logis allèrent les traire.

Le lait de renne a un goût légèrement aromatique ; il est très léger. Chaque bête ne donne guère plus d'un litre par jour. Cette minime quantité explique le grand nombre d'animaux que doivent posséder les Lapons aisés, s'ils veulent en tirer des produits comme moyen d'échange.

Dans le voisinage de la mer, ces animaux souffrent moins des moustiques. Le plus insupportable et le plus dangereux de ces insectes ailés est le *korma,* assez semblable au taon de nos forêts. Ce genre de moustiques perce la peau du renne ou du renard, et y dépose ses œufs d'où sortent de petites bêtes noires et luisantes comme du cuir verni. Cette abominable vermine s'introduit jusque sous la langue du renne : quand l'animal tousse, il en rejette jusqu'à huit ou dix d'un coup. L'eau de mer paraît être le remède le plus efficace pour expulser ces parasites de la peau.

CHAPITRE XVIII

SÉJOUR A HAMMERFEST

Nous arrivâmes enfin en pleine mer. Il ventait fort; qu'importe! nous naviguions sans danger à travers un archipel de rochers et de cailloux nus, sur lesquels on ne trouverait pas une pincée de terre. Nos chaloupes roulent comme des coquilles de noix. Après quatre heures de roulis et de tangage, nous entrons dans le détroit de Squal-Sund (le détroit des baleines), au bout duquel le faîte des maisons d'Hammerfest se montre, ainsi que les mâts des navires ancrés dans la rade.

Hammerfest et Wardhœus, placées l'une et l'autre de chaque côté du cap Nord, sont les villes de l'Europe les plus près du pôle. Ce n'est pas dire qu'il y fait toujours chaud. L'île de Squaloë est fort grande et faisait autrefois partie du continent.

Comment en a-t-elle été détachée, ainsi que les îles de Stappenoër, la Jelusoë, la Mazoë, la Soroë, l'Arenoë, la

Vaneroë, la Sjernoë, la Shetland et cent autres qui enveloppent la péninsule scandinave et la garantissent des effroyables mouvements de l'Océan, c'est ce qu'on ne saurait dire. Ce travail de désagrégation a-t-il été produit par les eaux de la mer, poussées et soulevées par des ouragans terribles, des cyclones venant du nord-ouest, depuis des siècles de siècles ? Ou bien, est-ce par suite de secousses volcaniques que le sol s'est déchiré, creusé, abaissé, et a formé ces labyrinthes d'eau, d'îlots et de fiords dont on ne peut se faire une image ? Il est à remarquer que toute la façade de la Suède, sur le Sund, est aussi déprimée, mais n'est point enveloppée d'îles ni d'îlots. Toute la partie ouest et sud de la Finlande, jusqu'à Viborg, présente le même aspect que les côtes occidentales de la Norvège.

Hammerfest est bâtie au fond d'une baie de la Squaloë, en regard du midi, abritée des vents d'ouest et du nord ; c'est une rade qui reçoit, chaque année, une vingtaine de navires anglais, américains, danois, hollandais, allant à la pêche au Spitzberg, à la Nouvelle-Zemble, sur les côtes de la Sibérie, ou se rendant à Arkhangel.

En été, ce petit bourg de deux mille habitants est assez animé. Le principal commerce consiste en huile de baleineaux, de valrus, de phoques, de poissons de mer, en peaux de phoques, de chiens de mer, de rennes et de quelques autres animaux à fourrure. On y trouve tout le nécessaire pour l'hivernage. La vie matérielle y est largement assurée : des maisons norvégiennes tiennent tous les genres de conserves que l'on trouve à Londres. Il en est de même des épices, des vins, des liqueurs de France. Les froids n'y sont point aussi durs que l'on s'imagine. Les grandes ge-

lées de 30 degrés sont rares. Les courants de l'Océan qui viennent du sud apportent une température plus douce. Novembre, décembre et janvier sont des mois de repos pour les habitants de cette côte, qui supportent assez patiemment les vingt-cinq ou trente jours de crépuscule. Je dis « crépuscule » pour ne point les désobliger : ce sont de fort braves gens qui prétendent que les nuits ne sont pas si noires qu'on les fait ; mais je dois vous avouer, entre nous, qu'ils ont bel et bien une magnifique nuit, de la fin de novembre à la mi-janvier, soit, à peu près, cinquante jours, pendant lesquels ils vivent comme des hibernants. Toutes les fois que la lune les éclaire proprement, ils agrémentent l'infirmité de leur climat de festins, suivis de sauteries et de musique, qui durent jusqu'au matin, tout comme s'il faisait jour.

Hammerfest n'a, pour ainsi dire, point de rues. Ce qu'on appelle le port est un quai naturel orné d'une soixantaine de maisons en bois, derrière lesquelles sont une centaine d'autres, éparpillées çà et là sur des roches à fleur de marée. N'oublions pas une église en bois et son clocher à côté, quelques chantiers insignifiants et des hangars. Pas d'auberge. Les capitaines de navire couchent à leur bord. Les étrangers vont demander l'hospitalité à leurs amis, quand ils en ont, ou aux négociants auprès desquels ils sont accrédités, ou chez le pasteur de l'endroit. Quand il n'y a de place nulle part, on vous offre un logement dans une cabine de navire où l'on s'endort sur des paquets de voiles. Ce n'est pas moelleux, mais on est à l'abri de la fraîcheur des nuits. Appartements et maisons n'ont rien de luxueux. Si près du pôle, on ne recherche que le confortable le plus strict. Autrefois, la pêche de la baleine et de ses congénères

animait ce petit bourg ; on voyait, du haut du cap Nord et aussi du haut des Wappenaers, les baleines flotter sur l'onde, disparaître pour reparaître un peu plus loin, chasser l'eau par leurs évents. Mais, depuis plus de quatre-vingts ans, elles sont devenues rares, si rares que les habitants actuels n'en ont jamais vu.

L'hospitalité nous fut offerte par un négociant, M. Linnberg, un vieux garçon dont le ménage était tenu par sa nièce qu'il avait élevée et ramenée récemment d'Angleterre, et qui nous reçut très gracieusement.

Sortie du fameux couvent de Norwod, cette jeune fille était très instruite, très habile musicienne et admirablement jolie. Elle avait vingt-trois ou vingt-quatre ans. Je dois dire que, pendant quarante-huit heures, elle mit sens dessus dessous la maison pour nous être agréable. Mais, contrairement à l'habitude du pays qui est d'inviter les voisins et les voisines pour tenir compagnie aux étrangers que l'on reçoit, nous vécûmes seuls, comme en famille. Cet abandon volontaire des usages de la localité me fut bientôt expliqué : c'était la première fois qu'elle recevait des Français, et elle était envieuse de nous montrer son esprit, ses talents ; et de fait, c'était une personne très instruite et d'une intelligence tout à fait supérieure.

M. Linnberg, correspondant d'un négociant de Christiania, avait précisément, depuis quelques jours, à nous remettre plusieurs caisses de vin venues du Havre à notre adresse. Nous devions au retour en faire hommage à nos excellents pasteurs.

CHAPITRE XIX

ARRIVÉE AU CAP NORD

La mer nous apportait une jolie brise avec vent arrière. Nous fîmes nos adieux à notre cher hôte.

Le soir, nous avions dans le lointain les silhouettes du cap Nord ; nous laissions à gauche les îles Stappenoër, plus connues des matelots sous le nom de : *la mère et les filles*. Au delà de ces trois îlots pointus, des banquises flottaient dans le nord, poussées par les vents d'entre ouest et nord et reflétaient par mille facettes les rayons du soleil.

Devant nous s'ouvrait ce vaste et mystérieux Océan polaire qui vient baigner l'Europe et nous envoie ces innombrables bancs de harengs et de poissons émigrants, la manne et la vie des pêcheurs. Nous avancions lentement, à cause des courants contraires. La mer n'était point houleuse, heureusement. Nous abordons sous les hautes falaises de granit qui longent la Majeroë, au bout de laquelle est le cap Nord ; nous nous y reposons avec nos ma-

telots exténués de fatigue. Marius explore la grève, où il cherche vainement des coquillages et où il ne trouve que des morceaux d'éponges flasques et blanches comme neige, puis des carcasses d'oiseaux de mer, des coquilles d'œufs, des morceaux de houille, dont l'un renferme de l'ambre fossile d'une grande limpidité. Les rochers à fleur d'eau sont couverts de coquillages de la grosseur d'une noisette, c'est le *buccinium glaciale*. La mer ne gèle pas le long des côtes, les mouvements de marée soulèvent et brisent le peu de glaçons qui s'y forment. Les rochers et les cailloux sont en partie couverts de *fucus vesiculosus* qui, dit-on, fait maigrir les gens obèses, de *fucus inflatus*, de *fucus aculeatus*. Il faut que toutes ces plantes soient douées d'une puissance de végétation des plus robustes pour résister aux froids atroces de cette latitude.

Nous passons devant une ligne de rochers hérissés, fissurés de tous côtés. La façade de l'île de Majeroë qui regarde le pôle est découpée en forme de patte d'oie, c'est-à-dire en trois énormes poussées de granit, s'éloignant obliquement l'une de l'autre, tout en avançant en forme de pointe dans la mer; c'est la poussée du milieu qui est géographiquement le « cap Nord ». Des deux autres plus hautes que le cap, l'une regarde le nord-est, l'autre le nord-ouest. Elles sont creusées, trouées, ébréchées, surtout celle du nord-ouest, et toutes taillées à pic. De loin elles paraissaient être d'une hauteur uniforme; en approchant cette hauteur varie beaucoup, et c'est alors que le cap nous apparaît dans sa majestueuse grandeur. La mer vient s'y briser avec rage et en ronger de temps à autre un morceau.

Il est évident que, dans les temps les plus reculés, ce morne s'avançait davantage dans la mer, si l'on en juge par d'innombrables îlots de granit qui émergent au loin et attestent le travail destructeur de l'océan Glacial. Et qui sait? peut-être l'île de Majeroë était-elle soudée aux terres du Spitzberg, qui n'en est qu'à six degrés de distance, et quatre seulement si l'on admet que les îles de l'Ours et de l'Espérance ont fait partie de ce groupe d'îles.

Le soleil de minuit, planant au-dessus du pôle et de ses banquises éternelles, éclairait ce spectacle grandiose et terrible. J'ai vu le Vésuve, j'en ai fait l'ascension, je suis descendu dans le cratère ; mais je dois reconnaître que rien ne m'a autant ému que ces rochers noirâtres, sinistres, d'un aspect hideux, taillés à pic et qui semblent défier les flots et les banquises.

Sur le faîte de cette péninsule, il y a, disent les Lapons, une baleine échouée ; c'est une légende. Quand et comment cela est-il arrivé ? C'est ce qu'ils ne disent pas. Cette histoire se perpétue de génération en génération.

Comment un animal aussi puissant, d'un poids aussi considérable, a-t-il pu être jeté si haut ? Personne n'avait jamais, que je sache, escaladé ce rocher qui, dit-on, défie toutes les tentatives des hommes. Cette légende est fausse, car nous y avons grimpé, non sans peine, il est vrai ; nous en causerons tout à l'heure.

Notre bateau double le cap, en longeant ces falaises d'une hauteur prodigieuse ; nous découvrons une grotte comme on en voit partout, donnant passage à une espèce de cour assez vaste, fermée par d'énormes rochers qui

lui donnent l'apparence d'un puits. Ce n'était point tout à fait, à vrai dire, la grotte de l'*Énéide :*

> ... scopulis pendentibus antrum,
> Intus aquæ dulces vivoque sedilia saxo.

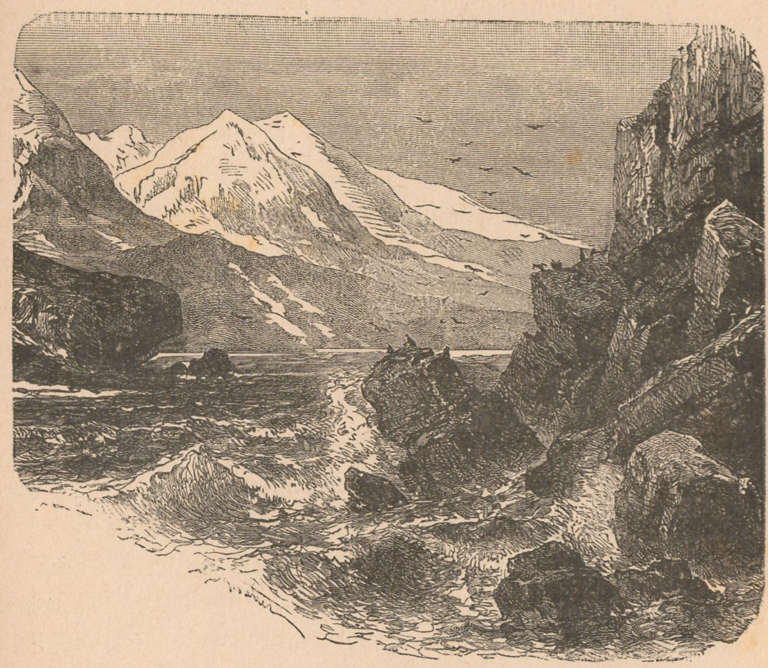
Pas l'ombre de végétaux ; rien que du lichen partout, et cette mousse de mer d'un vert sombre. Aucune trace du passage de l'homme, aucun chiffre, aucun nom ciselé dans le granit, comme ont l'habitude de le faire les Anglais en voyage.

Nous étions peut-être les seuls qui eussions mis les pieds dans cette grotte. Marius en rapporta des cailloux et quelques brins de lichen. Cette indigence de végétaux nous fait supposer que la flore du Spitzberg — entre le 75e et le 80e degré de latitude — doit être aussi misérable que possible. Cependant les baleiniers disent en avoir rapporté de chétives graminées.

Nous longeons la côte pour essayer de grimper sur le cap Nord par les basses falaises de l'est de l'île. Chemin faisant, nos bateliers nous font remarquer dans le lointain un petit îlot sur lequel on voit encore les ruines d'une église en bois, entourée de quelques cabanes. Dans les premières années de ce siècle, la pêche à la baleine et aux cachalots était encore assez importante. Le gouvernement norvégien, dans l'intérêt des équipages de ses nationaux, a dû faire construire ce petit temple sur cet îlot désert, pour être le point de réunion où ses braves matelots trouvaient des nouvelles de leurs familles.

Devant cette nature désolée et sombre, malgré la grande

lumière qu'y jette à flots le soleil pendant plus de cinquante jours sans désemparer, sans autre interruption que celle des brumes qui le voilent parfois, devant ces blocs de rochers noirs amoncelés les uns sur les autres, lézardés de



Ces rochers sont sans cesse lavés par la marée.

brisures, troués, tantôt s'élevant comme de gigantesques pierres tumulaires, tantôt écroulés par soubresauts sur la couche insondable des galets, sans cesse lavés par la marée, on se demande depuis combien de milliers de siècles les tempêtes rongent ce continent.

Et aujourd'hui, en nous souvenant des fatigues que nous

nous sommes imposées, des dangers que nous avons couru en descendant ou remontant tant de rapides, nous nous demandons si, en vérité, il valait la peine de faire ce périlleux voyage.

Malgré tout, nous ne regretterons pas de l'avoir accompli. Ce souvenir fera le charme de notre vieillesse. Notre amour-propre a été satisfait. Un très petit nombre de voyageurs se sont risqués à faire cette excursion au cap Nord; peut-être même sommes-nous les seuls qui, depuis que le monde est monde, soyons entrés dans cette grotte pour y déjeuner d'un filet de phoque. Si encore nous avions appris le lapon!

En descendant de la Majeroë, Marius me proposa de faire de nouveau le tour de l'île, mais cette fois à pied, autant que possible sur les galets, où il avait l'espoir de ramasser quelques ossements de cétacés. Le résultat de cette course éreintante fut cinq vertèbres de cachalot de plus d'un pied de diamètre, les unes sans apophyses, les autres avec leurs appendices aussi complets que possible et une foule d'autres objets que nous avons rapportés en France. Après plusieurs heures d'exploration, nous parvînmes à gravir jusqu'au faîte du Kniwsjœrnes (pointe du cap) sous un soleil écrasant. Après cinq quarts d'heure de marche à travers des coulées de guano, dans lesquelles nous enfoncions jusqu'à mi-jambes, nous arrivons à un lac de deux à trois cents mètres de diamètre et de forme légèrement ovale, sur lequel flottaient d'innombrables palmipèdes de toute espèce.

Le sol bordant cette nappe d'eau, gazonné d'un vert sombre, comme toute la verdure polaire, s'inclinait fortement.

Sur la poussée voisine vers l'est, à laquelle on arrive sur une mer de cailloux roulant sous les pas, était un autre lac de moindres dimensions, également en entonnoir. Les eaux de ces deux lacs viennent de la fonte des neiges et des pluies d'orage ; elles nourrissent du poisson que l'on croirait appartenir au genre hareng : ce n'est point impossible, on sait que tous les palmipèdes sont très friands de frai de poisson.

Nous traversons la Majeroë d'un bout à l'autre jusqu'au fiord de Kjevig, où nos matelots nous attendaient dans le voisinage des pêcheries. Il nous fallut plus de cinq heures de marche sur un terrain très accidenté, très raboteux et assez glissant. Cette grande île a été séparée du continent par les mêmes causes que toutes les autres îles qui la bordent.

Les ouragans, sous le cercle polaire, sont d'une telle violence que parfois on se demande, quand on les entend mugir, si la terre ne va pas se briser en morceaux. Tous ces archipels garantissent aujourd'hui la péninsule scandinave contre de nouveaux bouleversements. Ces falaises sont autant de pigeonniers où tous les volatiles à fin duvet nichent et pondent.

Pour compléter notre excursion il nous restait à descendre à Wardhoë, la petite ville la plus au nord de la terre et de l'autre côté du cap Nord, sur la mer Blanche. Une brise faible, soufflant du nord-ouest, pronostiquait du beau temps pour plusieurs jours. Un bateau à vapeur de Hammerfest fait cette traversée tous les trois ou quatre jours ; il nous y eût conduit en vingt-quatre heures. Nous préférâmes nous y rendre en contournant les fiords. Durant l'été, on

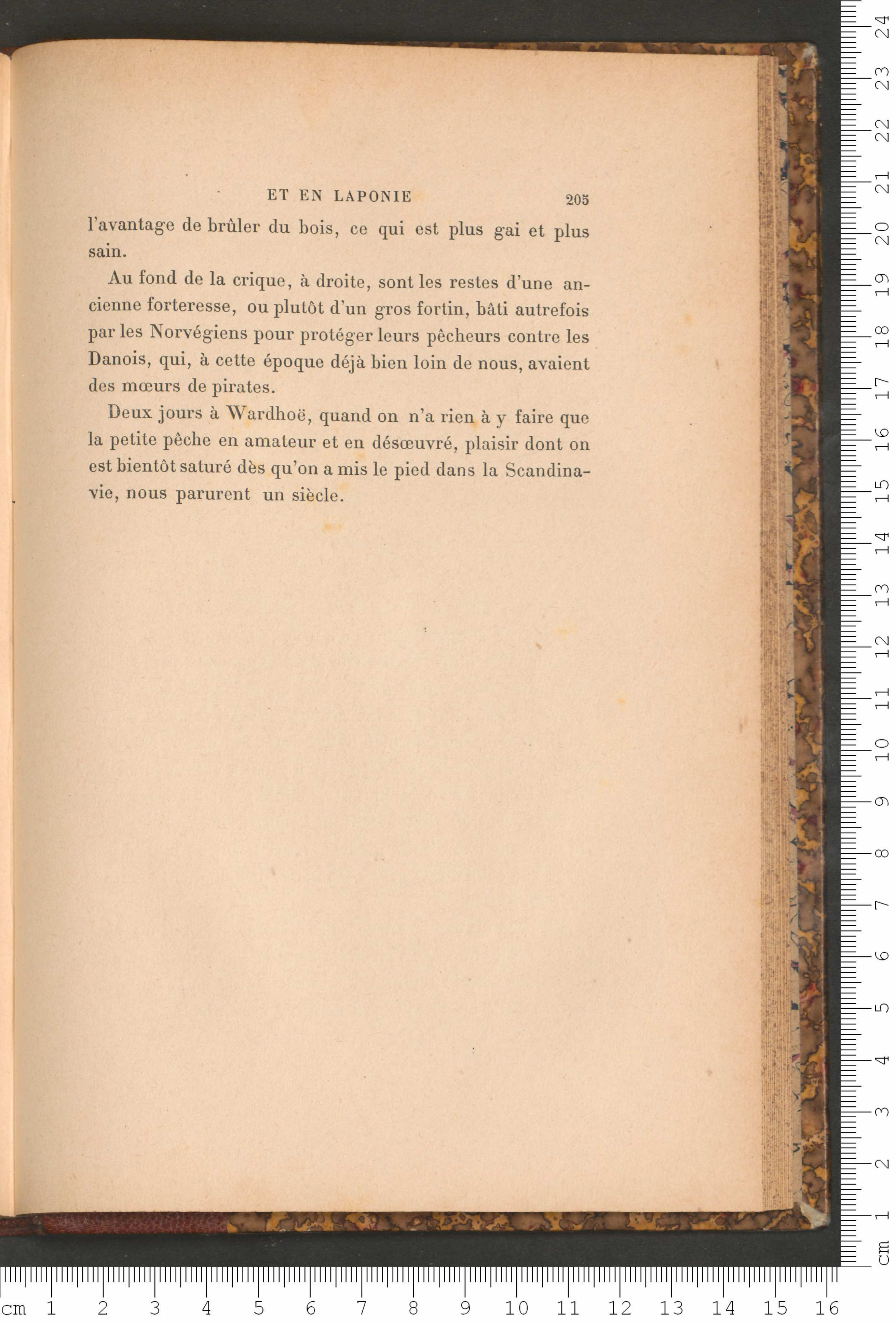
rencontre, sur toute l'étendue de cette côte, vingt établissements de pêche, près desquels on peut se pourvoir de vivres, en cas de besoin.

Nous partîmes de l'anse de Kjevig, en doublant le Nord-Kym, l'Om-goum, le Rem-fiord, le Com-fiord, le Missbey, etc., toujours poussés par une brise folle. Le troisième jour, nous entrions dans Wardhoë, petit bourg assis sur un îlot du même nom.

Toutes les maisons sont en bois, la base enveloppée de pierres accumulées sans symétrie ; une population de mille à onze cents âmes vit là dans l'isolement le plus complet du reste du monde pendant huit mois, et subit une nuit polaire de près de soixante-dix jours avec des froids de 28 à 30 et 35 degrés, et souvent deux mètres de neige ! La neige n'est pas un mal, puisqu'elle garantit les habitations du froid extérieur. Inutile d'affirmer qu'il n'y vient aucun légume.

Les habitants n'ont d'autre chauffage que la houille apportée par les Anglais pour traverser cette nuit de deux mois et dix jours.

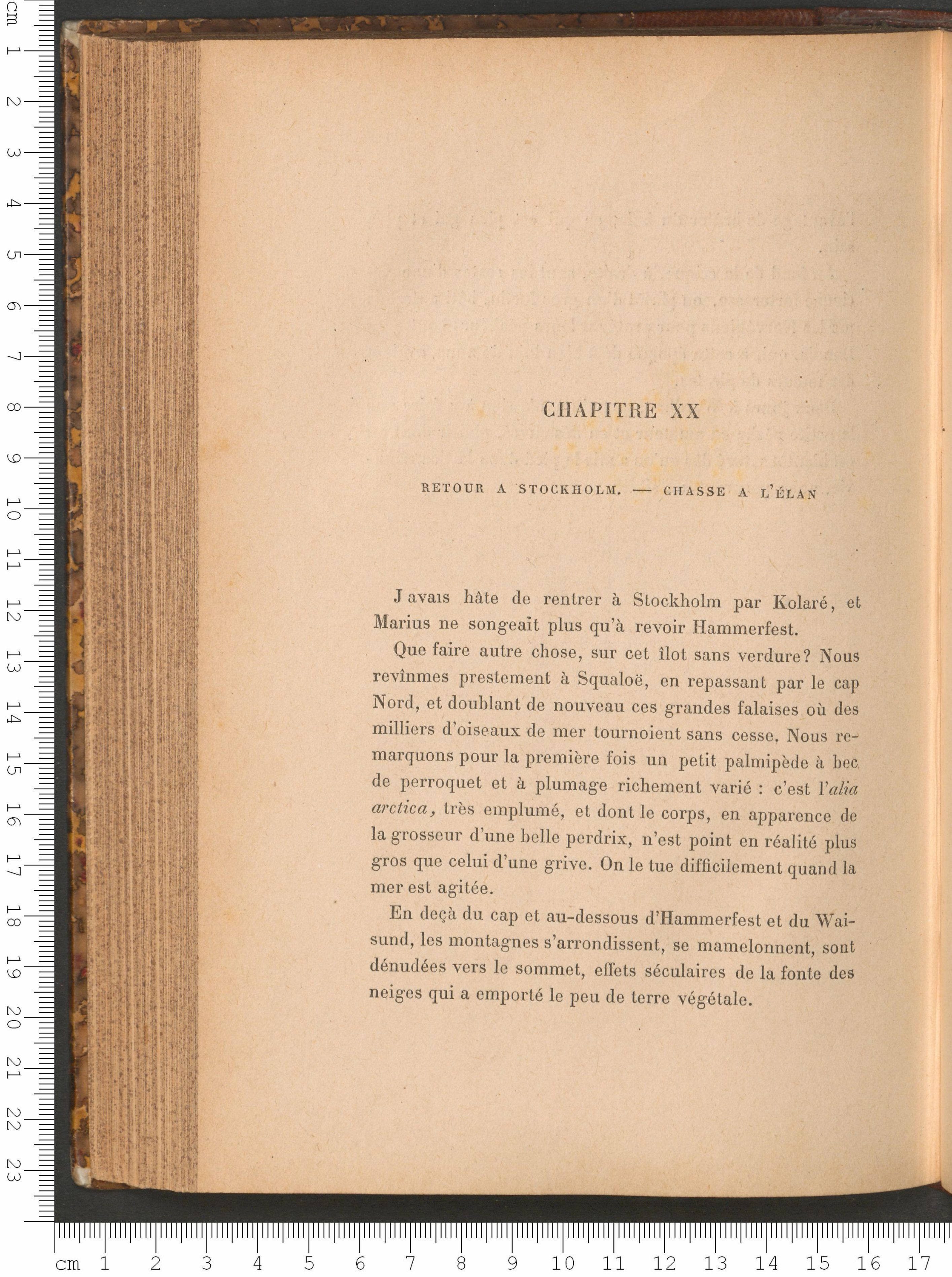
Pendant l'été, le seul commerce est l'huile de poisson, et les peaux de valrus et de phoques, qui occupent plus d'un millier de matelots. Les quelques négociants qui y résident se retirent en Norvège pendant l'hiver. Wardhoë, au fond d'une crique, est à l'abri des ouragans. La chapelle et son clocher sont en bois. Le pasteur, un fort brave homme, très instruit, est au mieux avec ses ouailles. Quand il sera fatigué de ce séjour peu enchanteur, il demandera à être rappelé, et se fera envoyer dans l'intérieur de la Laponie, où il ne sera pas beaucoup mieux ; mais il aura



l'avantage de brûler du bois, ce qui est plus gai et plus sain.

Au fond de la crique, à droite, sont les restes d'une ancienne forteresse, ou plutôt d'un gros fortin, bâti autrefois par les Norvégiens pour protéger leurs pêcheurs contre les Danois, qui, à cette époque déjà bien loin de nous, avaient des mœurs de pirates.

Deux jours à Wardhoë, quand on n'a rien à y faire que la petite pêche en amateur et en désœuvré, plaisir dont on est bientôt saturé dès qu'on a mis le pied dans la Scandinavie, nous parurent un siècle.



CHAPITRE XX

RETOUR A STOCKHOLM. — CHASSE A L'ÉLAN

J'avais hâte de rentrer à Stockholm par Kolaré, et Marius ne songeait plus qu'à revoir Hammerfest.

Que faire autre chose, sur cet îlot sans verdure? Nous revînmes prestement à Squaloë, en repassant par le cap Nord, et doublant de nouveau ces grandes falaises où des milliers d'oiseaux de mer tournoient sans cesse. Nous remarquons pour la première fois un petit palmipède à bec de perroquet et à plumage richement varié : c'est l'*alia arctica*, très emplumé, et dont le corps, en apparence de la grosseur d'une belle perdrix, n'est point en réalité plus gros que celui d'une grive. On le tue difficilement quand la mer est agitée.

En deçà du cap et au-dessous d'Hammerfest et du Waisund, les montagnes s'arrondissent, se mamelonnent, sont dénudées vers le sommet, effets séculaires de la fonte des neiges qui a emporté le peu de terre végétale.

A notre retour chez M. Linnberg, nous fûmes accueillis avec des éclats de joie par miss Isabella, et mille fortes poignées de main par son vénérable oncle. M. Linnberg se promenait sur le port avec plusieurs négociants et une vingtaine de dames qui prenaient l'air.

— Votre chambre est prête, nous dit Mlle Isabelle, du ton le plus aimable. Nous vous attendons depuis près de huit jours ; venez vous y reposer.

Le lendemain, nous fîmes nos adieux à nos hôtes, et nous reprîmes notre course par le même chemin que nous avions pris pour venir. Nous désirions voir le grand marché annuel de Talwig, au fond du fiord de l'Alten, où, chaque année, à cette époque, se réunissent des milliers de Norvégiens et plus de deux mille Lapons. Ce marché est présidé par un délégué du gouvernement norvégien pour y faire les fonctions de juge de paix. Ce magistrat est à lui seul le juge, le préfet, le maire, le gendarme.

Ce bourg de Talwig est d'une centaine de maisons éparses et formant une paroisse. Au centre est l'église, toujours en bois, avec son clocher à côté et sa flèche pointue, dont la sonnette est garantie de la neige et de la pluie par un petit auvent en planches. Tout un monde de Lapons des deux sexes, endimanchés, avec des costumes très voyants. Jeunes et vieux, femmes et enfants venus en bateaux, chantaient, grouillaient, bavardaient, criaient, tout en échangeant des fourrures, des peaux de rennes, de phoques, d'oiseaux palmipèdes, de lait et de fromages de renne, contre les denrées les plus indispensables : tabac, eau-de-vie, thé, café, farine, draps, miel, rubans, ciseaux, miroirs, foulards de coton, etc.

Ce marché se tient sous les bouleaux, au bas du pont de bois qui mène à la chapelle ; un pont de trois petites arches tout en rondins posés l'un sur l'autre.

J'ai vu la fête des cocos à Bombay, la fête des chameaux à Buscheïr, les *balaganes* de Pâques à Moscou, le carnaval à Rome, la fête de sainte Agathe à Messine ; mais je déclare que je n'ai jamais rien vu de plus étrange, de plus ahurissant, abracadabrant, carnavalesque, que la foire de Talwig. Les Lapons absorbaient de l'eau-de-vie à tout instant, s'abrutissaient et se mettaient en fin de compte, par la plus ignoble intempérance, dans l'impossibilité de se rendre compte de leurs intérêts. Beaucoup perdent en un jour le produit de leurs travaux d'une année. Avant l'introduction des pasteurs en leur pays, les Lapons étaient sobres ; mais, derrière ces pasteurs, sont venus des colporteurs qui leur vendirent des eaux-de-vie frelatées, poivrées, qui les ont décimés. Voilà la morale du progrès !...

En remontant le fleuve Alten pour reprendre notre course vers Kontokémio, Enontékis et Kolaré, nous fûmes rencontrés par le principal négociant d'Altengard qui nous invita à une chasse aux élans. Des Lapons lui avaient signalé un groupe de ces animaux dans une forêt, à un demi-mille de Talwig. La partie était bien tentante, nous l'acceptâmes.

M. Lallerfeld, notre hôte, s'était muni de tout un matériel de campement et de provisions pour huit jours. Les Lapons, envoyés en avant, avaient pour mission de laisser sur leur passage des repères pour indiquer le chemin à suivre, et qui consistaient à piquer des branches de

sapin tous les quinze ou vingt pas. Nous les rejoignîmes dans la nuit.

L'élan n'est point un animal facile à chasser ; c'est un être rusé, colère et brutal, plus haut, plus fort et plus robuste qu'un cerf : sa tête solidement emmanchée sur un cou extrêmement nerveux ; ses bois, d'une hauteur et d'un poids double de ceux du cerf, sont d'une structure toute particulière et très redoutable. Ses andouillers, très aplatis aux croisements et aux angles, et de l'épaisseur de la main, terminés par une pointe arrondie, en font un animal très dangereux, dont il faut se méfier. Il brame comme le cerf, il est rageur comme lui ; il se retourne contre le chasseur avec une énergie sauvage, le poursuit, le culbute et l'écrase avec ses genoux. Bien que sa tête soit moins fine et moins gracieuse que celle du cerf, elle ferait, cependant, bonne figure dans une salle à manger ou dans une antichambre, quand elle a été adroitement montée. Il fuit l'homme et se tient toujours dans les fourrés les plus sombres ou sous les futaies. Il ne s'aventure qu'avec prudence dans les steppes. Mais malheur au chasseur qui le poursuit en plaine ! La bête, faisant volte-face, s'élance à fond de train sur lui, le terrasse et le tue. Les Lapons, qui savent à quoi s'en tenir, ont soin de s'abriter derrière des bouquets d'arbres où ses bois s'emmêlent et se brisent.

M. Lallerfeld, coutumier de ce genre de chasse, avait recommandé aux Lapons de contourner les mamelons où ils les rencontreraient et d'y allumer de forts brasiers. La crépitation de ces feux parvint bien vite aux oreilles des élans, qui savent d'instinct comment brûle une forêt, et, pour n'être pas rôtis, ils sortirent précipitamment des bois

en descendant vers les marais. Je ne trouvais point amusant de mettre le feu à une forêt, qui pouvait en embraser une autre, pour le plaisir de tuer un élan. Mais, en Laponie, un incendie ne fait de tort à personne. La plupart ne sont point exploitables, faute de rivières navigables et flottables. D'ailleurs, quelques années après, le sol incendié, se trouvant amendé par la potasse des cendres, reprend une énergie surprenante; la végétation s'y montre d'une vigueur extraordinaire. Les céréales que l'on y cultive pousseraient folles, si le climat ne s'y opposait.

La fumée, chassée par la brise du nord, allait forcément rabattre les élans de notre côté. Après une demi-heure d'attente, nous entendîmes le bruit de leurs sabots sur les roches. Cachés que nous étions dans les broussailles de jeunes sapins et l'arme au bras, le premier qui passa à notre portée fut respecté, pour que l'éclat de nos fusils ne fît pas rétrograder les autres. Quelques minutes après, deux autres élans affolés débouchaient de la forêt, jetant de tout côté des regards inquiets. Ils semblaient hésiter à prendre la clairière qui contournait le lac.

Ces animaux ont le flair d'une délicatesse extrême, propriété spéciale à tous les animaux dont le nez est grandement développé ; plus ce développement se prolonge, plus la muqueuse est sensible. Il en est de même des chiens de chasse. L'ouïe n'est pas moins subtile, et l'étrange faculté qu'ils ont de faire mouvoir leurs oreilles en tout sens les sauve souvent du danger.

Ces deux animaux s'arrêtèrent court. Nous avaient-ils devinés, ou l'un de nous avait-il accusé notre présence en frottant des branches de sapin ? Un troisième sortit et

dépassa les deux autres. Quel beau coup de fusil! pensai-je. Marius tira le premier et en démonta un; la bête tomba, l'épaule fracassée. M. Lallerfeld fit feu à son tour, et moi aussitôt après. Les deux autres élans tombèrent: l'un avait la dernière vertèbre du cou brisée, l'autre le flanc percé de part en part. Le ruminant passé le premier ne revint pas. Ceux qui étaient restés sous forêt prirent une autre direction et nous échappèrent.

Trois élans gisaient à nos pieds. On acheva ceux qui agonisaient. Avec ces bêtes-là, il est bon de n'en approcher que quand elles ont rendu le dernier soupir. Tant qu'elles ont un atome de vie, il faut craindre les sabots et les bois. On les dépeça sur le lieu même. La chair de l'un fut donnée aux Lapons; les deux autres restèrent à M. Lallerfeld. Nos embarcations étaient trop chargées pour en conserver un tout entier, nous nous contentâmes des deux peaux et des bois, plus un solide morceau de filet.

La chasse fut continuée tout le reste du jour, et le résultat se résuma en cinq coqs de bruyère, sept lagopèdes à queue fourchue, un excellent manger! trois renards, une douzaine d'écureuils. A minuit, la tente, dressée et meublée de fourrures, nous offrit un abri pour quelques heures de repos.

Rentrés à Altengard, nous nous y arrrêtons à peine et nous continuons notre voyage de retour, remontant les fleuves que nous avions descendus, et descendant ceux que nous avions franchis avec tant de peine et de difficultés, traversant les lacs bourbeux où l'on pêche de belles anguilles, auprès desquelles celles de la Seine et de la Marne ne sont que des civelles.

Un matin nous apercevons un ours gris, accroupi tout au bord d'une berge, immobile comme une bête empaillée. Nous nous en approchons ; rien ne semble l'émouvoir ni l'inquiéter, son attention reste fixée sur l'onde. Mon compagnon lui envoie une balle qui lui traverse les poumons ; l'animal tombe en jetant un mugissement désespéré. C'était un ours centenaire, tout déplumé, n'ayant plus que des plaques de poils, des embryons de griffes, de vieux chicots usés.

Au moment où nous l'avions aperçu, il était commodément assis sur la berge et pêchait du poisson avec ses pattes. La peau ne valait pas la peine d'être enlevée ; avant cette vieillesse, cette décrépitude misérable, la bête avait dû souffrir la faim ; nous regrettâmes de l'avoir tuée.

Le long de la rivière que nous remontions, nous rencontrons des touffes énormes d'angélique et de *lytrum salicaria*.

Nous laissons derrière nous des sites et des bocages délicieux, où aucun mortel n'a peut-être jamais mis le pied. En hiver les plus charmantes choses gisent sous deux et trois mètres de neige. Bientôt nous passons du haut Alten dans le Muonio. Les mêmes Lapons qui, deux mois en arrière, avaient transporté nos bagages, nous attendaient pour faire la même besogne, mais en sens inverse. La jeune Laponne qui était avec eux faisait partie de cette famille et ne fut pas la plus maladroite à s'acquitter de sa besogne. De temps à autre elle nous faisait comprendre qu'elle avait soif et boirait bien un verre de rhum ; nous nous empressions de satisfaire son désir, et elle avalait la rasade aussi prestement qu'une pilule.



C'étaient des phoques qui sommeillaient en humant l'air.

Autrefois les Lapons ne connaissaient point l'écriture. Les pasteurs leur ont appris à écrire, non correctement, mais suffisamment pour se faire comprendre ; toutefois il faut passer sur l'orthographe. Aujourd'hui, sur cent Lapons, une douzaine peut-être écrivent à la diable, et les autres ne savent absolument rien que la prière dominicale qu'on leur a apprise par cœur.

Quelques jours après, nous nous arrêtions à Kolaré, où Mlle Christine nous accueillit comme d'anciens amis que l'on est heureux de revoir. Elle était en grand deuil : sa mère était morte depuis trois semaines ; elle avait appelé auprès d'elle plusieurs membres de la famille Weyner de Kengis, Mme Weyner et ses filles. Ces dames allaient emmener la pauvre orpheline chez elles, où un fiancé l'attendait. Nous leur fîmes nos adieux et nous reprîmes en toute hâte notre route. En retard de plusieurs jours, nous nous hâtâmes de gagner Haparanda, où nous fîmes notre entrée dans les premiers jours d'août. Le bateau à vapeur la *Sthjerna* venait de partir pour Stockholm ; le plus prochain bateau se fit attendre cinq jours, — ce fut presque une semaine de perdue, pendant laquelle Marius me décida à aller dans les lacs faire la chasse aux phoques, très communs dans ces hautes latitudes.

Le silence qui règne dans ces contrées, d'où la nature humaine est pour ainsi dire complètement absente, permet à ces amphibies de vivre et de se reproduire sans inquiétude, à l'abri de toute surprise. Les ours blancs y descendent bien rarement en hiver ; les ours gris sont plus dangereux, ainsi que les loups.

Nous avions loué une chaloupe à voile et deux matelots

pour nous conduire dans ces longs fiords d'une étendue de trente et quarante lieues sur une largeur moyenne de deux à quatre, semés d'îles et d'îlots, les uns très boisés, les autres ressemblant à de vastes carapaces de tortues endormies sur l'eau.

A peine avions-nous fait deux kilomètres dans ce long couloir d'eau que nous entendîmes de tous les côtés comme une succession de plongeons bruyants. C'étaient des phoques effrayés et surpris, qui, des rochers où ils sommeillaient en humant l'air, se jetaient dans le lac comme des grenouilles.

Le phoque, d'une intelligence extrêmement remarquable, est facile à apprivoiser.

On le chasse au fusil; mais il est d'une méfiance ou plutôt d'une prudence de serpent. Nous dûmes abandonner notre chaloupe à l'entrée du fiord et suivre à distance les berges bordées de bois, écouter pendant des heures entières leurs ébats dans l'eau et saisir rapidement, cachés dans les branchages, le moment où l'animal évoluait de notre côté, pour lui envoyer du plomb. Après trois jours de chasse, nous rapportions seize peaux.

En hiver, on prend facilement les phoques en creusant de longues tranchées dans la glace, eût-elle un mètre d'épaisseur, au plus près du rivage, où il aime à venir s'étendre au soleil, — quand toutefois le soleil, qui est en cette saison très oblique, peut pénétrer à travers ces forêts de sapins. Durant les beaux jours il voyage, vagabonde, et ne mord à aucun hameçon. Quand la faim le tourmente, il se met à la recherche d'un banc de poissons émigrants, très nombreux dans les eaux du Nord, y entre, et n'a plus

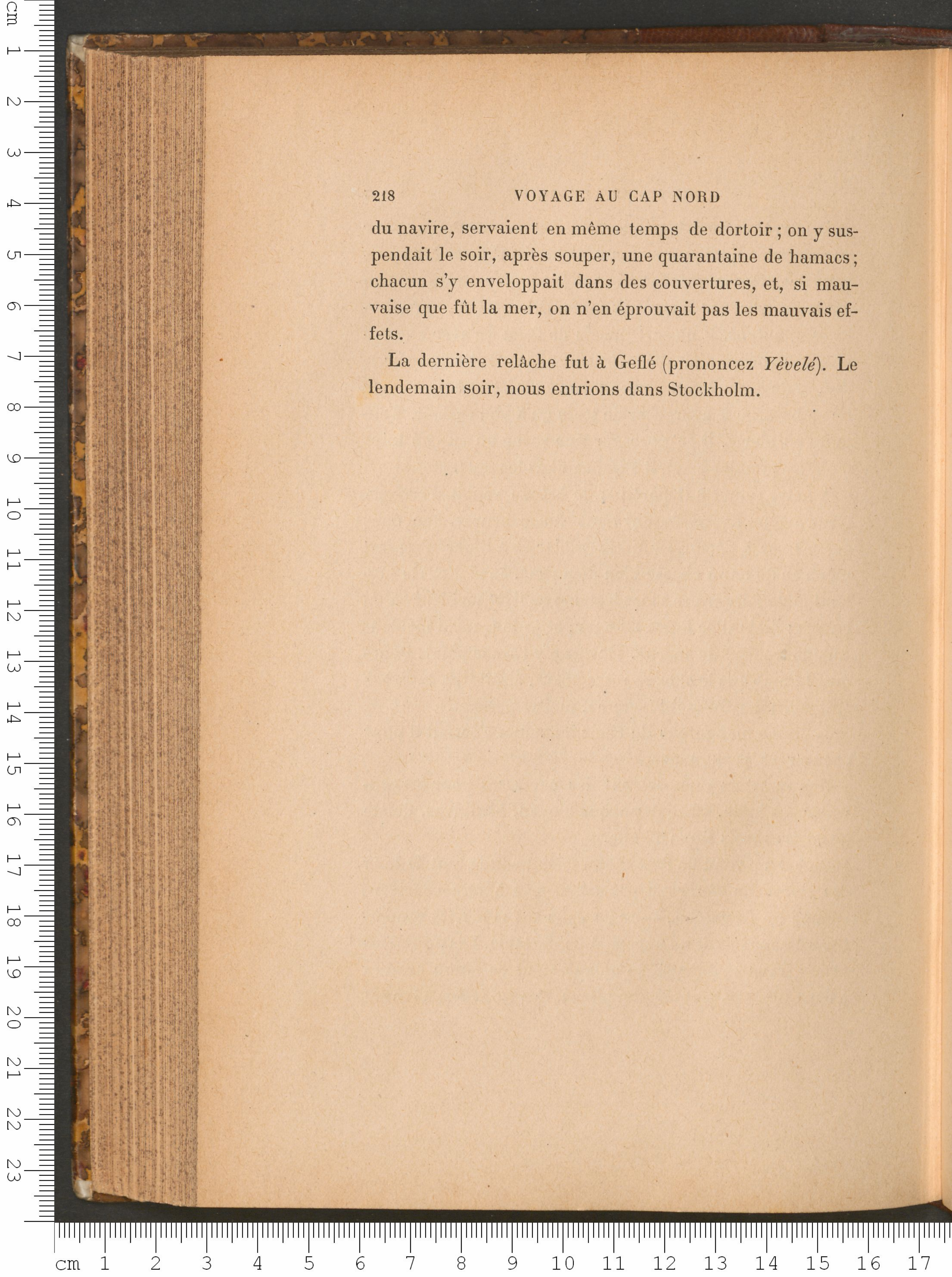
qu'à ouvrir et fermer alternativement ses mâchoires pour se gorger en quelques instants. Cet animal possède au plus haut degré les sens de la vue et de l'ouïe. Il est rare qu'il se laisse prendre par les grands carnassiers : loups, ours, cerviers, gloutons. Il ne sort jamais de l'eau qu'avec une extrême circonspection. Très habile nageur, il nage sur le dos, et de cette façon porte sa vue à droite et à gauche et ne se hasarde à approcher de terre qu'à bon escient. Toujours en alerte, il se pose sur une roche ou sur un talus d'où, au premier bruit, il s'élance dans les flots.

A notre retour à Haparanda, le bateau venait d'arriver. Nous avions encore devant nous douze heures, que nous occupâmes à dépouiller notre gibier et à dîner d'un fort morceau de notre chasse bien dégraissé. Je n'ai pas la prétention de faire croire à mes lecteurs qu'il fût meilleur qu'un bifteck ; mais il se laissa manger, et je le trouvai meilleur qu'une tranche de morue. Marius n'y toucha point. Pourquoi? Parce que le phoque ressemblait, disait-il, à la sirène antique, monstre moitié femme, moitié poisson.

— Je ne mange pas de chair humaine, s'écriait-il pour excuser sa répugnance.

Nos matelots s'emparèrent des carcasses pour les convertir en huile. Chaque phoque moyen, bien gras, donne à peu près trois litres d'huile.

Le bateau venu de Stockholm faisait escale tout le long des rives. Le *Borée* ne prétendait pas à être considéré comme un *Leviathan,* — mais dans ses modestes proportions il nous offrait un excellent confortable. Les premières places, sous la dunette, se composaient de douze cabines à deux lits, soit vingt-quatre places. Les secondes, à l'avant



du navire, servaient en même temps de dortoir ; on y suspendait le soir, après souper, une quarantaine de hamacs ; chacun s'y enveloppait dans des couvertures, et, si mauvaise que fût la mer, on n'en éprouvait pas les mauvais effets.

La dernière relâche fut à Geflé (prononcez *Yèvelé*). Le lendemain soir, nous entrions dans Stockholm.

CHAPITRE XXI

LES ENVIRONS DE STOCKHOLM. — UPSAL
LES MINES DE DANEMORA

Les environs de Stockholm offrent au voyageur des sites ravissants et de véritables merveilles. Au premier rang il faut placer les mines de fer de Danemora, à une douzaine de lieues d'Upsal, qui est elle-même à vingt lieues de Stockholm.

Durant l'été, plusieurs bateaux à vapeur font la course, aller et retour, en vingt-quatre heures, quelquefois dans la même journée, quand les jours polaires sont sans nuit, à travers les méandres du lac Mélar. Ce lac n'est point une masse d'eau d'une seule pièce, comme le lac de Genève, le lac du Bourget. L'énorme étendue du Mélar est encombrée d'îles, d'îlots, de roches; les unes sont boisées, habitées toute l'année. On y compte d'innombrables chalets flanqués de métairies, le tout en bois, couleur de brique. De beaux et vastes herbages nourrissent de riches troupeaux. Tous ces chalets, toutes ces métairies sont peints avec des

oxydes de fer, une peinture qui ne coûte rien, mais qui permet au bois de se conserver très longtemps. Ce n'est pas gai à l'œil. Il est vrai que ça tranche sur l'éternel vert des sapins. Ce n'est pas le paradis promis par Mahomet aux croyants, bien que cette végétation, très vigoureuse, ait quelque chose d'idyllique.

Upsal, la plus ancienne ville de la Suède, était autrefois, à n'en pas douter, la capitale du vieux roi Odin qui avait, rapporte l'histoire, la tête près du bonnet et la main près de sa bonne et lourde dague, dont il pourfendait sans peine les gens qui ne lui plaisaient pas. Il paraît que cette manière de gouverner absolument avait des mérites, puisqu'il a vécu roi près d'une centaine d'années. L'histoire ne dit pas qu'il est mort dans son lit, ou autrement; mais elle rapporte que son peuple le fit enterrer royalement, monté sur son cheval de bataille. L'histoire, perdue dans la nuit des temps, n'est plus qu'une légende très obscure qui est arrivée, toute défigurée, jusqu'à nous.

L'université d'Upsal a été considérée pendant plusieurs siècles comme la première de l'Europe. Si elle n'occupe plus ce rang, il est reconnu qu'on y fait les premiers latinistes du monde. La cathédrale est fort jolie, style du XIIe siècle; sa riche et splendide bibliothèque est perchée sur la crête d'une haute colline dominant toute la vallée et la ville; c'est un bâtiment très simple, ayant l'apparence d'une caserne. Là, elle est désormais à l'abri des incendies qui, à diverses époques, ont ruiné Upsal. Les rues sont droites, les maisons bâties en briques. Depuis le dernier incendie, la ville s'est imposé de ne plus construire en bois. Pas plus de mouvement qu'à Stockholm, bien que



Vue prise en Dalécarlie.

l'université soit fréquentée par cinq ou six cents étudiants.

D'Upsal on se fait conduire aux mines de Danemora par des carrioles, pas plus commodes que des charrettes ; mais on trouve aussi d'assez bonnes calèches. Bien qu'il y eût un chemin de fer, nous préférâmes y aller en voiture, pour mieux étudier le pays.

A une demi-heure d'Upsal, on aperçoit, sur la gauche, en avant d'un groupe de maisons et de métairies formant un hameau qui porte le nom de *Gamla-Upsal* (la vieille Upsal), trois tumulus juxtaposés qui renfermaient jadis les restes des premiers rois scandinaves.

Le gouvernement suédois, sous le règne de Bernadotte, a fait fouiller la plus haute de ces énormes taupinières ; on n'y a rien trouvé que de la vieille ferraille très oxydée, de vieilles cruches cassées, moisies, en un mot, des objets ne pouvant servir à l'histoire nationale. J'oubliais de dire qu'il s'y trouvait aussi le squelette d'un cheval, mais de squelettes humains, point. Les poteries dont je viens de parler sont de la même facture que celles que l'on rencontre dans les fouilles de l'ancienne Sigtuna, dont on voit les ruines sur les rives du Mélar

En avant de Danemora, la route est bordée, de chaque côté, de milliers de tas de minerai noirâtres, ayant chacun une inscription relatant la date de l'extraction et la quantité de mètres. Tous ces monceaux attendent leur tour de passer à la fonte. L'exploitation de cette mine se fait à ciel ouvert. La dimension de ce trou béant est peut-être le double, en longueur et largeur, du jardin du Palais-Royal.

Depuis plusieurs siècles que cette mine est exploitée,

on assure qu'elle renferme encore du fer pour un temps infini. L'acier que l'on en tire est le premier du monde, et très recherché des Anglais. Tout le pays des alentours est plat, couvert de forêts et de cultures, de lacs dont les eaux sont rougeâtres Cet établissement fait vivre sept à huit cents ouvriers. Tous habitent le bourg, qui se compose



Costumes dalécarliens.

de plusieurs avenues plantées d'arbres et le long desquelles se rangent, de chaque côté, plusieurs centaines de maisons élevées au-dessus du sol, servant de demeure aux ouvriers, au personnel, à la pharmacie, aux médecins et aux ingénieurs qui y résident toute l'année. Le transport des fers du minerai se fait par eau jusqu'à Geflé et Stockcolm ou Gothembourg. Indépendamment de cette mine,

il y en a vingt ou trente autres dans le pays. La Suède n'est qu'un pâté de fer, de cuivre et d'argent. Jusqu'ici, on n'y a trouvé qu'une seule mine de zinc qui a été payée fort cher par la compagnie de la Grande-Montagne, et qui n'a presque rien produit.

L'administration entretient une *restauration* avec au-



Costumes dalécarliens.

berge, d'une tenue parfaite, où l'on trouve, en toute saison, d'excellentes viandes, de bon gibier, d'excellent poisson et des viandes de boucherie, du vin de Bordeaux, d'Espagne et de Portugal, de la bière, du thé, des lits d'une propreté extrême. On peut y rester trois jours seulement. Les prix y sont modérés et taxés. J'oubliais le cordon bleu présidant à la cuisine, et qui fabrique d'excellentes

pâtisseries que l'on croirait sorties de chez Félix de Paris.

Les plus célèbres mines après celles de Danemora, et il n'en manque pas en Suède, sont celles de Falhun (prononcez *Falhounn*) : elles n'ont rien de bien particulier ; elles donnent de l'or, de l'argent, du plomb. On pourrait se dispenser d'y aller si l'on n'y était sollicité par cette histoire séculaire d'un fiancé qui, deux heures avant de conduire sa fiancée à l'autel, disparut tout à coup sans qu'on pût savoir, malgré les recherches les plus actives, ce qu'il était devenu. Ce n'est que cinquante ans après qu'on le retrouva au fond d'un puits de mine, à l'état de bûche infiltrée de cuivre. Falhun n'est qu'à trois heures de chemin de Danemora.

Là on est en pleine Dalécarlie, dont la population est réellement superbe de taille, de force et d'énergie. Les femmes y sont les plus belles matrones que l'on puisse voir. Leur élégant et pittoresque costume rappelle celui des femmes des Abruzzes. Population extrêmement honnête.

CHAPITRE XXII

DE STOCKHOLM EN FRANCE

La mission que j'avais à remplir allait se terminer; mon compagnon Marius se résigna à m'attendre. Je ne le plaignis pas. Il eut chaque soir de l'hiver des invitations de plusieurs côtés : dîners, soupers, bals, etc., où il eut la joie, bien partagée du reste, de rencontrer nos aimables hôtes de Vasa, le papa, la maman, les quatre sœurs et les frères, plus un fiancé, qui avaient tenu leurs promesses.

— Si ce soir nous ne vous avions pas rencontrés ici, fit la mère, nous nous mettions en course demain dans l'après-midi (nous connaissions votre demeure : place Bromberg, n'est-ce pas?) pour vous prier, vous et votre ami, d'être des nôtres tous les jours, si cela vous plaît. .

— Mais, dit Marius, si vous êtes invités vous-mêmes?

— Ah! qu'à cela ne tienne. Nous vous aimons tous comme un enfant de la maison, mon mari rêve de vous ra-

mener à Vasa. — Ainsi, c'est convenu, les jours que vous nous donnerez, nous resterons à la maison. Eh bien, nous danserons entre nous et souperons plus gaiement. Plus on se voit, plus on s'apprécie.

Marius ne sut comment les remercier de tant de bontés.

Comme le père rentrait, la mère dit à Marius :

— Tenez, embrassez-nous.

Le mari s'approcha et nous embrassa tous les deux.

Les trois aînées vinrent à leur tour présenter leurs joues roses et fraîches en nous disant tout bas :

— Vous savez que nous vous retenons à Noël pour le *misteltoï,* n'est-ce pas? Mais ne dites rien à maman. Papa nous ménage une surprise. Ce jour-là, nous resterons en famille avec une tante, deux cousines et trois petits cousins qui vont nous arriver ces jours-ci. C'est convenu, n'est-ce pas?

— Sans doute! que pourrions-nous refuser? votre famille s'est montrée si aimable pour nous et vous êtes, Mesdemoiselles, si ravissantes de bonté et de gentillesse que..

— Que... que... trêve de compliments, Monsieur; sinon, je refuse votre bras pour le *misteltoï.*

Le soir, nous fûmes entraînés chez ces braves cœurs qui avaient pour nous une très sérieuse affection.

L'hiver se passa rapidement, trop rapidement. Noël arriva et ce fut chez eux une fête d'une franche gaieté. La surprise que nous ménageait le pasteur était un petit théâtre où nous fûmes obligés de *jouer* des tableaux vivants tirés de l'histoire. L'aînée des jeunes filles voyant Marius disposé à rire, et par conséquent à faire manquer la séance, l'attira dans un coin et lui dit :

— Monsieur Marius, je vous en prie, ne riez pas, et ne me regardez pas, car je sens que je rirais moi-même aux éclats. Voici mes conditions : si vous riez, pas de *misteltoï;* si vous êtes bien sage, nous verrons à doubler la valse !

Les tableaux, au nombre de huit. réussirent à merveille.



Paysans dalécarliens.

Marius tint son sérieux ; la jeune fille resta très grave et évita tout le temps de le regarder.

— De telle sorte, lui dis-je à la fin du spectacle, que Marius a gagné de doubler *misteltoï,* c'est un grand bonheur pour lui.

— Et pour moi, répondit-elle vivement.

Le mois d'avril arrivait à sa fin. La famille Sigfeeld

allait retourner à Vasa et nous allions, nous, faire nos préparatifs de départ pour rentrer en France par le canal de Gotha, Gothembourg, Copenhague et Hambourg.

Le canal de Gotha ou de Drollettah n'est point une voie artificielle maritime creusée tout d'une seule pièce, comme le canal de l'Ourcq. C'est une série de canaux soudant une vingtaine de lacs et de rivières l'un à l'autre. Il traverse la Suède dans la partie la plus large, deux cents et quelques lieues portant de petits bateaux à vapeur qui prennent des voyageurs tout le long du parcours et sont exactement distribués intérieurement. La construction extérieure diffère notablement du *Borée*. Cette différence de construction est dans l'évasement des flancs du navire pour y faire rentrer une partie de la largeur des roues. Cette disposition est nécessitée par la traversée des écluses.

La partie la plus intéressante de cette longue traversée de six jours et six nuits est celle qui avoisine le lac Wener, le plus grand de tous les lacs suédois. Les eaux de ce lac glissent jusqu'à Drollettah par un long canal de dix ou douze kilomètres, creusé dans le granit à une profondeur de plus de dix mètres; il faut franchir dix-neuf écluses pour arriver à la crête d'une colline, et à partir de la chute on descend dix-huit écluses au bas desquelles on entre dans la Gothy, fleuve d'une vingtaine de lieues qui traverse Gothembourg et va se jeter dans la mer d'Allemagne. Dans son parcours, le bateau fait escale à la grande usine de Motala, le Creuzot de la Suède.

Malgré ses nombreuses soudures, ce canal est autrement important que le canal de Suez, surtout au point de

vue des difficultés vaincues. Dans ce dernier on n'a eu qu'à trancher dans le sable; dans le canal de Gotha-Drollettah il a fallu couper des montagnes de granit et de porphyre. L'on sait que ce genre de rocher n'est pas tendre.

On s'arrête au crépuscule, on s'amarre le long des berges et, n'importe où l'on se trouve, on attend le petit jour pour continuer le voyage.

Vers le mois d'octobre, les canaux commencent à geler, la navigation est interrompue et le service des diligences commence; dans les deux cas, le voyage dure cinq ou six jours et cinq ou six nuits.

Cette longue traversée nous permit d'observer de près les habitants. Chacun a son costume particulier : la mode n'avait pas encore envahi cet heureux pays qui ne connaît point les révolutions, excepté la noblesse et la bourgeoisie des villes qui viennent passer les hivers à Stockholm; la classe des cultivateurs et celle des artisans sont restées réfractaires à tout changement, et c'est heureux! Il est à souhaiter qu'elles se montrent des siècles encore indifférentes aux importations de ce genre.

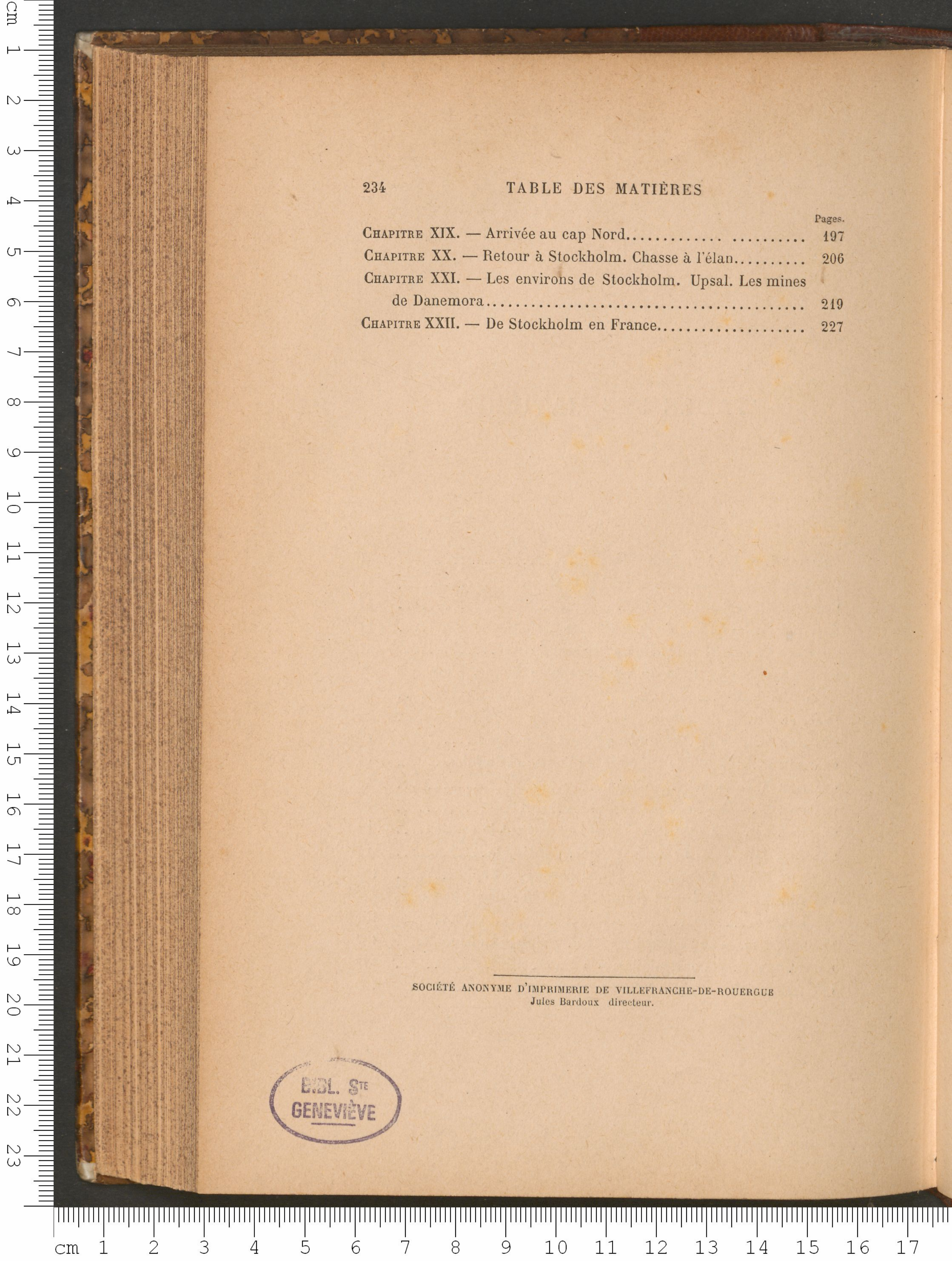
La mode, il faut bien le reconnaître, a plus contribué à l'unification de la France que sa division territoriale; mais, ce qui est vrai aussi, c'est que, partout où elle s'est implantée et a régné en souveraine, elle a bien puissamment contribué à faire oublier le culte des vertus d'autrefois.

Depuis une vingtaine d'années, des chemins de fer stratégiques peu nombreux ont été construits et relient ensemble la Suède et la Norvège et quelques grandes villes.

Mais, avant de finir, je dois prévenir les lecteurs que la curiosité pousserait vers les États scandinaves que l'on n'y doit pas user de ce moyen rapide de locomotion, si l'on veut sérieusement voir et étudier le pays sous ses principales faces et en rapporter le plus possible de souvenirs intéressants.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux directeur.

